

HEALTHY READER

Table des matières

Introduction **5**

Psychées colonisées **6**

Situations objectives de folies. L'impact de la colonisation sur la psyché
La lettre de démission de Frantz Fanon et de demande de fin de mission
en Algérie au Ministre Résident

Échange entre Frantz Fanon et Simone de Beauvoir

Crise, racisme systémique, accès aux soins, violences policières & santé
mentale. Entretien avec Amélie Koulanda du Collectif Perspective

Collectiviser la psyché **18**

Le collectif comme méthode de guérison de la psyché : Collage autour
de Mathieu Bellahsen

Psy psy. Le groupe de soutien psy du plateau de Millevaches

Qu'est-ce qui semble possible aujourd'hui ?

« Les Invisibles » de Nanni Balestrini : Quand la répression divise le collectif
et impact le mental

Les rêves **89**

Rêver sous...

« Rêves des détenus de la prison spéciale de Palmi » de Nicola Valentino

Écritures salvatrices **111**

« Zones mortes » de Shulamith Firestone

« Les orageuses » : Vengeance, justice, écriture

« BARGE » de Héloïse K.

Histoire(s) de psyché **157**

L'homme-bus, une histoire des controverses psychiatriques en Suisse romande

La querelle des séquelles

Cerveaux postaux

Bonheur sous contrôle **159**

Est-il possible d'être contre le bonheur ? Une critique de la science
et de l'industrie du bien-être

« La privatisation du stress » de Mark Fischer

Le malaise du bien-être psychopolitique néolibéral ou l'exploitation
de l'effondrement du mental

« Il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme »

Introduction

Ce sont deux histoires parallèles, deux histoires qui se croisent parfois : celles de l'esprit et de ses sciences, et celle des pratiques d'émancipation collective et leurs théories. Ce sont deux des moteurs intellectuels les plus puissants de l'histoire occidentale au 20^e siècle—les luttes collectives d'émancipation, de classe, décoloniales, féministes, queer, crip, etc.—et la popularisation de la psychologie. Et leur actualité ne s'est pas tarie. Mais l'alliance de ces deux idées est fructueuse en contradictions, ainsi qu'en tensions potentielles—un jeu d'attraction et de répulsion, d'idéalisme contre matérialisme. Car le mental, c'est ce qui fait de nous des individu.x.es—et c'est donc souvent une arme redoutable contre l'idée de collectif. Et inversement, l'émancipation collective a du mal à se penser sans une libération des esprits à sa hauteur.

Dans toute cette matière, nous gravitons autour de la notion de « santé mentale », concept utilisé largement depuis les années 1980 de manière publique et politique pour aborder la question de ce qui traite de l'esprit, du mental, de la psyché ; de son bien-être ou de ses souffrances. Aussi, nous parlons des problématiques politiques de la santé mentale, notamment de la façon dont la souffrance des corps pèse sur les esprits, des tactiques de résistances psychologique et de soin et du façonnement de l'individu contemporain par les agents du capitalisme.

Entre septembre 2019 et novembre 2021, la librairie la Dispersion à Genève mène un cycle de recherche qui prend la forme de sélections de textes, entretiens, traductions, podcasts et rencontres. Nous avons exploré, tout au long de cette période, différentes pistes hétérogènes pour se réapproprier, s'approcher ou parfois s'éloigner de cette définition et questionner l'usage de ces termes. Ce reader tente de retracer ces recherches.

Psychées colonisées

Situations objectives de folies.

L'impact de la colonisation sur la psyché

Frantz Fanon, « Les damnés de la terre », Édition Maspero, 1968

Chap. 5 « La guerre coloniale » (extrait)

« Il n'a pas dépendu de nous que dans cette guerre [d'Algérie] des phénomènes psychiatriques, des troubles du comportement et de la pensée aient pris de l'importance chez les acteurs de la « pacification » ou au sein de la population « pacifiée ». La vérité est que la colonisation, dans son essence, se présentait déjà comme une grande pourvoyeuse des hôpitaux psychiatriques ».

Achille Mbembe, « Politiques de l'inimitié », La Découverte, 2016

Chap. 3 : « La pharmacie de Fanon » (extrait)

« Les sociétés coloniales étaient des entités que le sentiment de pitié avait désertées. Ne s'imaginant guère comme des sociétés de semblables, elles étaient, en droit comme dans les faits, des communautés de la séparation et de la haine. Cette dernière, paradoxalement, les tenait ensemble. La cruauté était d'autant plus ordinaire et le cynisme d'autant plus agressif et méprisant que les rapports d'inimitié avaient fait l'objet d'une internalisation à peu près irrévocable. En effet, les rapports d'instrumentalisation réciproque entre dominants et dominés étaient tels qu'il n'était presque plus possible de distinguer, en toute clarté, la part de l'ennemi interne et la part de l'ennemi du dehors. Par-dessus tout, le racisme était le moteur d'une telle société en même temps que son principe de destruction. [...]

Le racisme, d'après Fanon, n'était presque jamais accidentel. Tout racisme—et en particulier le racisme antinoir—était sous-tendu par une structure. Celle-ci était elle-même au service de ce qu'il appelait un gigantesque travail d'asser-vissement économique et biologique. En d'autres termes, le racisme devait être analysé en relation à la fois à une bio-économie et à une éco-biologie. D'une part, l'acte raciste consistait en une déclaration arbitraire et originelle de supériorité—supériorité destinée à consacrer la suprématie d'un groupe, d'une classe ou d'une espèce d'hommes sur d'autres. D'autre part, il était de la nature du racisme de toujours chercher à ne pas se scléroser. Pour conserver sa virulence et son efficace, il devait chaque fois se renouveler, changer de physionomie, se métamorphoser. [...]

Fanon n'eut de cesse d'insister sur la nature des blessures causées par le ra-

cisme. « Le racisme boursouffle et défigure le visage de la culture qui le pratique », affirmait-il.¹ De manière plus décisive encore, il faisait valoir que le racisme participait, au fond, d'une forme élémentaire de la névrose. Il comportait chaque fois un élément d'engagement passionnel tel qu'on en rencontre dans certaines psychoses. Il avait partie liée avec les délires, notamment d'ordre passionnel. À cette triple structure névrotique, psychotique et délirante, il ajoutait une dimension restée relativement inexplorée par la critique : le racisme était une manière pour le sujet de détourner sur Autrui la honte intime qu'il avait de lui-même ; de la transférer sur un bouc émissaire. [...]



Installation intitulée « Blida-Joinville » (2018-2019) de l'artiste algérien Mohamed Bourouissa né en 1978, qui s'est inspiré du jardin d'un patient de Frantz Fanon à l'hôpital psychiatrique de Blida-Joinville, ville natale de l'artiste.

Cette culture se crée un ennemi intérieur et, à coups de névrose sociale, elle se sape et détruit de l'intérieur les valeurs dont elle se réclame par ailleurs. Au racisme de surface, grossier et primitif, s'oppose une autre forme plus insidieuse de racisme qui consiste à se décharger en permanence de toute culpabilité. Il en est ainsi parce que, d'après Fanon, toute expression raciste est toujours, quelque part, hantée par une mauvaise conscience qu'elle cherche à étouffer.

1 Frantz FANON, « Racisme et culture », in « Œuvres », La Découverte, 2011

C'est l'une des raisons pour lesquelles, affirme-t-il, de façon générale, le raciste se cache ou tente de se dissimuler. Il n'est pas exclu que ce penchant à la cachette et à la dissimulation soit lié à un aspect fondamental des rapports que l'affect raciste entretient avec la sexualité en général. Car, dit Fanon, une société raciste est une société qui s'inquiète au sujet de la perte de son potentiel sexuel. C'est aussi une société habitée par « la nostalgie irrationnelle d'époques extraordinaires de licence sexuelle, de scènes orgiaques, de viols non sanctionnés, d'incestes non réprimés ». ² Orgies, viols et incestes ne remplissent pas exactement les mêmes fonctions dans la constitution des fantasmes racistes. Ils ont cependant en commun de répondre, estime Fanon, à l'instinct de vie. Cet instinct de vie a un double — la peur du Nègre dont la puissance génitale supposée, libre de la morale et des interdictions, constitue un réel danger biologique. [...]

Venons-en aux formes de souffrances que produit le racisme. À quels genres de tourments sont exposés ceux qui sont la cible du racisme sous les différentes formes que l'on vient d'énumérer ? Comment caractériser les blessures qui leur sont infligées, les plaies dont ils sont accablés, les traumatismes qu'ils subissent et la sorte de folie dont ils font l'expérience ? Répondre à ces questions oblige que l'on se penche de près sur la manière dont le racisme travaille et constitue de l'intérieur le sujet exposé à sa fureur. D'abord, le sujet racialisé est le produit du désir d'une force extérieure à soi, que l'on n'a pas choisie, mais qui paradoxalement initie et soutient votre être. Une très grande partie de la souffrance décrite par Fanon est due à l'accueil que le sujet réserve à cette force externe qui, ce faisant, se transforme en moment constitutif de son inauguration. Cette constitution du sujet dans le désir de subordination est l'une des modalités spécifiques, intériorisées, de la domination raciale. Encore faut-il prendre au sérieux le procès par lequel le sujet colonial se retourne contre lui-même et s'affranchit des conditions de son émergence dans et par la sujétion. La vie psychique est fortement impliquée dans ce procès d'affranchissement qui, chez Fanon, procède naturellement d'une pratique absolue de la violence et d'un arrachement à soi-même et, au besoin, par l'insurrection.

Ensuite, être réduit à l'état de sujet de race, c'est être installé d'emblée dans la position de l'Autre. L'Autre est celui-là qui doit, chaque fois, prouver à autrui qu'il est un être humain, qu'il mérite d'être pris pour son semblable ; qu'il est, comme ne cesse de le répéter Fanon, « un homme pareil aux autres », « un homme comme les autres », qui est comme nous, qui est nous, qui est des nôtres. Être l'Autre, c'est se sentir toujours en position instable. La tragédie d'Autrui est

2 Frantz FANON, « Peau noire, masques blancs », Points, 2015.

qu'à cause de cette instabilité, Autrui est constamment sur le qui-vive. Il vit dans l'attente d'une répudiation. Il fait tout pour qu'elle n'ait pas lieu tout en sachant qu'elle adviendra nécessairement et à un moment qu'il ne maîtrise point.

Les formations racistes sont donc, par définition, productrices et redistributrices de toutes sortes de folies miniaturisées. Elles renferment en elles des noyaux incandescents d'une folie qu'elles s'efforcent de libérer à doses cellulaires sur le mode de la névrose, de la psychose, du délire, voire de l'érotisme. Elles sécrètent en même temps des situations objectives de folie. Ces situations de folie enveloppent et structurent l'ensemble de l'existence sociale. Tous étant pris dans les rets de cette violence, dans ses divers miroirs, ou dans ses différentes réfractions, tous sont, à des degrés divers, les rescapés de celle-ci. Le fait d'être d'un côté ou de l'autre ne signifie point, loin s'en faut, que l'on soit en dehors ou hors jeu.»

Frantz Fanon, « Les damnés de la terre », Édition Maspéro, 1968

Chap. 1 « De la violence » (extrait)

« Dans les régions colonisées où une véritable lutte de libération a été menée, où le sang du peuple a coulé et où la durée de la phase armée a favorisé le reflux des intellectuels sur des bases populaires, on assiste à une véritable éradication de la superstructure puisée par ces intellectuels dans les milieux bourgeois colonialistes. Dans son monologue narcissiste, la bourgeoisie colonialiste, par l'intermédiaire de ses universitaires, avait profondément ancré en effet dans l'esprit du colonisé que les essences demeurent éternelles en dépit de toutes les erreurs imputables aux hommes. Les essences occidentales s'entend. Le colonisé acceptait le bien-fondé de ces idées et l'on pouvait découvrir, dans un repli de son cerveau, une sentinelle vigilante chargée de défendre le socle gréco-latin. Or il se trouve que, pendant la lutte de libération, au moment où le colonisé reprend contact avec son peuple, cette sentinelle factice est pulvérisée. Toutes les valeurs méditerranéennes, triomphe de la personne humaine, de la clarté et du Beau, deviennent des bibelots sans vie et sans couleur. Tous ces discours apparaissent comme des assemblages de mots morts. Ces valeurs qui semblaient ennoblir l'âme se révèlent inutilisables parce qu'elles ne concernent pas le combat concret dans lequel le peuple s'est engagé. Et d'abord l'individualisme. L'intellectuel colonisé avait appris de ses maîtres que l'individu doit s'affirmer. La bourgeoisie colonialiste avait enfoncé à coups de pilon dans l'esprit du colonisé l'idée d'une société d'individus où chacun s'enferme dans sa subjectivité, où la richesse est celle de la pensée. Or le colonisé qui aura la chance de s'enfouir dans le peuple pendant la lutte de libération va découvrir la fausseté

de cette théorie. Les formes d'organisation de la lutte vont déjà lui proposer un vocabulaire inhabituel. Le frère, la sœur, le camarade sont des mots proscrits par la bourgeoisie colonialiste parce que pour elle mon frère c'est mon portefeuille, mon camarade c'est ma combine. L'intellectuel colonisé assiste, dans une sorte d'autodafé, à la destruction de toutes ses idoles : l'égoïsme, la récrimination orgueilleuse, l'imbécillité infantile de celui qui veut toujours avoir le dernier mot. Cet intellectuel colonisé, atomisé par la culture colonialiste, découvrira également la consistance des assemblées de villages, la densité des commissions du peuple, l'extraordinaire fécondité des réunions de quartier et de cellule. L'affaire de chacun ne cesse plus désormais d'être l'affaire de tous parce que, concrètement, on sera tous découverts par les légionnaires, donc massacrés, ou on sera tous sauvés. Le « démerdage », cette forme athée du salut, est, dans ce contexte, prohibé. [...]

Cet intellectuel colonisé, atomisé par la culture colonialiste, découvrira également la consistance des assemblées de villages, la densité des commissions du peuple, l'extraordinaire fécondité des réunions de quartier et de cellule. L'affaire de chacun ne cesse plus désormais d'être l'affaire de tous parce que, concrètement, on sera tous découverts par les légionnaires, donc massacrés, ou on sera tous sauvés. [...]

On parle beaucoup, depuis quelque temps, de l'autocritique : mais sait-on que c'est d'abord une institution africaine ? Que ce soit dans les djemaas d'Afrique du Nord ou dans les réunions d'Afrique occidentale, la tradition veut que les conflits qui éclatent dans un village soient débattus en public. Autocritique en commun bien sûr, avec cependant une note d'humour parce que tout le monde est détendu, parce que nous voulons tous en dernier ressort les mêmes choses. Le calcul, les silences insolites, les arrière-pensées, l'esprit souterrain, le secret, tout cela l'intellectuel l'abandonne au fur et à mesure de sa plongée dans le peuple. Et il est vrai qu'on peut dire alors que la communauté triomphe déjà à ce niveau, qu'elle secrète sa propre lumière, sa propre raison.

Mais il arrive que la décolonisation ait lieu dans des régions qui n'ont pas été suffisamment secouées par la lutte de libération et l'on retrouve ces mêmes intellectuels débrouillards, malins, astucieux. On retrouve chez eux, intactes, les conduites et les formes de pensée ramassées au cours de leur fréquentation de la bourgeoisie colonialiste. Enfants gâtés hier du colonialisme, aujourd'hui de l'autorité nationale, ils organisent le pillage des quelques ressources nationales. Impitoyables, ils se hissent par les combines ou les vols légaux : import-export,

sociétés anonymes, jeux de bourse, passe-droits, sur cette misère aujourd'hui nationale. Ils demandent avec insistance la nationalisation des affaires commerciales, c'est-à-dire la réservation des marchés et des bonnes occasions aux seuls nationaux. Doctrinalement, ils proclament la nécessité impérieuse de nationaliser le vol de la nation. Dans cette aridité de la période nationale, dans la phase dite d'austérité, le succès de leurs rapines provoque rapidement la colère et la violence du peuple. Ce peuple misérable et indépendant, dans le contexte africain et international actuel, accède à la conscience sociale à une cadence accélérée. Cela, les petites individualités ne tarderont pas à le comprendre.»



Frantz Fanon et son équipe médicale de l'hôpital de Blida-Joinville en Algérie (1953)

Lettre de démission de Frantz Fanon et de demande de fin de mission en Algérie au Ministre Résident. Frantz Fanon, «Pour la révolution Africaine», Édition Maspero, 1964 (extrait)

Monsieur le docteur Frantz Fanon Médecin des
Hôpitaux Psychiatriques Médecin-Chef de service
à l'Hôpital Psychiatrique de BLIDA-JOINVILLE

à Monsieur le Ministre Résident,
Gouverneur Général de l'Algérie, Alger

Monsieur le Ministre,

Sur ma demande et par arrêté en date du 22 octobre 1953, Monsieur le Ministre de la Santé Publique et de la Population a bien voulu me mettre à la disposition de Monsieur le Gouverneur Général d'Algérie pour être affecté à un Hôpital Psychiatrique de l'Algérie. Installé à l'Hôpital Psychiatrique de Blida-Joinville le 23 novembre 1953, j'y exerce depuis cette date les fonctions de Médecin-Chef de service. Bien que les conditions objectives de la pratique psychiatrique en Algérie fussent déjà un défi au bon sens, il m'était apparu que des efforts devaient être entrepris pour rendre moins vicieux un système dont les bases doctrinales s'opposaient quotidiennement à une perspective humaine authentique. Pendant près de trois ans, je me suis mis totalement au service de ce pays et des hommes qui l'habitent. Je n'ai ménagé ni mes efforts ni mon enthousiasme. Pas un morceau de mon action qui n'ait exigé comme horizon l'émergence unanimement souhaitée d'un monde valable.

Mais que sont l'enthousiasme et le souci de l'homme si journallement la réalité est tissée de mensonges, de lâchetés, du mépris de l'homme. Que sont les intentions si leur incarnation est rendue impossible par l'indigence du cœur, la stérilité de l'esprit, la haine des autochtones de ce pays ? La Folie est l'un des moyens qu'a l'homme de perdre sa liberté. Et je puis dire que placé à cette intersection, j'ai mesuré avec effroi l'ampleur de l'aliénation des habitants de ce pays. Si la psychiatrie est la technique médicale qui se propose de permettre à l'homme de ne plus se sentir étranger à son environnement, je me dois d'affirmer que l'Arabe, aliéné permanent dans son pays, vit dans un état de dépersonnalisation absolue.

Le statut de l'Algérie ? Une déshumanisation systématisée.

Or le pari absurde était de vouloir coûte que coûte faire exister quelques valeurs alors que le non-droit, l'inégalité, le meurtre multi-quotidien de l'homme était érigé en principes législatifs. La structure sociale existant en Algérie s'opposait à toute tentative de remettre l'individu à sa place.

Monsieur le Ministre, il arrive un moment où la ténacité devient persévération morbide. L'espoir n'est plus alors la porte ouverte sur l'avenir mais le maintien illogique d'une attitude subjective en rupture organisée avec le réel.

Monsieur le Ministre, les événements actuels qui ensanglantent l'Algérie ne constituent pas aux yeux de l'observateur un scandale. Ce n'est ni un accident, ni une panne du mécanisme.

Les événements d'Algérie sont la conséquence logique d'une tentative avortée de décérébraliser un peuple. Il n'était point exigé d'être psychologue pour deviner sous la bonhomie apparente de l'Algérien, derrière son humilité dépouillée, une exigence fondamentale de dignité. Et rien ne sert, à l'occasion de manifestations non simplifiables de faire appel à un quelconque civisme.

La fonction d'une structure sociale est de mettre en place des institutions traversées par le souci de l'homme. Une société qui accule ses membres à des solutions de désespoir est une société non viable, une société à remplacer. Le devoir du citoyen est de le dire. Aucune morale professionnelle, aucune solidarité de classe, aucun désir de laver le linge en famille ne prévaut ici. Nulle mystification pseudo-nationale ne trouve grâce devant l'exigence de la pensée. . .

Le travailleur dans la cité doit collaborer à la manifestation sociale. Mais il faut qu'il soit convaincu de l'excellence de cette société vécue. Il arrive un moment où le silence devient mensonge. Les intentions maîtresses de l'existence personnelle s'accommodent mal des atteintes permanentes aux valeurs les plus banales.

Depuis de longs mois ma conscience est le siège de débats impardonnables. Et leur conclusion est la volonté de ne pas désespérer de l'homme, c'est-à-dire de moi-même. Ma décision est de ne pas assurer une responsabilité coûte que coûte sous le fallacieux prétexte qu'il n'y a rien d'autre à faire.

Pour toutes ces raisons, j'ai l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous demander de bien vouloir accepter ma démission et de mettre fin à ma mission en Algérie, avec l'assurance de ma considération distinguée.

Frantz Fanon

Ressources

Frantz Fanon (1925-1961) est un militant politique engagé dans les luttes de la décolonisation et psychiatre martiniquais. Son travail s'articule autour des conséquences de la colonisation et du racisme sur l'esprit du colonisé et du colon.

Achille Mbembe (né en 1957) est un philosophe, politologue, enseignant universitaire et historien camerounais dont les recherches portent sur une critique de l'universalisme abstrait et sur le post-colonialisme. Son ouvrage le plus connu est «De la postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine», Paris, Karthala, 2000.

Échange entre Frantz Fanon et Simone de Beauvoir



LA VIOLENCE SOURDE QUI LAMINE LE CORPS DES «BICOTS» QUI VOUS APPELLENT POUR DÉCLARER QU'ILS ONT MAL TOUT LE TEMPS, AU VENTRE OU AILLEURS, ET QUI SENTENT QU'ILS VONT MOURIR SANS MÊME SAVOIR POURQUOI, JE SAIS CE QUE C'EST...



SI VOUS NE PRENEZ PAS EN COMPTE LA NÉGATION POLITIQUE ET SOCIALE DONT SONT VICTIMES CES NORD-AFRICAÏNS QUI VIVENT DANS DES TAUDIS ET CRÈVENT DE SOLITUDE, COMMENT VOULEZ-VOUS COMPRENDRE QUOI QUE CE SOIT À LA SOUFFRANCE MUETTE DE LEUR CHAIR ?



ALLEZ VISITER LES SERVICES PSYCHIATRIQUES DES HÔPITAUX DE BLIDA ET DE TUNIS ! LE SYSTÈME COLONIAL A TROP LONGTEMPS FABRIQUÉ DES VIES COMPARTIMENTÉES ET DES ÊTRES COUPÉS D'EUX-MÊMES.



NOTRE RÉVOLUTION NOUS GUÉRIRA DE CETTE PATHOLOGIE QU'EST LA COLONISATION.

FASCINANT ! DE LA PSYCHIATRIE À LA LUTTE POUR L'INDÉPENDANCE, FANON ENVISAGE LA RÉVOLUTION COMME UN SOIN...



Crise, racisme systémique, accès aux soins, violences policières & santé mentale. Entretien avec Amélie Koulanda du Collectif Perspective



Le Collectif Perspective est basé à Paris et s'intéresse aux multiples problématiques liées à la santé mentale des personnes noires. Voici le podcast et des extraits écrits de cet entretien réalisé le 18 septembre 2020 par téléphone.

« Il est possible de militer contre certaines mesures, contre le fichage hopsyweb, la détention psychiatrique, les chambres d'isolement, contre les pratiques de restriction et privation de liberté et de violation de la dignité humaine et autres pratiques violentes et discriminantes. Pour lutter contre les institutions médicales, ou contre les pratiques des institutions médicales, il faut avoir conscience qu'elles sont liées à d'autres institutions comme la justice, la police et la prison.

Il y a un triptyque police-justice-prison à mobiliser lorsqu'on pense au système médical, puisque ce sont des institutions qui fonctionnent, travaillent ensemble. La police est souvent mobilisée pour des hospitalisations sous contrainte, bien que ce ne soit pas une obligation légale systématique, particulièrement lorsqu'il s'agit de personnes noires et non-blanches.

La justice, lorsqu'il y a une hospitalisation sous contrainte, doit rendre un jugement au terme de douze jours d'hospitalisation. Convoquer la justice cela voudrait dire que la justice est impartiale, ce qui n'est pas tout à fait vrai. Tout d'abord, la plupart du temps l'institution judiciaire n'est pas formée pour défendre les patients en psychiatrie, et ce serait faux de dire qu'il y a une indépendance totale entre l'institution médicale et la justice. La prison est à penser quand on pense à l'accès aux soins parce qu'on sait aujourd'hui qu'une majorité des personnes incarcérées, environ 55%, entrent en prison alors qu'elles ont un trouble psychique diagnostiqué. Aujourd'hui nous sommes face à des enjeux de discriminations dans le soin lui-même, dans l'accès aux soins, c'est devenu plus visible avec la crise liée au covid, mais c'est une réalité depuis des décennies.

Se pose la question de qui a accès aux soins, de quels soins, et de qu'est-ce que le soin lorsqu'il est pratiqué par des lieux de contraintes ?»



Gloria Swain, «Secret I.», 2016

Ressources

Angela Davis, «Abolition Democracy. Beyond Empire, Prisons, and Torture», Random House N.Y. / Seven Stories Press, 2005

Judith Hermann, «Trauma and recovery. The Aftermath of Violence—From Domestic Abuse to Political Terror», Basic Books, 1992 (out of print)

Dr. Joy Degruy, «Post Traumatic Slave Syndrom. America's Legacy of Enduring Injury and Healing», Haper Collins (US) / Amistad, 2005

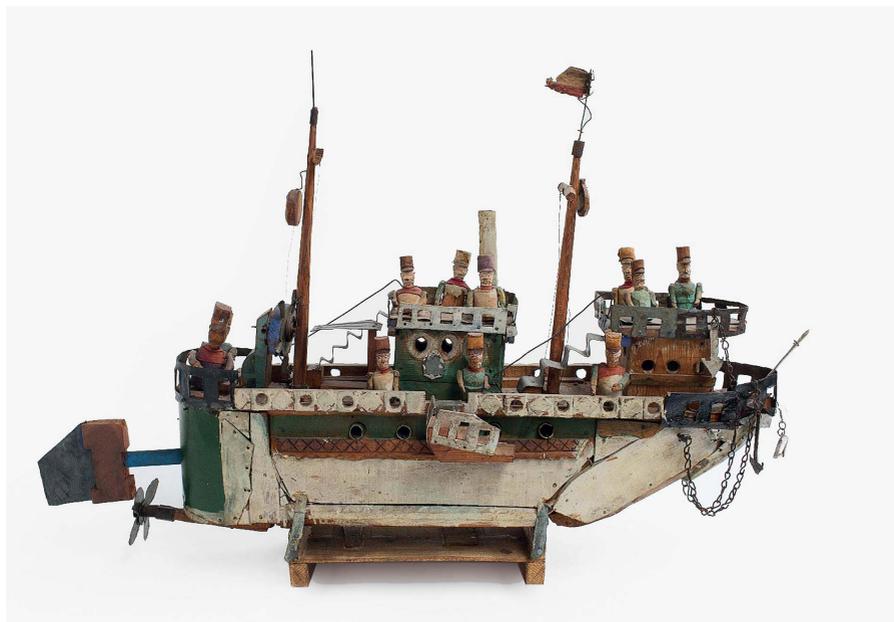
Malika Mansouri, «Révoltes postcoloniales au cœur de l'hexagone», Presses universitaires de France, 2015

La lettre de démission de Frantz Fanon et de demande de fin de mission en Algérie au Ministre Résident, extrait de «Pour la révolution Africaine», Édition Maspéro, 1964

<https://collectifperspective.org>

Collectiviser la psyché

Le collectif comme méthode de guérison de la psyché : Collage autour de Mathieu Bellahsen



Auguste Forestier, Bateau, 1935-1949 (Hôpital de Saint-Alban)

En quoi la vie en collectif peut-elle être un remède pour la psyché ? Quels exemples historiques et quelles bases théoriques ? En quoi le développement d'espaces de contre-pouvoir – à tendance anti-gestionnaire – en psychiatrie est-il nécessaire à la défense de ce mode de guérison ? Quels récits sont inspirants pour une guérison par le lien social ?

Ce collage rassemble les propos de Mathieu Bellahsen, un psychiatre de secteur, cofondateur de UTOPSY [séminaires ouverts à toutesx autour de la clinique, du transfert, de la place de la folie dans la société] et membre du collectif des 39 contre la nuit sécuritaire [un mouvement pour la psychiatrie sur les traces de Tosquelles, un des fondateurs de la psychothérapie institutionnelle, qui disait « sans la reconnaissance de la valeur humaine de la folie, c'est l'homme même qui disparaît »]. Son travail théorique et empirique offre des perspectives récentes et pertinentes autour des questions de santé mentale et d'oppression systémique.

L'expérience de Saint-Alban et la naissance de la psychiatrie institutionnelle.

«La psychiatrie confinée. Entretien avec Mathieu Bellahsen» mis en ligne sur Lundi.am le 25 mai 2020 (extrait)

«La psychiatrie institutionnelle peut se résumer par une petite phrase que j'aime bien, d'un comédien, Frédéric Naud [...] : « La psychiatrie institutionnelle c'est faire «la révolution permanente au ralenti pour être sûr de n'oublier personne». »

Mathieu Bellahsen, «La santé mentale. Vers un bonheur sous contrôle», Éditions La Fabrique, 2014 (extraits)

«En France, pendant la Seconde Guerre mondiale, au moins quarante mille malades mentaux internés meurent de faim. Dans le même temps, dans le petit hôpital lozérien de Saint-Alban se constitue un creuset de soignants d'avant garde qui, tout en organisant un réseau de résistance contre l'occupant allemand, traduisent de cette même langue certains textes clés visant à transformer concrètement la prise en charge des malades mentaux. S'y rencontrent des psychiatres (Tosquelles, Bonnafé, Balvet, Chaurand), des réfugiés de la guerre d'Espagne et de l'Occupation, des surréalistes (Éluard, Tzara), des penseurs (Canguilhem), des «fous». Psychiatre d'origine catalane ayant participé activement au POUM (Parti ouvrier d'unification marxiste) lors de la guerre d'Espagne et réfugié au camp de Septfonds lors de la défaite des républicains espagnols, François Tosquelles parlera au moment de la guerre en ces termes : «Au mois de juin 1940, pendant l'exode [...] c'est l'accueil des réfugiés dans l'hôpital qui apportait cette vie du dehors, une vie grouillante, une atmosphère de catastrophe et d'universalisation de la souffrance, qui rendait la folie la plus authentique presque dérisoire devant l'effolement général.» À l'époque, les neuroleptiques et les antidépresseurs n'existent pas encore. Ils n'apparaissent qu'au début des années 1950. La transformation du milieu se fait donc par des techniques d'ambiance et de responsabilisation des malades autour de la vie quotidienne. À Saint-Alban, les murs de l'asile sont détruits par des malades et les soignants, la famine est combattue par le biais du collectif.

Après la guerre, ces soignants voient dans la Libération l'occasion de fonder une psychiatrie progressiste à partir des bases jetées par le Front populaire. En réaction à l'expérience des camps, ils pensent que les hôpitaux psychiatriques doivent laisser derrière eux leurs pratiques concentrationnaires pour permettre aux plus fous de revenir parmi le commun des mortels. Pour les psychiatres

déconcentrationnaires, l'enjeu est de sortir les fous de l'image d'Épinal d'êtres humains mécanisés et déficients menant une existence au rabais, L'un d'eux, Mignot, explique : « L'ambiance des lendemains de la Libération, c'est très clair : les asiles sont à moitié vides, les gens viennent subir l'Occupation, on réfléchit sur la condition des gens en camp de concentration, et on se dit : après tout, nous sommes des kapos, des gardiens de camps ; d'autre part, des moyens thérapeutiques nouveaux sont là, qu'on n'avait absolument pas dans le passé—toute la chimiothérapie, c'est pas rien—et surtout une perspective nouvelle de la maladie mentale qui devient explicable au lieu de tomber d'on ne sait où. Donc on devrait comprendre les moyens d'agir sur elle, on ne voit plus le malade comme un individu isolé, mais comme en relation avec le monde. Tout ça explique qu'il faut prendre le malade dans son milieu, et qu'on est capable d'en faire quelque chose. »

La nécessité s'impose de rebâtir un lien social détruit par les exterminations successives effectuées au nom de la médecine, de la charité, de la pureté de la race. Ce travail d'humanisation des hôpitaux psychiatriques s'opère par la diffusion de nouvelles pratiques regroupées sous le nom du désaliénisme. »



ST ALBAN. 30 juin—7 juillet. La société lorézienne d'hygiène mental présente..., 1968, encre sur papier, 67 × 88 cm. Collection Baldran, Saint-Alban-Sur-Limagnole.

L'ancrage local des espaces de soins

Dans ses propos, Mathieu Bellahsen évoque la question de l'importance de l'ancrage des lieux de soins à échelle humaine ou d'espaces de vie collective ancrés dans un territoire donné (échange avec les autres habitant-e-s, commerçant-e-s, etc.).

Mathieu Bellahsen, «La santé mentale. Vers un bonheur sous contrôle», Éditions La Fabrique, 2014 (extraits)

«La formule «santé mentale» sera progressivement la voie trouvée par les psychiatres progressistes pour repenser l'assistance psychiatrique. Dans le discours officiel de l'époque apparaît la nécessité de «protéger la santé mentale». Lucien Bonnafé, l'une des figures de proue du désaliénisme, résume l'ambiance : «Les projets étaient la première charte de l'histoire de la psychiatrie de secteur [...] [dont] la proclamation de l'idée : le système de santé mentale est à la disposition de la population en toute circonstance et non limité à une responsabilité hospitalière».»

Les niches de contre-pouvoir et la matérialité du lien en psychiatrie

Dans cet entretien, Mathieu Bellahsen explique les différentes vagues de l'anti-psychiatrie ainsi que les différentes idées mises en place plus récemment en psychiatrie comme espaces de contre-pouvoir nécessaires ou néfastes à la guérison par le lien social.

«Quels sont les mouvements historiques de ladite «anti-psychiatrie» ?» Anti-psychiatries gestionnaires contre anti-psychiatries révolutionnaires

«Historiquement, l'anti-psychiatrie est un mouvement progressiste émancipateur contre l'enfermement. Au départ, c'est un moment de révolte radicale né contre la psychiatrie asilaire et contre l'enfermement dans les années 1960-1970. Très vite, on assiste dans les années 1980-1990 à une récupération de ces pratiques radicales au service de l'ordre gestionnaire. On va se servir des discours décrétant la nécessité de la fin du système asilaire pour promouvoir la fermeture des hôpitaux psychiatriques sans réelles volontés humanistes sous-jacentes. Elle se lie alors à l'anti-psychiatrie radicale et cette confusion a littéralement brouillé les cartes pour les acteurs de la santé et les patients. Le fond politique de cette anti-psychiatrie gestionnaire est la réduction des patients, des budgets et la normalisation des patients. Les patients doivent se plier au cadre : S'ils ne se plient

au cadre : ils doivent partir — C'est ce qu'on appelle la ségrégation. S'ils se plie au cadre, ils restent, — c'est ce qu'on appelle la destigmatisation ».

Faire sauter les barrières : La matérialité du lien

« Tout ce qui fait la psychiatrie, c'est se poser la question de comment on crée du lien. Le soin se fait par la relation. Les médicaments et tout un tas de techniques peuvent être des aides mais la lame de fond qui soigne vraiment les gens, qui fait qu'ils peuvent se transformer eux-mêmes et transformer leur rapport au milieu et que le milieu transforme son rapport aux personnes malades : c'est la relation, c'est le lien à l'autre. »

[...] « Moi je lutte contre les blouses blanches car elles sont un instruments, si le soignant a une blouses, le patient aura un pyjama. La blouse peut être une barrière défensive entre soi et le patient pour dire qu'il y a un écart, une distance, que nous ne sommes pas les mêmes. Tout le travail en psychiatrie, selon moi, c'est justement de diminuer au maximum les barrières, bien qu'il faille rester lucide sur les barrières réelles, comme le simple fait que le personnel soignant est salarié et non le patient. La question à se poser est : Comment peut-on partager une histoire commune avec des problématiques communes ? Car tout ce qui arrivent au patients ce sont des faits humains. Plus il y a de barrières, moins on est apte à faire avec l'histoire humaine des gens, mais plus on le fait avec l'histoire normative de la société. [...] Cette matérialité du lien dans la pratique est héritière de la psychothérapie institutionnelle. C'est un courant créé à Saint Alban pendant la seconde guerre mondiale selon lequel soigner le patient implique de soigner aussi l'hôpital, l'institution elle-même. Dans ce moment de catastrophe du lien social, s'invente un nouvel imaginaire pour la psychiatrie. Ce nouvel imaginaire c'est dire que les personnes psychiatisées ne sont pas irresponsables, il faut tout faire pour qu'elles se montrent actives (contraire à la mort sociale), c'est transformer en transformant les conditions mêmes d'existences matérielles et interhumaines des gens. À ce moment là, par exemple, on se questionne sur comment nourrir les gens, comment cueillir des champignons, travailler de réseaux et en fait, comment s'autogérer. Ces pratiques autogestionnaires vont faire vivre le lieu en fonction des besoins que le lieu exprime lui même.

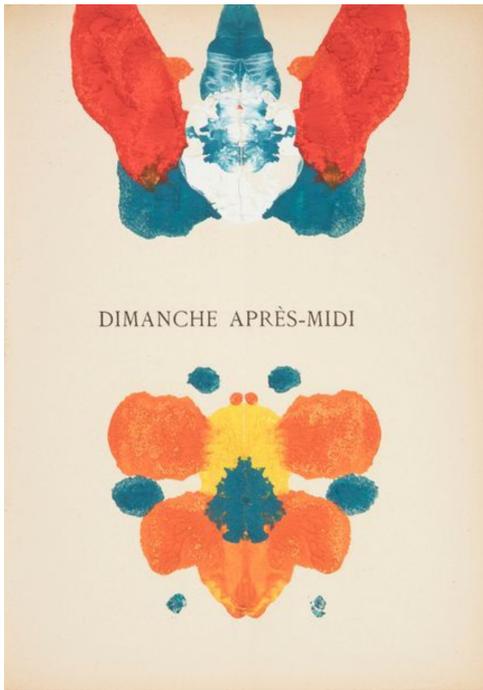
Ces pratiques vont permettrent beaucoup de création et de subvertir toutes les normes. [...] La psychothérapie institutionnelle s'est fondée dans un moment où l'établissement Hôpital tenait bon. L'enjeu, depuis une quinzaine d'années,

est de se demander comment met-on en place des pratiques qui transforment l'institution au moment même où cette dernière est détruit par l'État néolibéral ? Comment repenser le monde à l'aune de cette destruction là ?

Actuellement, soigner les processus aliénant qui existent dans les institutions, se poser la question de l'aliénation d'une institution, permet de créer des marges de libertés et de créer des marges de jeux avec les normes existantes et ça permet de nous transformer dans un autre sens que celle prévue initialement par l'institution et par l'établissement dans le sens sociologique du terme. »

Quels sont les apports thérapeutiques de la théorie autogestionnaire ? Est-ce que vivre dans un collectif autogéré permet de mieux se soigner qu'un système de rapports hiérarchiques ?

«La psychothérapie institutionnelle s'est créée notamment des clubs thérapeutiques : Ce sont des espaces où l'on décide ensemble (patients et soignants) de ce qu'il faut faire pour animer la vie quotidienne et aussi de comment ce club va se connecter à tout un tas d'institutions et, comment ces rencontres vont permettre de transformer les gens. Par exemple : Dans notre secteur, le club a créé un journal intitulé « Et tout et tout » . En vente à 5 euros. À l'issue de la première série écoutée, est venue la question de l'argent issu de la vente de ces journaux. Lors de la première réunion : Le club a décidé après discussion de ne rien faire avec cet argent : Remise en cause de l'utilitarisme contraire à l'idée de faire fructifier sans cesse. Puis a émergé l'idée de créer une association à laquelle est reverser le fruit de ces ventes. Cette caisse s'est ensuite transformée en un fond de solidarité mise à disposition des patients du secteur. Une anecdote intéressante de l'utilité de ce fond : Un patient est arrivé un jour en urgence sans cigarette. L'association lui a donc prêté un paquet de cigarette avec l'argent du fond de solidarité car nous considérons qu'une crise d'angoisse liée au manque de tabac—et le temps de sevrage souvent proposé à ce moment-là par l'institution—ajoute des maux inutiles au patient. Extraits retranscrits de l'interview audiovisuel du 23/05/2020 de Mathieu Bellahsen dans «Aux sources» sur Hors-Séries autour de son livre coécrit avec Rachel Knaebel et Loriane Bellahsen intitulé « La révolte de la psychiatrie. Les ripostes à la catastrophe gestionnaire » aux Éditions La Découverte, 2020.



Cette illustration est une des pages du recueil «Poésie et vérité » de Paul Éluard (1942) offert à Jeanne et Lucien Bonnafé. Il contient 17 peintures de l'auteur, exécutées à la gouache et inspirées de la méthode technique dite de Rorschach du nom du psychiatre suisse qui inventa ce système de taches symétriques destiné à l'évaluation psychologique d'un patient. C'est pendant la guerre, à l'hôpital de Saint-Alban et en compagnie de son ami le psychiatre Lucien Bonnafé qui en était le directeur, que Paul Éluard prit connaissance et s'intéressa à ce système.

Les liens que Lucien Bonnafé entretenait avec Éluard étaient très forts. Il était entré dans la résistance dès 1941, et sa rencontre avec l'écrivain fut l'occasion de développer une nouvelle forme de résistance, cette fois-ci poétique. Certaines formules rédigées par Éluard deviendront d'ailleurs des références permanentes de son action.

Ressources

Mathieu Bellahsen, « La santé mentale. Vers un bonheur sous contrôle », La Fabrique, 2014

Mathieu Bellahsen, « La révolte de la psychiatrie. Les ripostes à la catastrophe gestionnaire », La Découverte, 2020

Didier Daeninckx, « Caché dans la maison des fous », Folio, 2017

« À votre santé », épisode 4 intitulé « Les maladies du capitalisme » dans l'émission « Entendez-vous l'écho » sur France Culture (21.02.2019)

Le blog Médiapart de Mathieu Bellahsen

« Une révolution psychiatrique », épisode 2 intitulé « Saint-Alban, Un lieu d'hospitalité » dans l'émission « Une histoire particulière » sur France Culture (24.11.2019)

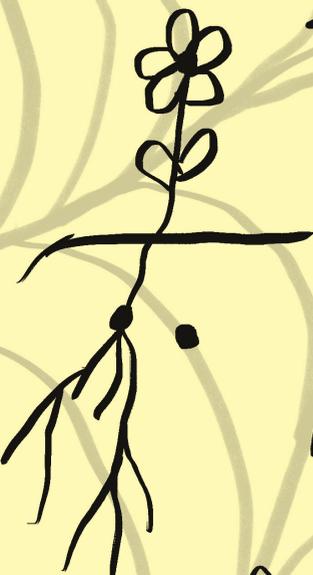
Nicolas Philibert, « La moindre des choses », 1997, un film documentaire sur La Borde, un espace de soin en santé mentale et d'habitation

Radio Colifata <http://acolifata.com.ar>

Carl Guerra et Joanna Masó (dir.), « La déconnatrerie. Art, exil et psychiatrie autour de François Tosquelles », Arcàdia / Les Abattoirs Toulouse, 2021



PSY PSY





Imprimé à Genève en 2021
Illustrations: Camille Foucou

Faux-la-Montagne, juillet 2019.

Entretien avec Lucie Rivers-Moore du groupe Psy psy

Est-ce que tu peux nous raconter comment le groupe Psy psy a vu le jour ?

C'est une histoire qui a démarré en 2011 à l'occasion de rencontres organisées sur le Plateau de Millevaches par l'association Pivoine, association d'éducation populaire qui fait notamment de la formation et aussi des événements en lien avec les besoins repérés sur le territoire. En 2011, on a estimé qu'il y avait plusieurs personnes et groupes qui nous contactaient ou qu'on entendait discuter de la question des souffrances psychiques, et de comment faire avec ça. Des questionnements sur la folie et comment elle peut exister dans les espaces dans lesquels on vit ; mais aussi comment on fait quand un-e proche ne va pas bien et qu'on veut pouvoir l'accompagner tout en se protégeant de ce que ça peut être comme poids ; ou encore des réflexions autour de lieux d'accueil, de refuge, de repli pour des personnes qui traversent des moments douloureux... Ce sont les raisons principales qui nous ont amenées à préparer ces journées là.

On les a appelées *Trois jours autour des souffrances psychiques*. On a monté un groupe de travail quelques mois avant ces rencontres avec des gens de sensibilités différentes, pour imaginer trois jours qui puissent être ouverts autant à des professionnel-le-s de la santé qui sont dans l'institution de manière très classique qu'à des gens du réseau anti-psy y compris hors région. Et entre ces deux pôles, il y a des habitant-e-s du Plateau de Millevaches qui étaient soit

concerné·e-s par ces questions, soit proches de gens qui allaient mal et avaient envie de questionner ça. C'était une douzaine de personnes qui se sont réunies pour préparer et porter ces trois jours de rencontres. Les rencontres en elles mêmes ont réunis pas loin d'une centaine de personnes à certains moments Il y a eu des ateliers, des discussions, du théâtre, des débats contradictoires, des grandes bouffes, des écoutes collectives d'émissions de radio...

Suite à ces rencontres sont nés deux groupes de travail, très différents du groupe qui avait organisé les rencontres : un premier groupe lancé par Loïc [une personne du groupe Psy psy] qui a invité des professionnel·le-s de la santé à parler de leurs pratiques, avec une diversité de soignant·e-s : de la naturopathe en passant par l'ostéo, jusqu'à l'infirmier·ère psy, psychothérapeute, psychologue, psychiatre, médecin généraliste. Le prisme était large : des pratiques de soin dites alternatives à des gens plutôt dans l'institution avec des pratiques médicales plus classiques. Pendant plusieurs mois, ce groupe s'est rencontré et ces personnes ont créé un espace de parole qui n'existe pas dans leur cadre professionnel. Elles ont pu questionner ensemble leurs pratiques, ce qui semblait absolument nécessaire. Et pour Loïc, ce fut l'occasion de les travailler au corps pour qu'iels puissent être ouverts à travailler avec le groupe de soutien psy en devenir.



Le deuxième groupe a travaillé à comment faire perdurer sur le territoire la dynamique impulsée par ces rencontres de 2011: organisation de projections, création d'un groupe de parole entre proches de psychiatisé·e-s, discussions autour de la médication, discussion et formation autour du jargon médical...

Ces deux groupes se sont finalement rejoints pour créer le groupe de soutien psy, ou le groupe Psypsy, faute de meilleure appellation. Il est constitué d'habitant·e·s du Plateau de Millevaches ayant des formations qui n'ont rien à voir avec le champ de la psy, quelle que soit l'entrée, et c'est important pour nous que ce soit comme ça. Les professionnel·le·s de la santé ne sont pas directement dans le groupe, mais en lien avec celui-ci. Quelques un·e·s d'entre nous ont fait un bout de formation à un moment ou à un autre, mais ça reste minoritaire.

Pourrais-tu entrer dans les détails du fonctionnement, et du dispositif de soutien que vous mettez en place lorsque vous intervenez auprès de personnes en demande ?

Concrètement aujourd'hui, quand on est interpellé·e·s soit par les proches d'une personne, soit par la personne elle-même, on commence par une première rencontre. Dans le cas où on serait contacté·e·s par des proches, on ne met pas le pied dans la porte, on a besoin de l'accord de la personne. Mais on peut accompagner les proches pour qu'ils posent leurs limites et que tout le monde puissent trouver de l'aide. On est toujours deux personnes de Psypsy et on appelle ça le « binôme de référence ». Ce binôme, ce sont les personnes qui feront le premier entretien et qui seront en charge du suivi, ainsi que de la création et coordination d'une sorte de réseau, rhizome, trame, ou toile de fond autour de la personne en souffrance. Ce réseau est constitué de tout un tas d'autres personnes hors du groupe Psypsy. Des professionnel·le·s de la santé ou des voisin·e·s, ami·e·s, parfois inconnu·e·s qui sont d'accord d'être dans ce réseau d'appui.

Le dispositif s'est affiné au fil des années puisque chaque expérience est formatrice. On a essayé de penser à quelque chose de très contenant, structurant, rassurant pour des gens qui sont dans une période de flottement parfois maximale. Mais à la fois, ça doit être suffisamment souple

pour que les personnes puissent y naviguer à la hauteur de leur capacité d'autonomie – c'est-à-dire en étant toujours en contact avec le maximum d'autonomie possible. On cherche à ce que la personne soit toujours considérée au maximum de ses capacités. Parfois elle sera elle-même en gestion de son réseau de soutien ; ou alors la participation de la personne à cette organisation se fera progressivement, et le binôme de référence fera simplement la supervision.

Comment se passe ce premier entretien ?

Le but est de comprendre plusieurs choses en deux heures : comment la personne se sent physiquement ; si elle a des envies suicidaires ; quel est son parcours psychiatrique si il y en a un ; et quel est son rapport à l'institution médicale de manière générale, notamment la question d'une éventuelle médication chimique. Si ça semble nécessaire.

On commence par essayer de déterminer ensemble pourquoi est-ce que la personne nous interpelle et qu'est-ce qui se passe pour elle, sur un plan très basique, matériel. Quand on traverse un moment douloureux, il peut y avoir des questions existentielles, une confusion totale au niveau du sens de la vie. Donc là, il ne s'agit surtout pas de demander aux gens d'expliquer ou d'analyser ce qu'il leur arrive. On essaye juste de faire état, hyper concrètement, de comment iels se sentent : « est-ce que tu dors », « est-ce que tu manges », « comment est-ce que tu te sens physiquement », déterminer si il y a des crises d'angoisse, car certaines personnes ne savent pas du tout comment ça se manifeste... Des exemples concrets : « j'arrive plus à aller chercher mes enfants à l'école », « j'ai le cœur qui serre j'ai l'impression que je vais étouffer », « je dors pas la nuit donc je suis épuisé-e »... On pose des questions très claires, on explique pourquoi on pose ces questions là, quelles sont les conséquences de l'insomnie, de l'épuisement, de la décompensation, etc. Et ces questions nous permettent de repérer où la personne en est et quelles

sont les urgences. On a aucun jugement moral non plus sur ce que les personnes font ou traversent, on considère que les situations sont problématiques dès le moment où il y a de la souffrance pour la personne et pour ses proches.

Après la question physique, on pose la question des envies suicidaires, et si il y en a, comment est-ce qu'elles se traduisent, est-ce qu'il y a un scénario ou ce sont simplement des idées vagues, est-ce qu'il y a déjà eu des tentatives de suicide. On n'a pas de jugement moral sur le fait de souhaiter mourir, on trouve qu'on a le droit de faire ce choix là, et on ne va jamais aller à l'encontre de cette décision. Par contre, on va tenter de déterminer si il y a un désir de mourir ou une incapacité à vivre, ce qui est vraiment différent. Quelqu'un-e qui ne se sent plus capable de vivre peut avoir envie de vivre mais n'y arrive plus. Dans ce cas là, on va mettre en place tout ce qu'on peut pour protéger la personne d'elle-même. Mais si les gens ont envie de mourir, on n'a rien à dire là dessus. Et ce n'est pas le cas des médecins, qui ont un rôle, une mission... en tant que soignant·e·s, si iels ont connaissance de cas suicidaires, iels sont en charge de les en empêcher au maximum de leur possibilités, jusqu'à l'enfermement. Par contre, si une personne nous dit : «j'ai envie de mourir», on ne l'accompagnera pas, parce qu'on travaille en lien avec des professionnel·le·s de la santé qui nous laissent accompagner des gens parfois 24h sur 24, mais qui ne peuvent pas cautionner cela. À partir du moment où il y a un suivi du groupe Psypsy, il faut avoir envie de vivre, et être d'accord d'être protégé de soi-même.



Au sein du groupe, on sait qu'il est possible que les gens qu'on accompagne choisissent de mourir à un moment donné. Il faut en être conscient. Cette question du suicide prend de la place

dans le groupe mais ce n'est pas non plus la question centrale.

Le troisième point concerne le rapport aux institutions et aux médicaments. On essaye de connaître le parcours psychiatrique de la personne si elle en a un, est-ce qu'elle a été diagnostiquée, est-ce qu'elle souhaiterait l'être... Quel est son rapport à l'institution médicale en général, sur la question des médicaments également. Est-ce qu'une médication peut être considérée comme une béquille pendant un moment, si il y a une opposition à la prise de médicament, se situe-t-elle sur un plan idéologique, ou sur un plan pratique comme la peur des effets secondaires. Il y a plein de raisons d'être contre quelque chose, et nous notre boulot c'est d'essayer, sans jugement, de comprendre cela au maximum. Convaincre quelqu'un-e de prendre des médicaments parce que nous et les soignant-e-s on estimerait ça nécessaire, ça ne sera pas fait de la même manière si c'est un refus idéologique ou si c'est une peur pratique. On n'est pas pro-médicament, on va toujours aller du côté naturo si c'est possible, mais il y a des cas où c'est trop difficile, et où le fait d'avoir une molécule chimique pendant un temps permettra de trouver quelle autre forme de soin, ou quelle molécule en naturo sera la bonne. Parfois, dans l'urgence, la chimie, si elle est bien amenée, peut donner quelques semaines de répit. Typiquement sur le sommeil, pour des gens qui ne dorment plus, à un moment ça devient absolument indispensable, il faut le faire pour pouvoir passer à autre chose. On parle aussi du rapport à l'hôpital, est-ce que la personne en a peur ou est-ce qu'au contraire, ça pourrait plutôt la rassurer de savoir que ça existe.

Quatrièmement, la question de l'environnement, des éléments de tension et des ressources. C'est un des aspects essentiels. On va essayer de repérer quels sont les éléments de la vie de la personne qui la mettent en tension. Notre premier boulot va d'être d'éloigner les éléments de stress du quotidien de cette personne. Ça peut être de n'importe quel

ordre : une belle-mère pénible, un conjoint qui est ce qu'il est, des gamins qui font leur job de gamins mais qui sont donc insupportables pour leur parent en souffrance, un boulot trop stressant, l'absence de boulot et la difficulté à assumer auprès de son collectif militant qu'en fait on aurait besoin de travailler parce que parfois le salariat ça fait du bien... bref, ça peut être des choses d'ordre très divers et pas forcément apparentes au premier abord. On va essayer de comprendre, par des entrées très concrètes, à quel moment l'angoisse monte. À l'inverse, on va travailler sur qu'est-ce qui, dans son environnement, crée de la ressource. Quelles activités, quelles relations, etc. Mais ça n'est jamais de l'ordre de dire "ceci est bon pour toi, ceci est nocif pour toi". C'est sur du court terme, pour retrouver de la vitalité. Rien n'est définitif, tout peut évoluer au fur et à mesure. Donc commencer par mettre à distance les éléments de stress, pour pouvoir ensuite arbitrer, d'une manière beaucoup plus distanciée, ce qui fait du bien ou du mal dans la vie, car de prime abord toutes ces choses ne sont pas simples à démêler.

Comment mettez-vous en place le réseau de soutien ?

C'est là qu'on évalue la présence dont la personne va avoir besoin pour l'accompagner. Ça peut aller d'une situation où on se voit quelques fois pour démêler les nœuds qui créent de la tension, on arrive à évaluer les choses assez vite, on trouve un-e thérapeute qui convient, et pour certaines personnes ça suffit. Et dans une version maximale, notamment si il y a un risque suicidaire, on a pu accompagner des personnes pendant plusieurs semaines avec une présence H24 chez elleux, avec une organisation de relais conséquente. C'est la souplesse de la trame de soutien qu'on va devoir définir à ce moment là.

Entre ces deux cas extrêmes – la plupart de ceux qu'on rencontre – on va avoir un accompagnement en moyenne de trois mois jusqu'à un an, qui va être jalonné par

la présence du binôme de référence, d'abord tous les trois jours, puis une fois par semaine, puis une fois tous les quinze jours par exemple. Le binôme de référence va s'assurer que le réseau mis en place est à la bonne dimension. Et ça va beaucoup bouger. On coordonne le lien entre le réseau des professionnel-le-s de la santé : psychiatre, infirmier-ère psy, généraliste, thérapeute et le réseau mis en place autour de la personne. On coordonne également les activités : réfléchir à un arrêt maladie si nécessaire, mise en place d'activités régulières, militantes, loisirs ou autre, et qui permettent de structurer le quotidien sans être en contradiction avec le sens qu'on donne à la vie. Au fil des semaines, les choses se remodelent en fonction des besoins.



Je cite souvent cet exemple du voisinage et de comment celui-ci peut être présent. Il y a des choses que la personne qui ne va pas bien ne se sent pas de faire seule : repas, enfants, commissions, obligations administratives... Il faut donc organiser avec elle du soutien pour l'accompagner ou faire à sa place, toutes ces choses de la vie quotidienne qui parfois ne deviennent plus possibles quand on va trop mal. Ça peut être organisé pour être fait par plein de gens. Le principe mis en place avec le dispositif du groupe de soutien psy, c'est de démultiplier les personnes-ressources, parce que ce qui repose sur une seule personne devient extrêmement lourd et engage une relation de don/contre don qui coince les gens dans quelque chose de pas très intéressant. En répartissant les tâches, on va permettre à plusieurs personnes de se sentir soutenantes de cette situation sans que cela pèse sur eux, car c'est à la hauteur de leur engagement et que leurs limites peuvent être posées très facilement, puisqu'elles ne sont pas l'unique ressource. Être l'unique point d'appui ne permet ni de poser ses limites, ni de se désengager, car on

a l'impression que la personne va plonger si on n'est plus là. Le binôme de référence organise ça et s'assure que chaque personne se sent capable d'assurer ce qu'elle a dit qu'elle ferait.

Et comment faites vous avec les proches de la personne, déjà présent·e·s avant qu'on vienne vous solliciter ?

Par rapport aux proches, il n'y a pas de règle absolue, mais on va tout le temps questionner où en sont les gens. Dénouer l'idée qui ferait dire que si on aime telle personne, on a besoin qu'elle soit là quand on va mal, ou l'inverse. On ne fait que répéter et renvoyer aux gens les raccourcis qu'ils font, plutôt que de les cautionner par défaut. Si quelqu'un·e affirme quelque chose et que tu ne dis rien, tu lui fais valider, inconsciemment, et ça devient une vérité. C'est ce genre de trucs qu'on fait, nos entretiens c'est ça, on relève les contradictions, ou les fausses affirmations.

Lorsqu'une personne en souffrance dit « moi j'ai besoin que cette personne soit là », alors on demande « oui mais elle, de quoi elle a besoin ? ». Enfin je fais comme si c'était évident et facile mais c'est des années de travail. Demander à la personne qu'on soutient si ça compte, pour elle, de savoir de quoi ses proches ont besoin elleux aussi, créer de l'espace pour que les gens osent se dire les choses, poser des limites. Tu peux, de fil en aiguille, proposer d'aller vérifier auprès d'une personne pour savoir où elle en est dans la relation, au niveau de ses limites, est-ce que de la distance pourrait être souhaitable, ou pas. Le rôle du groupe psy, c'est d'aider la personne à mettre à distance des proches qui, dans cette situation donnée, ne l'aident pas, ou de l'autre côté, aider des proches qui n'en peuvent plus à prendre de la distance. Mais il faut être clair, poser les vraies questions. Si on se demande quelque chose, il faut le demander, ne pas le faire de manière détournée. Ou quand on a quatre questions dans une question, poser quatre questions, pour ne pas créer

de la confusion et relier des choses entre elles, ne pas ouvrir trop de possibilités. La personne en face fait des connections qu'on n'imagine pas, donc plus je suis clair·e et distinct·e, plus j'offre de chance à l'autre de pouvoir répondre de façon distincte sur chaque point, afin que les ponts puissent être fait par la suite, ensemble. Et on fait ce qu'on peut, c'est pour ça qu'on est deux, parfois on se tape sur l'épaule et on se dit « là, j'ai l'impression que tu es en train de juger ». Dans le binôme de référence, on doit faire le boulot de regarder ensemble les jugements qui nous traversent.

Comment est défini l'engagement que vous avez vis-à-vis d'une personne ?

On définit une sorte de contrat et on parle de délégation de confiance, souvent après le premier entretien, afin que la personne puisse décider tranquillement si elle veut nous rappeler pour continuer avec nous ou non. On se lance si la personne accepte qu'on construise ce réseau autour d'elle et qu'elle dépasse les appréhensions de l'ordre de la difficulté à accepter de l'aide : « pourquoi est-ce que vous faites ça pour moi », « je vais vous prendre trop de temps et d'énergie... ». On va aider la personne à dépasser ces appréhensions en la rassurant sur le fait que la relation d'aide peut être réciproque au sens large, que les positions sont interchangeable ; que peut-être un jour elle le fera pour d'autres, qu'on aimerait que cela se fasse pour nous si ça nous arrive un jour, etc. On explique aussi que c'est important d'éviter que le-la conjointe, ami·e, parent·e soit épuisé·e d'accompagner la personne.

Une fois cette acceptation du besoin d'aide dépassée, on discutera du type de contrat qui nous liera avec cette personne. Ce n'est évidemment pas un réel contrat, mais on parle des principes sur lesquels on se base, et de la réciprocité qu'on attend : si nous « on fait ce que l'on dit et on dit ce que l'on fait », la personne que l'on soutient doit faire la

même chose. On demande à la personne de ne pas nous embrouiller. Oui, c'est possible de dire des choses différentes à la psychiatre et au binôme de référence, on peut jouer avec les lignes et ça fait partie du jeu, mais on demande à ce que dans la mesure du possible, on ne nous mente pas. Sinon on ne peut pas avancer ensemble. On préfère qu'une personne en souffrance nous parle de à quel point les choses sont contradictoires dans son esprit : « j'ai envie de me soigner mais en même temps j'ai pas envie ». C'est mieux qu'on nous dise ça, et on travaille avec ça, plutôt que des mensonges sur la prise de médicaments par exemple.

Dans le contrat, il y aussi quelque chose de l'ordre de « je vais essayer de t'aider mais j'ai besoin des éléments pour le faire ». Ça ne veut pas dire qu'on a besoin de tout savoir du mal-être ou de la vie de la personne, parce qu'il y a plein d'autres professionnel-le-s de la santé et d'autres personnes qui vont être mises autour de la table, peut être que tu choisiras les personnes en qui tu as confiance à différents endroits, mais en tout cas sur le quotidien on a besoin d'avoir un minimum d'informations.



Au niveau de la délégation de confiance, au sein du groupe Psy psy on est prêt-e-s à aller très loin dans le fait de faire les choses à la place de la personne, surtout au tout début de l'accompagnement. Mais ça, c'est parce qu'on a été bien clair-e-s avec elle sur le fait qu'on va toujours chercher, à chaque fois qu'elle reprendra une once d'autonomie, à la pousser dans ce sens. Ça nous pose aucun problème d'assumer une présence très forte et de faire beaucoup à la place de la personne, si on estime que c'est ce dont elle a besoin pour pouvoir lâcher et se reposer. On doit permettre ce repos car c'est cela qui va permettre de reprendre pied. Donc il peut y avoir une période plus ou moins longue de

transmission totale de ses capacités à d'autres, à des gens du premier cercle du groupe de soutien. Une fois que ce lâcher-prise a été possible, alors on peut repenser sa vie et en reconstruire les différents pans, petit à petit aller vers ce qui est structurant pour soi, soit par un travail thérapeutique de longue haleine, et/ou par un quotidien qui se recompose petit à petit. Mais pour cela, il faut que la personne nous fasse confiance, et qu'elle comprenne qu'on va sans cesse lui tendre des perches pour reprendre son autonomie, tout en acceptant que ce n'est peut être pas encore le moment.

Peux-tu revenir sur les principes et la posture des accompagnant·e·s ?

On fait ce qu'on dit et on dit ce que l'on fait. Ça ne doit pas valoir seulement pour le binôme de référence, mais pour toutes les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, vont faire partie de cette grande toile. On fait ce qu'on dit, cela veut dire qu'on fait preuve de fiabilité, car quand la vie ne tient qu'à un fil, il faut que le fil soit solide.

On dit ce qu'on fait, ça veut dire qu'on fait preuve de transparence tout au long du processus, on explique pourquoi on pose certaines questions, ce qu'on cherche à savoir, il n'y a rien qu'on ne puisse pas dire à la personne qu'on accompagne, c'est sa vie. Tout ce qui est discuté avec les professionnel·le·s de la santé peut être dit devant la personne, et on ne parlera jamais à un·e professionnel·le. de la santé qui suit une personne sans l'accord de celle-ci. Par contre, la personne demande parfois, en fait même souvent, qu'on se charge de discuter avec les professionnel·le·s de la santé à sa place, elle peut nous faire une délégation de confiance, ça peut être quasi total.

Ça peut arriver, mais c'est vraiment rare, d'avoir un échange sur une personne en son absence et sans lui transmettre nécessairement tout ce qui s'est dit, dans des cas spécifiques où la personne nous manipule, ou si elle

est dans des stratégies qui sont liées à sa pathologie. Dans certains cas, les thérapeutes nous ont aidé lorsqu'on s'est trouvé en difficulté relationnelle avec certaines personnes, qui repoussaient les limites ou cherchaient à nous mettre en difficulté dans notre relation d'accompagnant-e. Dans ces cas là, c'est nous qui avons besoin d'aide pour se repositionner. « J'ai eu un échange avec la psychiatre, pas à l'endroit de ce que tu traverses toi mais de ce que moi je dois être comme soutien dans ce moment. C'est moi que la psychiatre aide, pas toi ». Dans certains moments on a besoin de se protéger, il y a parfois des choses très compliquées qui se jouent. Ces moments de supervision nous aident aussi à avoir l'attitude adéquate face à une personne qui cherche des formes de limites, qui a besoin de se sentir contenu.

Et comment est-ce qu'on sort du dispositif de soutien ?

La sortie s'articule autour du moment où on sent que la personne est capable de reprendre de son autonomie, et qu'elle saisit les perches qu'on lui tend dans ce sens là. Par exemple, une personne n'aura petit à petit plus besoin d'une présence H24 autour d'elle, elle va progressivement recomposer avec ses proches et avec d'autres formes de socialisation qui n'ont pas à voir avec le groupe de soutien. On va garder une possibilité de joindre quelqu'un-e du groupe Psy, à n'importe quelle heure. Au bout de plusieurs mois, si on constate que la personne ne nous appelle jamais, alors on propose de modifier ça. Ça peut devenir un rendez-vous téléphonique ou le binôme de référence appelle, tous les trois ou quatre jours, pour vérifier comment ça va. Puis on proposera à la personne qu'elle nous appelle par elle-même, peut-être une fois par semaine. Et petit à petit, la personne ne va plus vraiment appeler. Alors de fil en aiguille, un jour on va pouvoir proposer d'éteindre le téléphone et de cesser les entretiens. On a eu un cas que j'adore raconter, d'une personne qui n'habite pas dans le coin mais qui pouvait

venir si besoin, parce qu'elle allait mal et qu'elle avait besoin d'un soutien. Nous on dit aux gens qu'on ne peut pas les accompagner si iels sont ailleurs qu'ici, parce que nos réseaux sont ici. Alors je passe une demi-heure au téléphone avec elle à lui expliquer ce qu'est le groupe Psypsy, grosso modo ce que je vous raconte là. À la fin du coup de fil elle me dit « eh bien, je crois qu'en fait ça me suffit, de savoir que vous existez ». Et puis un an plus tard elle nous a sollicité·e·s, sur une période de quelques mois et plutôt par téléphone, pour faire le point, de manière très légère.

Et on discute toujours du fait qu'on peut sortir du dispositif et y revenir deux ans plus tard, si c'est à nouveau difficile. Il y a aussi des gens qui ne se rendent même pas compte qu'iels sortent du dispositif, iels oublient les rendez-vous, reprennent leur vie et oublient qu'on est là, n'ont plus besoin de nous. Parfois c'est très formel. Mais on essaye, dans la mesure du possible, qu'il y ait quand même une fin, que le suivi s'arrête à un moment donné. Plusieurs fois, des gens ont fait une fête, suite à des périodes d'accompagnement assez longues, et nous ont invité·e·s pour formaliser le fait de nous remercier, en présence de leurs proches, de leurs familles... c'est vraiment touchant.

Quels types de souffrances psy accompagnez-vous majoritairement, et quelles situations refusez-vous, si c'est déjà arrivé ?

Dans le cadre de Psypsy, on est majoritairement confronté·e·s à des situations de mal de vivre : soit existentiel, depuis des années et dans une forme de souffrance, pour des personnes qui peuvent parfois être diagnostiqué·e·s dépressif·ve·s ; ou alors des difficultés ponctuelles, qu'on appellerait aujourd'hui des formes de burn-out, qui ne sont d'ailleurs pas que présentes dans le champ professionnel, on peut avoir un burn-out militant, ou de femme au foyer... Bref, des formes de vie très exigeantes sur différents plans,

et à un moment on n'arrive plus à suivre, on s'est trop mis la pression ou on nous a trop mis la pression, quelque chose nous envahit et ce qu'on arrivait à faire, on n'y arrive plus. Ça, c'est le plus fréquent. Et ce qui est sûr, c'est que quand les gens viennent nous voir, iels n'y arrivent déjà plus et qu'il y a déjà de la souffrance. On ne répond pas à des sollicitations de personnes qui se posent beaucoup de questions et qui aimeraient y voir plus clair, mais à des personnes qui sont en souffrance et empêchées de mener leur vie normalement. Si on traduit ça en termes pathologiques, ce que l'on ne fait pas vraiment, mais on peut dire que parmi les personnes qui nous contactent, certaines d'entre-elles pourraient être diagnostiquées bi-polaires, parfois il y a des choses de l'ordre de la paranoïa, des choses plutôt du côté de la psychose ; et de l'autre côté des névroses un peu classiques qui vont de phases de déprimés ponctuelles à des dépressions sévères. Évidemment qu'on sait comment ça s'appelle, mais du côté du groupe Psypsy, on ne cherche pas à définir tout ça. Tous ces cas-là, on peut les accompagner.

Par contre, si quelqu'un nous appelle en disant « mon fils est dans le jardin avec un grand couteau, il se prend pour Dieu et veut tous nous décapiter », alors là on répond non. Il faut d'abord une hospitalisation pour calmer la crise, on n'a pas les épaules et on ne connaît pas ces psychoses. Par exemple la schizophrénie, ou des troubles de la personnalité, peut-être que notre attitude de bon sens va en fait nourrir le délire de la personne, d'une manière qui ne va pas lui permettre de redescendre mais qui va plutôt alimenter ce délire. Il y a des gens qui ont une sensibilité pour ces questions, qui cherchent à comprendre si certaines formes de folie ne sont pas une hypersensibilité au monde, et qu'il faudrait rentrer dans le délire d'une personne pour être avec elle et découvrir un pan de réalité qu'on ne voit pas, cheminer sur le rapport au réel ; qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est juste... Je trouve ça super intéressant mais

Réseau de proches et voisins proches

ROBERT et JANINE

Voisins proches, OK pr prendre les enfants régulièrement.

- DAVID
- GENEVIEVE
- MARC

copains / voisins
OK pr présence,
relais enfants,
repas, relais nuit
si crise.

LEILA

Présence apaisante,
se rend dit'po 1x par semaine
pour 1 balade, boire un thé,
aller à la pousière...
"oreille attentive"

ANDRÉE et LAURENT

Parents d'enfants du même âge
OK pr récupérer les enfants
après l'école de tps à autres.

NOËMIE: Amie d'enfance,
OK pour accueil quelques
jours avec ou sans enfants
qd besoin de "prendre l'air"
de son contexte restaurant
connu.

Soph
Sophie "Craque", depuis
elle perd pied.

Activités "structurantes"
Pain / jardin /
le lieu de fa

Lieu de REPAT tenu
pour des périodes de
pénurie difficile, 1ch
De la présence si red

dans ce cadre, j'aurais peur de faire des conneries. Je ne sais pas faire, et je ne peux pas m'appuyer sur mon bon sens. Ce n'est pas à cet endroit que Psypsy a choisi de se positionner, par contre on va être super ouvert.e.s à filer des contacts de gens qui sont dans ces approches là, pour des personnes qui auraient envie d'être accompagné.e-s, dans des moments de crises, de manière non-institutionnelle. On connaît des gens qui ont été vraiment aidés par la prise de substances, par l'accompagnement par un.e chamane, ce type d'expériences.

On a besoin de sentir qu'en cas de galère, les professionnel-le-s de la santé avec qui on travaille – et nous laissent accompagner des gens – seront là. Qu'en cas de nécessité on peut s'appuyer sur des personnes qui travaillent à l'hôpital, on a besoin d'avoir des généralistes qui seront ok de nous prescrire quelque chose en urgence si besoin. Pour avoir leur soutien, on a besoin d'être clair.e-s avec elleux, et donc on doit assumer les accompagnements qu'on décide de faire. Parce que si il y a un bug, un problème, notre réseau de professionnel-le-s de la santé va nous en vouloir. C'est surtout lié à la question de la violence physique, il faut pouvoir être capable d'empêcher une personne qui voudrait faire du mal à d'autres de le faire, et ça, on n'a pas la structure, et on ne souhaite pas pour l'instant la mettre en place.



Mais dans le cadre de délires qui ne seraient pas liés à des questions de violence, est-ce que vous vous sentez capable de répondre ?

Parce qu'on veut maintenir un lien avec les professionnel-le-s de la santé qui prennent le risque et le plaisir aussi de travailler avec nous, on demande aux personnes avec qui on entame un accompagnement de

prendre un rendez-vous avec la psychiatre avec laquelle on travaille. Pas pour être diagnostiqué-e, mais pour avoir un échange, en disant que c'est quelqu'un en qui on a confiance et qu'on a besoin d'avoir son avis. On respecte le fait que certaines personnes ne veulent pas être diagnostiqué-e-s, mais c'est important que la psychiatre puisse dire si elle pense que le groupe Psypsy a les capacités de soutenir cette personne dans ce qu'elle traverse, au regard de ce qu'elle décrit. Et y compris dans des formes de délire. On pourrait donc vouloir s'assurer, via notre psychiatre de référence, que tel ou tel délire ne va pas présenter des aspects qui pourraient être dangereux à terme, pour la personne elle-même, pour ses proches, pour nous. Ensuite au sein du groupe, il y a des affinités avec des personnes, avec des problématiques. Il y a des gens qui ont très envie de parler longtemps et largement de ce qu'ils découvrent dans d'autres sphères de l'esprit, qui explorent d'autres champs. Moi personnellement, je n'ai pas beaucoup de temps à donner au groupe Psy et je me sens plus efficace à d'autres endroits que de passer des heures à discuter. En revanche je pourrais faire partie d'un binôme de référence en charge de trouver des gens qui ont un réel intérêt pour ces cheminements, et qui pourraient faire partie de la toile de soutien. Donc on peut imaginer une balade par semaine avec une personne et des discussions dans ce sens là. On peut activer des accompagnements dans ce type de délire, de pensées, mais nous les personnes de Psypsy, on serait plutôt à un autre endroit.

Pourrais-tu revenir sur votre lien avec l'institution et les professionnel-le-s de la santé, surtout vis à vis des postures anti-psy très présentes dans nos milieux militants ?

Vis-à-vis des institutions du soin et plus spécifiquement de la santé mentale, on est très critiques. Mais ce n'est pas notre champ. En fait, nous ce qui nous intéresse, c'est de s'occuper concrètement de rendre la vie possible, et que

des gens qui vont mal puissent se sentir mieux. Et nous y compris, si on était amené·e·s à traverser des crises. Alors le fait que l'institution de la santé mentale soit dans un état assez terrifiant, c'est un fait, mais là dedans, il y a des gens qui travaillent et qui essaient de faire du mieux qu'ils peuvent. Et ces gens là, pour l'instant, on en a besoin. On n'a pas d'alternative aujourd'hui à l'hospitalisation, et elle est parfois nécessaire. On n'a pas d'alternative totale à la chimie, on fait au maximum de nos possibilités pour que les gens puissent être soigné·e·s du côté des plantes, mais parfois la chimie est nécessaire. En plus, on pense que dans les milieux militants radicaux, il y a un rapport à l'idéologie qui est dangereux, de mon point de vue et de notre point de vue au sein du groupe psy. Je pense qu'il y a des gens pour qui c'est absolument salutaire de sortir de ces réseaux-là, au moins provisoirement, pour reprendre un peu de recul et retrouver un peu de bon sens. C'est une forme d'enfermement que de ne s'occuper de soi qu'avec soi, entre soi, dans ses propres lieux... C'est mon point de vue, mais je pense qu'il serait partagé largement au sein du groupe psy. Il est toujours souhaitable pour quelqu'un·e qui va mal de questionner la possible extraction de son environnement quotidien, quel que soit le milieu dans lequel la personne évolue, parce que si on ne va pas bien, c'est aussi l'environnement qui joue. Dans les cas de groupes affinitaires, politisés et radicaux, c'est peut être encore plus vrai.

Donc pour nous, les professionnel·le·s de la santé sont une forme d'extériorité dont on a besoin, à la fois parce qu'ils ont entre les mains des ressources qu'on n'a pas – l'hospitalisation, la prise en charge financée du suivi... – mais aussi par leur extériorité, parce qu'ils sont ailleurs. Et il y a quand même pas mal de problématiques psy de gens qu'on rencontre qui sont abîmé·e·s, mais vraiment abîmé·e·s par le petit milieu dans lequel on est. Ça fait du mal, y a là des gros carnages. Je n'ai pas envie de juger de ce qui est bien

ou pas, mais par contre sortons, allons voir ailleurs, allons voir d'autres gens, il y a des gens super qui font des choses super, il y a des gens précieux dans l'institution. En fait il n'y a pas l'Institution et Nous, il y a le reste du monde entier et ça représente vachement de monde. Et je trouve ça hyper savoureux de se souvenir le plus souvent possible que le reste du monde existe. Ça paraît évident mais putain ça fait tellement de bien.

On peut porter une critique de gauche de l'institution médicale et plus particulièrement celle de la santé mentale, et pour autant considérer que telle personne fait un travail de fourmi hyper précieux au sein de telle institution, ou que tout simplement, les personnes n'incarnent pas l'institution. X ou Y qui est thérapeute de ceci ou cela peut l'être en tant que personne, en tant qu'humanité sensible, et ne pas partager la parole portée par l'institution à laquelle elle appartient. Ça me fait de la peine de devoir régulièrement rappeler ça à des personnes qui portent un discours confus... Il y a vraiment de la confusion en ce moment, je ne sais pas comment le dire autrement.



On voudrait revenir sur la question de la formation, est-ce que toi, individuellement, tu t'es formée sur ces questions de santé mentale et est-ce que collectivement vous avez entrepris des démarches? Et est-ce que si de nouvelles personnes vous rejoignent, y-a-t-il des prérequis en termes de formation? Est-ce qu'il y a des inspirations théoriques qui sont importantes pour vous, ou à l'inverse, à bannir?

Sur nos parcours respectifs c'est très différent selon les personnes, mais les gens ne sont pas pris dans cette aventure du groupe Psypsy en fonction d'un parcours professionnel lié à la santé ou à la santé mentale. Iels peuvent avoir par ailleurs

un intérêt pour ces questions et avoir choisi avant, après ou pendant de se former un peu plus. Par exemple il y a une personne qui était infirmière et s'intéressait particulièrement aux questions de psychiatrie, donc elle a eu plein de billes à nous apporter, mais ce n'est pas à ce titre qu'elle était dans le groupe de soutien. Sinon, il y a une personne qui a fait une formation en psychologie humaniste, des petits modules de formation qui peuvent être éclairants, mais ce n'est pas à ce titre-là qu'elle est dans Psypsy. Et d'autres comme moi, ou Loïc, qui n'ont pas de formation du tout dans ces domaines là mais ont une pratique de terrain depuis toujours, parce qu'une curiosité, une sensibilité pour les humain·e·s. Et qui ont été amené, dans plein de situations différentes, à poser des questions à des gens sur pourquoi iels font tel choix plutôt que tel autre, etc. Ce sont plus des techniques d'entretien, presque. Moi, dans le champ professionnel j'ai fait pendant des années de l'accompagnement de personnes qui ont des projets de création d'activité. Donc j'ai été amenée à être en face de quelqu'un·e et lui dire « alors salut, tu viens me voir parce que tu as un projet, c'est quoi ton projet, pourquoi, comment, et c'est quoi les questions de fond qui sous-tendent ce projet-là... » C'est une manière de poser les questions et de les écouter qui va amener les gens à parler de ce qui leur arrive, pourquoi iels en sont là. C'est une sensibilité qui peut se travailler et devenir une compétence professionnelle ou militante ou je ne sais quoi, mais qui n'est pas reliée au champ de la psy particulièrement.

Au niveau de la formation collective – et ça répond en même temps à la question des théories – que ça soit en termes de formation pratique, de méthode ou du côté de la théorie, on a volontairement pas cherché à mettre en avant ce plan-là. C'est-à-dire qu'il y a des moments très ponctuels où on se dit qu'il nous faudrait un apport sur tel ou tel point, par exemple, quelle est la différence entre névrose et psychose. C'est un truc théorique et pratique, parce que Freud, Lacan

et tout un tas de gens ont écrit sur ça. On ne va pas se fader leurs écrits, sauf si individuellement on a envie de le faire, mais on n'estime pas que ce serait indispensable d'avoir connaissance de ce qu'ils ont écrit pour être présent dans Psypsy, plutôt au contraire. On fait confiance aux thérapeutes autour de nous pour nous interpeller si il y a un apport théorique spécifique à aller chercher. Mais on peut ressentir le besoin, à des moments, d'avoir un éclairage, une grille de lecture. Et ça a été le cas sur la question nommée plus haut, il y a une psy qu'on a payée et qui est venue une journée nous raconter, selon elle, quelles étaient les différences entre névrose et psychose. Et des bouts de catégorisation, mais vraiment grossière, avec plein de pincettes, sur ce que ça veut dire de nommer une catégorie. On a eu une journée sur la question de la médication, quelles sont les différentes substances, c'était un temps de formation collective. Je ne me rappelle pas de tout mais je sais où trouver l'info.

On peut également trouver intéressant, mais comme dit plus haut on manque de temps pour le faire, d'aller suivre une formation ensemble. N'importe quel prétexte qui nous amènerait à être ensemble dans un contexte où on parlerait de choses liées aux souffrances psy, que ce soit un apport théorique, un arpentage d'un bouquin, une pratique d'intervention liée à une méthode d'accompagnement spécifique...

Sur la question des choses à bannir, on s'en méfie. De manière caricaturale, on pourrait dire que tout ce qui relève des théories comportementalistes, on va avoir un a priori négatif. Mais on a vu, plein de fois, des gens qui ont été vachement aidés par un truc qu'on considère de manière plutôt critique. Pour redire, et pour l'exprimer grossièrement,



les théories comportementalistes vont plutôt traiter le comment parvenir à vivre plutôt que traiter le fond, alors que la psychanalyse essaye plutôt de comprendre tout un tas de choses qui viendraient de très loin, dans un temps très long qui est celui de l'analyse. Avec les comportementalistes, on va être sur un court terme qui agit sur comment vivre moins mal dans tel environnement. Eh bien franchement, des fois c'est pas mal. À part que ça vient en partie du monde capitaliste qui se demande comment on va rendre les gens plus productifs et leur permettre de répondre aux besoins de l'entreprise en terme d'efficacité. Mais on peut penser quelque chose sur un plan idéologique, être très en colère et tenter de détruire un monde qui ne nous convient pas, et par ailleurs faire la distinction avec un contexte, quelque chose qui serait porté par des gens avec une intention claire et bonne et pas manipulatrice. On peut estimer qu'en tant qu'outil, cette chose là peut être utile. Et ça sert ! Donc si tu me demandes ce que je pense du comportementalisme dans l'absolu je vais d'abord te dire que je n'ai pas lu assez de choses pour te faire de grandes théories là-dessus, mais les quelques bases que j'ai me permettent de dire que je n'ai pas envie de vivre dans un monde qui est celui des penseurs de ces théories. Et pour autant, je vois que certains outils peuvent avoir un impact dans un contexte, si nous et notre entourage, on y met quelque chose de sain et de souhaitable, alors pourquoi s'empêcher d'utiliser quelque chose qui marche ? Nous, on est vraiment dans un truc hyper pragmatique. Au risque d'en décevoir certain·e·s, ce qu'on se demande tous les jours c'est : « est-ce que je suis utile à l'endroit où je suis », et « est-ce que ce que je fais a du sens ». La vie est courte, donc va falloir s'énerver un peu [rires].

Pour les nouvelles personnes qui arrivent, on a une sorte de système de cooptation, on galère là-dessus. Là on entre dans une nouvelle phase de sollicitations où on va vraiment interpeller des gens en leur disant qu'on a

l'impression qu'ils ont peut-être une manière d'être qui pourrait coller avec ce qu'on fait. Donc ce n'est pas du côté de la compétence, comme vous l'avez compris, mais c'est une sorte de posture, une façon d'être... On dit qu'il faut des gens bien alignés. C'est-à-dire une sorte de structure intérieure à peu près en place, ne pas trop être du côté de la grande théorie, se poser quand même deux, trois questions, et avoir un peu de recul sur soi-même, sans être noyé-e là dedans... Et une forme d'humilité sur le fait qu'on peut être utile à quelqu'un-e à un moment donné et qu'on peut avoir besoin d'aide soi-même à d'autres moments. On n'est pas des super-héros.



Dans le cadre d'un dispositif de soutien, tu parles beaucoup de comment reconstruire un quotidien, autour du foyer, autour d'activités, mais on se demandait comment est-ce que vous intervenez sur le monde extérieur, notamment par rapport à la sociabilisation des personnes que vous accompagnez – retourner dans un bar, dans des fêtes, dans des moments de la vie sociale. Est-ce qu'on vous a déjà sollicité par exemple pour créer des 'espaces safe' qui permettraient à la personne de se resocialiser? Comment vous réagiriez si on vous demandait d'exclure une personne de certains endroits, pour qu'une personne aille mieux ?

Je sais pas ce que toi tu entends par « construire un espace safe », mais j'ai l'impression que c'est chargé de tout un tas de trucs qui sont pour le coup pas mon monde. Si c'est quelque chose de l'ordre de penser que dans un certain

milieu, si il y a que des gens de ce milieu là, ils auraient des attentions que les autres n'auraient pas, et qu'alors ce serait plus safe, moi je ne crois pas du tout à ça, je pense que c'est dangereux. Je crois plutôt au fait qu'à un moment, c'est plus sécuritaire de se retrouver dans un contexte avec des gens d'autres milieux, qui voient le monde d'une autre façon, mais qui humainement sont bien en place. Ce qu'on va amener progressivement, c'est de resocialiser avec des gens, peut-être même des gens qu'on ne connaît pas, mais qui sont des gens clairs. Sur les exemples que tu donnes, on va chercher avec la personne ce qui la sécurise, et pas penser la sécurité pour elle. On part de ce qui est identifié.

Un autre truc aussi important, c'est arrivé que des personnes nous disent avoir « besoin de ci, besoin de ça », dans un sens assez idéologique, « ça devrait être normal que l'on puisse ceci ou cela ». Mais le monde il est ce qu'il est, et nous on ne va pas, dans un microcosme qui est celui d'un milieu ou d'un territoire géographique, te donner l'illusion d'un autre monde. Ce n'est pas moi, ni le groupe Psypsy, qui vais arbitrer de si c'est juste ou pas, qu'il faudrait tel ou tel espace sur un plan idéologique. Notre job c'est petit à petit, amener la personne à exprimer des besoins pragmatiques, et je vais l'aider à exprimer ses besoins auprès de ceux avec lesquels elle a prise, et qui sont libres de refuser ou pas. Mais je ne vais jamais dire « tu as raison c'est dégueulasse que toi qui est dans telle problématique tu ne puisses pas te balader tranquillement dans tel espace ou tel endroit, donc on va faire changer ça : les territoires, la société, etc ». Non, c'est le boulot des militant·e·s de changer la société, que je peux être par ailleurs, mais au sein du groupe psy, on va essayer autrement. Tel bar, par exemple, tu en as marre que ça se passe comme ci ou comme ça dans tel lieu, et tu aimerais bien, avec ta fragilité à tel endroit, ou peut-être que ce n'est pas une fragilité selon toi mais une nécessité, pouvoir exister là, mais alors tu peux écrire une lettre à ce

bar, tu peux demander une réunion pour qu'ils changent leur fonctionnement, tu peux demander à tel groupe féministe de t'aider, tu peux faire tout ça, et nous on peut t'aider à clarifier ta pensée et à porter ta parole.

Mais si ça ne marche pas, c'est la vie. Et moi je ne vais pas dire « iels ont tort » ou « iels ont raison ». Parce qu'il y a aussi des demandes faites par des individu-e-s qui sont délirantes, ou qui sont justes et légitimes mais qui ne rencontrent pas une réalité, et c'est aussi ça la vie. Et moi je n'ai pas envie de fabriquer une espèce de petit monde où on se raconterait des histoires tous·tes ensemble. Parce que je crois que ce n'est pas comme ça qu'on arme les gens. En même temps, j'accorde aussi du crédit et j'ai de l'estime pour les gens qui bataillent pour construire le monde dont on rêve. Mais croisé avec les questions de souffrance psy, disons qu'il ne faut pas tout mélanger. Essayer de répondre en même temps à notre désir d'un monde qui ressemblerait à ci ou ça, et qui en plus répondrait aux fragilités passagères ou durables de telle ou telle personne, et qui en plus viendrait remettre en question les dominants... En tout cas, en tentant de tout mener de front, on crée de la confusion pour des gens qui sont en fragilité psychologique réelle à un moment donné. Et ce n'est pas leur rendre service, à mon avis.

J'invente un peu des trucs en parlant, peut-être que je dirais autre chose dans un moment, parce que j'ai toujours fonctionné comme ça, j'affine ce que je pense du monde au contact de la réalité que j'en perçois. C'est pour ça que je disais tout-à-l'heure, nous, le groupe Psypsy, on est sûr du pragmatique. Moi je ne veux pas passer des soirées entières à imaginer des trucs sur un plan théorique. J'ai tout le temps envie de dire, « allez allons-y, faisons-le et on regarde ? », et puis il se passe ce qu'on imagine, super, on peut aborder le pas suivant à partir d'éléments théoriques, mais si par contre la vie nous fait apparaître de nouveaux problèmes, on s'occupera de ces problèmes-là, dans le sens positif. Les problèmes, moi je trouve ça génial parce

que c'est ce qui vient te montrer comment est la vie. Et ça vient arrêter la machine et nous redonner prise avec du réel. Ça nous permet d'agir. Parce que sinon, moi j'ai tout le temps peur d'aller trop loin sur un plan théorique, et qu'après il y ait une sorte de gouffre entre ce que je souhaiterais et ce qui est possible. Et moi j'ai envie d'une vie heureuse, j'ai envie de contacter sans cesse l'endroit où je peux faire bouger quelque chose. Ça n'empêche pas de voir qu'il faudrait faire bouger tout un tas de trucs, sinon moi je vais mourir de peur, de panique, d'angoisse. Ce que je dis, sur un plan idéologique, sur ce que je pense du monde, c'est aussi lié à mes propres capacités, je ne sais pas faire autrement. Je ne me dis pas que j'ai raison, je me dis qu'aujourd'hui, ce dont moi je suis capable dans mon rapport au monde c'est ça, et pour le coup je vois qu'il y a des choses concrètes qui avancent, et ça me nourrit.

Sur la question de l'exclusion, moi je pense que quand ça se passe dans un groupe, il faut se barrer, le plus vite possible. Je crois que je me demanderais : « de quoi est-ce signifiant » ? Et j'aurais envie que personne ne donne de prise à ça, collectivement. Tu peux dire individuellement à quelqu'un·e « j'ai plus envie que tu sois dans mon champ actuellement », et la personne est libre d'accepter ou de refuser, dans un rapport de confiance, qu'elle comprenne qu'elle fait souffrir quelqu'un·e, qu'elle soit amenée à regretter tel acte qu'elle a eu, et dans un rapport individuel, la personne peut décider de jouer le jeu. Si elle ne le joue pas et que tu ne peux plus supporter que cette personne soit dans ton champ, alors il faut aller ailleurs. Le groupe n'a pas à se positionner sur ces questions, à part sur l'endroit du soutien à chacun·e, mais pas de l'arbitrage général. Tu peux soutenir une personne dans sa démarche, mais qui on est pour arbitrer ? Je crois que si ce genre de problématiques arrivent, je me dis... ça craint. Au sens de « ça se nécrose ». Cette dynamique d'exclusion, ça n'arrive que quand il y a un dedans et un dehors. Et quand tu en es au stade où le dedans et le dehors sont tellement net que tu peux dire « ceci est

l'espace où... » ; ça veut dire qu'il y a un problème. Si tu es dans une société, une communauté de vie où il y a tout un tas de choses qui s'entremêlent, qui se juxtaposent, y a pas de cercle où tu puisses choisir. Sauf au sein de ta famille, au sens large du terme, ta tribu, oui là il y a des divorces, des séparations, des personnes qui cessent d'habiter ensemble, qui quittent des maisons, bon ça c'est la vie. Mais quand des milieux se positionnent, c'est qu'il y a un entre-soi qui devient suffocant, je pense. Personnellement, quand je dis que ça me ferait fuir, c'est dans le sens d'aller faire un tour ailleurs. J'aurais envie de dire, implorons les groupes. C'est un peu dur hein. Je pense qu'il y a la peur de perdre du commun, de la force collective, du travail de longues années... Mais ça ne se perd pas, ce qui a de la valeur, les gens auxquels on est lié-e-s, parce qu'on a construit des choses profondes ensemble, ce n'est pas parce qu'on quitte une ville ou un milieu que ça va se défaire, et si ça se défait eh bien tant mieux, c'est que ça n'avait pas de force. Si les liens ne tiennent que sur la base d'une espèce de camaraderie, si les relations sont illusoire, mais alors qu'elles s'arrêtent.

Une spécificité des milieux militants soit-disant radicaux, c'est qu'il y a un tas d'évidences qui ne sont pas dites, et qui deviennent des tabous difficiles à questionner. Le rapport au travail, à l'amour... Typiquement sur la question du travail, il y a des gens qui traversent des moments dans leur vie où iels ont besoin et envie d'un travail salarié, avec un patron, des horaires, un contexte de travail clair. Ça ne veut pas dire qu'iels changent d'avis sur le monde du travail, on n'est pas à une contradiction près, et on peut aussi changer d'avis. Mais lorsque l'on ne peut pas l'assumer socialement, c'est le rôle du groupe Psypsy d'aider ces besoins à émerger. C'est pour ça qu'il faut que les personnes du groupe soient bien aligné-e-s. Si quelqu'un-e, malgré mille hésitations, ressent le besoin de prendre un job sans se sentir jugé par son milieu, il faut à tout prix que le groupe l'aide à faire ça, plutôt que d'abonder en disant « ah je comprends trop que tu hésites à travailler, parce que le travail c'est mal ». Un

autre exemple, vivre seul·e. C'est trop mal d'assumer d'avoir envie de vivre seul·e, de ne pas vouloir vivre en collectif. Sur les questions féministes aussi, c'est hyper vrai, tu ne peux pas, au sein du groupe psy, quand quelqu'un·e vient en étant pris dans des relations compliquées, arriver avec tes gros sabots en disant « mais toi en tant que meuf, faut pas que tu te laisses faire ». C'est pas du tout l'endroit pour ça. La question à se poser, c'est : c'est quoi le problème que ça te pose. On peut tenter d'éviter d'imposer nos grilles de lecture.



Quels sont les chantiers en cours ou futurs, pour le groupe psy ?

Disons qu'il y a des questions qu'on se pose et des choses qu'on aimerait pouvoir faire et qu'on n'a pas le temps de faire. Comme je vous l'ai raconté, tout en étant relativement assez structuré on reste relativement souple et informel et on n'a pas de structure juridique, pas de plan quinquennal. Les évolutions se sont faites au fil du temps parce qu'elles semblaient indispensables à un moment donné et du coup ça devenait l'étape suivante. On a envie de continuer comme ça, parce que ça nous permet de nous déplacer quand on sent qu'on n'est plus au bon endroit mais de ne pas faire de plans sur la comète sur ce qu'on a envie de faire. Il y a quand même deux ou trois bricoles qu'on aimerait faire, mais qu'on n'a pas le temps de faire. Mais c'est très concret.

Par exemple, on manque de lieux de refuge, de repli, qui soient une alternative à l'hôpital quand il y a un besoin de présence H24, parce qu'actuellement ça se fait chez la personne, mais parfois elle aurait besoin de sortir de son quotidien, et on manque de lieux pour ça. Soit de lieux vides,

comme un appartement thérapeutique, un endroit qui soit uniquement consacré au fait que des gens puissent se relayer auprès de quelqu'un.e, ou des endroits où il y a des gens dont la mission, le choix de vie est d'accueillir des personnes sur des périodes de dix jours, quinze jours, un mois. Avec des repas faits, des choses à faire pour la personne si besoin, et des gens attentif·ve·s autour.

On voudrait aussi prendre plus de temps pour étoffer notre réseau de soignant·e·s, soit dans l'institution soit hors de celle-ci, mais en tout cas de personnes qui sont professionnel·le·s de la santé. De la naturopathie à la psychiatrie, on a besoin de plus de personnes sur lesquelles on pourrait s'appuyer, qui comprendraient notre approche tout en étant à un autre endroit que nous. Et ça prend beaucoup de temps. Là par exemple ça fait six ou sept ans qu'on travaille avec les mêmes personnes, qui parlent autours d'elles du lien qu'elles entretiennent avec le groupe Psypsy, mais on n'a pas d'occasions pour dire « allez, on refait une rencontre avec des professionnel·le·s de la santé », ce qui leur permettrait d'inviter les personnes qu'elles ont un peu sensibilisé au fil des années à une approche différente, hors institution.

On aimerait pouvoir parler à d'autres groupes d'habitant·e·s ailleurs pour qu'iels puissent s'inspirer de ce qu'on fait et nous raconter comment iels font tout autre chose qui est tout aussi intéressant. Aller voir ailleurs pour parler de ce qu'on fait et pour recevoir des infos sur d'autres approches.

On se pose parfois la question de qu'est-ce ça ferait si il y avait des gens parmi nous qui devenaient salarié·e·s de cette histoire. On se demande ce que ça produirait si on trouvait les moyens financiers pour que certain·e·s d'entre nous puisse y passer plus de temps. Et on n'a pas tranché pour toujours, on a plein d'expérience ici qui nous font dire que la professionnalisation, le salariat etc, ça va nous bouffer, mais ce n'est pas toujours vrai. Je suis bien placée

pour en parler parce que je travaille pour une association [Pivoine] qui a cinq permanent-es, donc des salariées et un rapport à l'économie tout à fait assumé. Même si il y a eu des questionnements à certains moments, on reste clair·e·s sur le fait qu'on fait les choses parce qu'on pense qu'elles font sens et pas parce qu'on est pris dans une économie qui nous obligerait à faire ceci plutôt que cela. Et on a une vie collective au sein l'équipe salariée qui est remplie d'autogestion, de choix très radicaux en terme de rapports à l'économie, et du rapport au temps. On est allé très loin sur ces questions-là, en partie plus que si on était de simples bénévoles. L'idée selon laquelle le fait de professionnaliser et de salarier amènerait à tuer ce qui serait vivant dans ces projets, moi je ne suis pas d'accord avec ça, mais j'ai bien conscience quand même que c'est à la marge. C'est-à-dire qu'il y a aussi des chances que si certain·e·s personnes devenaient salariées, ça s'encroûte dans une forme d'institutionnalisation, ou de répartition des tâches un peu différente. Ça poserait des questions et ça ouvrirait des pentes peut-être glissantes. Ce serait possible de les affronter, mais ça nous demanderait un engagement fort et d'une autre nature que celui qu'on mène actuellement, qui tournerait plutôt autour de comment faire collectif avec des questions d'économie au milieu du tapis. Et c'est possible, mais ça prend de l'énergie, et pour l'instant l'énergie qu'on a, on choisit de la consacrer à tout ce que je vous ai raconté. Mais ce n'est pas une décision morale ou idéologique, c'est plutôt pragmatique.

Nous avons rencontré le groupe Psy psy sur le plateau de Millevaches, pendant l'été 2019. Leurs réflexions ont fait écho à de longues discussions sur la question de la communauté et les outils pensés pour sa préservation. Avec cette brochure, nous souhaitons faire connaître leur pratique, en espérant, pour reprendre leurs mots, que des groupes tels que le leur «essaient ailleurs».

Pour prendre soin, au mieux, du tissu qui nous lie et pour défier les logiques libérales, individualistes et capitalistes qui nous abîment.

Le documentaire radio *Quand quelqu'un est à terre, tu le relèves*, réalisé par Chedia Le Roji, donne la parole à Lucie et à une personne ayant fait appel au groupe psy. Il peut être écouté ici : <https://soundcloud.com/user-529828307/quand-quelquun-est-a-terre-tu-le-ramasses>

Contact du groupe : groupedentraideetdesoutienpsy@ilico.org

Association Pivoine :

<https://associationpivoine.wordpress.com/>

Syndicat de la Montagne limousine :

<https://syndicat-montagne.org/>

Merci à Camille, Elisabeth, Louise et au Syndicat de la Montagne limousine.

Pour nous contacter : ribelle@riseup.net



you
you



Qu'est-ce qui semble possible aujourd'hui ?

L'extrait qui suit provient de « Care Work: Dreaming Disability Justice » de Leah Lakshmi Piepzna-Samarasinha. Apportant des compétences de survie issues d'années de travail militant, cet essai est une cartographie de l'accessibilité non pas comme un fardeau mais comme une responsabilité commune et un plaisir collectif, de l'accessibilité en tant qu'amour radical, de la création d'espaces par et pour les personnes crip queer trans* noires et racisées. Un livre pour toutes les personnes qui désirent construire des communautés résilientes et radicales de libération où personne n'est laissé-x-e pour compte. L'extrait choisi et traduit par Ramaya Tegegne a comme titre original « Crip Emotional Intelligence ».

L'autrice noire queer femme³ Kim Katrin Milan est à l'origine de l'expression « *femme science* » (science femme) qui désigne les compétences, les technologies et les intelligences femmes. Ce fut révolutionnaire pour moi d'entendre quelqu'une affirmer que les personnes femmes avaient des savoir-faire, des talents, des sciences et des cultures qui leurs étaient propres. Je ne sais plus exactement quand j'ai commencé à entendre et à utiliser les termes « *crip skills* » (compétences crip⁴) ou « *crip science* » (science crip) – à peu près à la même époque probablement. Mais ce fut important. Ce fut important de nommer et de parler de toutes les compétences crip dont j'étais témoin, celles que j'apprenais, et celles que moi et les autres personnes en situation de handicap avions. Ce fut important parce que la plupart des gens nous considèrent selon un modèle basé sur la défaillance, et ne voient en les personnes en situation de handicap que le manque, l'anomalie, le préjudice, et un besoin de guérir. Cette idée selon laquelle nous avons des cultures, des compétences, des sciences et des technologies va à l'encontre de tout cela. Vraiment.

3 (Toutes les notes sont de la traductrice) Femme est un rôle de genre féminin qui est parfois utilisé comme une identité de genre. Le terme « femme » a été utilisé à l'origine par les personnes assignées au genre féminin à la naissance, mais il a été de plus en plus adopté par les femmes transgenres et d'autres membres de la communauté transgenre. Femme peut être aussi utilisé comme une identité de genre non binaire alignée sur la féminité. <https://gender.wikia.org/>

4 *Crip* est un terme revendiqué par certaines personnes handicapées pour se représenter. Il est le diminutif de *cripple* utilisé de manière dépréciative pour désigner personnes dites invalide ou en situation de handicap.

Donner un nom à cela signifie également devoir faire face au regard décontenancé des personnes valides. Sans honte, elles ne comprennent pas vraiment que des personnes en situation de handicap aient certains acquis qu'elles, les personnes valides, n'ont pas. Que nous avons nos propres cultures, histoires et compétences. Que nous pourrions de fait leur apprendre quelque chose.

Mais c'est le cas. Voici donc quelques éléments qui me semblent témoigner de notre intelligence émotionnelle crip, des compétences que nous utilisons au sein de nos cultures et entres nous :

✦ L'intelligence émotionnelle crip, c'est la capacité à quelquefois ne pas le prendre personnellement lorsqu'une personne en situation de handicap a un ton un peu sec et tranchant, bafouille, est frustrée. Au contraire, il est possible que cette personne ait vomi pendant huit heures, combattu des pensées suicidaires depuis une semaine, ait de nouveau de la cellulite à l'une de ses jambes, et cinq fibromes géants, tout en se démenant pour décider des prochains traitements à suivre. Je ne parle pas d'excuser la violence verbale ; je parle d'être indulgent-x-e les un-x-e avec les autres ; de partir de l'hypothèse que cette personne est peut-être en proie à des douleurs aiguës, ou qu'elle a subi un excès de validisme et de rabaissement, ou qu'elle peine à utiliser le langage verbal. Je parle du don que nous nous transmettons de voir ce que l'imagination des personnes valides refuse de voir : que les vies des personnes malades, invalides, Folles, Sourdes et neurodivergentes, ainsi que le stress que nous accumulons là où le validisme nous a rongé jusqu'à la moelle, sont normaux. C'est ça la norme. Nous partons du principe que c'est ce qui est en train de se passer, et non qu'il s'agit d'un-x-e cas social ne correspondant pas à la norme valide et devant s'en excuser. L'intelligence émotionnelle crip c'est aussi de ne pas s'énerver quand une personne n'utilise pas exactement le bon mot. C'est savoir faire la différence entre une personne étant un connard et une autre ayant une lésion cérébrale, une aphasie, ou étant dans un isolement social extrême, ou qui n'est juste pas allé à l'université.

✦ Cela consiste également à comprendre comment communiquer en utilisant des mots simples, et non des termes académiques, des autres mots que ceux que vous venez d'utiliser, de l'écrire. C'est attendre que cette personne ait fini de rédiger une phrase sur son appareil de communication augmentée avant de répondre. C'est utiliser le texte. C'est ne pas supposer que les moyens de communication audistes⁵ et académiques sont les plus appropriés ou les plus efficaces.

5 L'audisme rassemble les préjugés, les discriminations ou les comportements discriminatoires directs, indirects ou systémiques à l'égard des personnes sourdes.

» C'est ne rien supposer. Rien. Et toujours demander : si vous pouvez toucher, ce que vous appelez votre corps, votre maladie, ce dont vous avez besoin, si vous désirez des conseils pour résoudre votre problème ou si vous voulez simplement être écouté. C'est comprendre que chaque personne en situation de handicap est l'experte de son propre corps/esprit.

» L'intelligence émotionnelle crip c'est comprendre l'isolement. Profondément. Nous savons ce que c'est que d'être vraiment, vraiment seul-x-e. Le fait d'être oublié-x-e, de telle sorte que les gens ne se souviennent tout simplement pas que vous aviez déjà été présent-x-e lors de réunions et de fêtes, dans la vie sociale du monde. C'est comprendre que le fait d'être isolé-x-e, écarté-x-e, coupé-x-e du monde social peut être terrifiant, parce que vous savez que cela peut littéralement vous tuer. Et le fait d'être seul-x-e n'est pas forcément fatal ; ça peut aussi être une oasis de calme, de tranquillité, de faible stimulation, et de repos.

» L'intelligence émotionnelle crip, c'est ne pas le prendre personnellement quand une personne annule, et c'est continuer à l'inviter à des sorties. Ne pas l'oublier.

» C'est ne pas reprocher à quelqu'un-x-e d'avoir acheté des légumes pré-coupés, des lingettes humides, de passer au drive-in, ou d'utiliser une voiture, notamment un SUV, car ce véhicule est assez grand pour contenir un fauteuil roulant.

» C'est comprendre que les personnes en situation de handicap ont un emploi à plein temps pour assurer la gestion de leur handicap, du complexe médico-industriel, et de la société dans son ensemble, si bien que les demandes et attentes usuelles relatives au travail, à l'énergie et à la vie peuvent juste passer à la trappe.

» C'est comprendre la terreur des évaluations de l'ODSP ou de la SSDI⁶, des longues files d'attente à l'office délivrant les coupons alimentaires, c'est ne jamais manquer un rendez-vous chez un spécialiste, ne pas aller chez le médecin de prime abord, c'est qu'oublier quelque part sa carte de stationnement pour personnes à mobilité réduite est une source de stress considérable, et qu'une partie très importante de votre budget est consacrée à l'achat de médicaments,

6 Aides d'Etat aux personnes en situation de handicap aux USA, comme l'Assurance invalidité (AI) en Suisse.

aux franchises, aux thérapies ou aux compléments alimentaires.

‣ C'est reconnaître et faire preuve de respect envers les moyens que nous mettons en œuvre pour nous démener constamment au-delà de notre nombre de cuillères⁷—lorsqu'une personne en pleine crise de panique conseille une autre, ou s'inflige une douleur aux poignets pour envoyer un email avec des informations et des ressources. C'est comprendre que nous sommes dans une danse incessante pour négocier comment travailler lorsque l'on on est invalide, malade ou en proie à des douleurs.

‣ C'est partager des ressources et être présent-x-e. C'est reconnaître, de manière explicite ou implicite, que vous (les deux crip du groupe) êtes en train de casquer. Vous allez donner ce que vous pourrez donner. Vous vous arrêterez quand vous le devrez. Vous accepterez un «non» à une proposition sans le prendre personnellement.

‣ C'est la capacité de percevoir sur le visage, dans le langage corporel et à travers l'énergie d'une personne, qu'elle souffre ou qu'elle est en difficulté. C'est maîtriser la faculté à détecter la douleur, la fatigue, le surmenage, ou ce qui peut provoquer une crise.

‣ C'est savoir que des phrases comme «J'espère que tu vas bientôt aller mieux!» ou «Ahhhh, ça craint!» sont des insultes lorsqu'elles sont énoncées par des personnes valides après qu'on ait décrit son handicap.

‣ C'est comprendre que si vous trouvez une façon accessible de faire de l'exercice physique, c'est génial. Mais que si vous avez passé la journée sur le canapé—parce qu'il n'y a aucun moyen de faire une activité physique sans douleurs, ou parce que vous ne pouvez pas beaucoup bouger, ou parce que vous en avez juste envie—c'est tout à fait okay. C'est comprendre que c'est précieux de ne pas se culpabiliser les un-x-e-s les autres lorsque l'on reste au lit, et ceci dans un monde qui tente de nous convaincre qu'il faut terminer un triathlon ou aller à un cours de Zumba, sans vouloir comprendre que la quête de la «santé» à tout prix peut faire souffrir.

7 La théorie des cuillères est une métaphore utilisée pour expliquer et illustrer la gestion de l'énergie physique et/ou mentale par rapport aux activités quotidiennes qu'une personne en situation de handicap ou malade chronique doit effectuer. (https://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9orie_des_cuill%C3%A8res)



« Crip Camp : A Disability Revolution », 2020, documentaire (sur Netflix)

‣ C'est comprendre que les lits sont des mondes. Les maisons sont des mondes. Les voitures sont des mondes.

‣ C'est comprendre qu'il y a des millions de manières d'être sexuel (si quelqu'un-x-e est sexuel). Des fois, ça se passe par téléphone, ça n'implique jamais d'organes génitaux, ça se produit une fois par an. C'est comprendre que tout mouvement est un mouvement, et que cela compte, y compris lorsqu'une personne ne peut bouger que trois doigts et une partie de son front. Tout type de sexe est du sexe.

‣ C'est comprendre que lorsqu'une personne dit «Je ne me sens pas bien du tout/je suis malade.», la réponse ne devrait pas systématiquement être: «Oh, reste à la maison/ne fais pas ça/laisse-moi le faire pour toi!» mais plutôt: «Je suis désolé.», sans tenter de résoudre le problème et demander: «Qu'est-ce qui semble possible aujourd'hui?»

‣ C'est comprendre que rien ne va marcher, tout va prendre plus de temps que vous ne le pensez, que l'ascenseur sera cassé à la station de métro, et le Paratransit⁸ aura trois heures de retard. Et que tout cela n'est pas vraiment surprenant. Ce sont des actes délibérés dans un monde qui n'accorde que très peu de valeur à l'accessibilité.

‣ C'est proposer de faire la lessive. Proposer encore de le faire. C'est savoir que vous devrez probablement proposer votre aide encore des millions de fois avant qu'une autre personne en situation de handicap accepte votre offre.

‣ C'est offrir ce que vous pouvez. C'est poser la question si vous pouvez offrir quelque chose. C'est dire quand vous ne le pouvez pas.

‣ C'est comprendre que lorsqu'une personne fait quelque chose par elle-même, même si elle semble être en proie à beaucoup de difficultés, cela ne signifie pas forcément qu'elle est «passive-agressive». Parfois c'est juste à quoi l'on ressemble lorsque l'on est en train d'essayer de monter les courses dans les escaliers. Parfois nous ne voulons pas une petite tape sur la tête pour dire qu'on s'en est bien sorti. Parfois nous avons appris à ne pas dépendre de personnes qui, de temps à autre, ne réussissent pas à se pointer, et qui se plaignent de la difficulté d'aider une personne en situation de handicap.

✧ C'est savoir que proposer des remèdes miracles est une insulte. C'est savoir que la recherche de la guérison n'est pas vraiment la question. C'est savoir que nos corps n'ont pas besoin d'être rétablis ou rendus à un état normal pour avoir de la valeur.

✧ C'est être disposé-x-e à s'accorder réciproquement le bénéfice du doute. Nous avons été jeté-x-e-s par tant de personnes. Nous essayons de ne pas nous jeter les un-x-e-s les autres. Peu importe que les opinions énoncées puissent être peu populaires ou minables.

✧ C'est connaître la mathématique qui vous permet de repousser vos limites et/ou de les malaxer, pour pouvoir rentrer à la maison en voiture, accompagner une personne à l'hôpital, effectuer une tâche quotidienne, cuisiner, manger. C'est savoir qu'affirmer « Mais il faut juste que tu prennes soin de toi ! » est bien intentionné mais totalement déplacé. C'est savoir que l'on en fait plus que l'on peut, tout le temps. C'est savoir que les « limites » c'est une négociation.

✧ C'est ne jamais rien supposer. Jamais.

Ressources

Leah Lakshmi Piepzna-Samarasinha, « Care Work : Dreaming Disability Justice », Arsenal Pulp Press, 2018

Ce livre explore les politiques et les réalités de la justice des personnes malades et en situation de handicap et tient compte de leurs identités croisées crip, queer, trans*, noires et racisées. Cette collection d'essais, profondément nécessaire aujourd'hui, partagent une hypothèse fondamentale : pour parvenir à la justice sociale, il faut détruire le validisme. Des récits personnels et des récits d'organisation de personnes en situation de handicap noires, racisées et queer, qui réimaginent radicalement les structures de notre société, et proposent des visions et des modèles revalorisants de réseaux de soins pour créer une accessibilité collective et radicale. L'autrice Leah Lakshmi Piepzna-Samarasinha est une artiste, éducatrice et militante femme queer crip racisé, basé à San Francisco.

Carolyn Lazard, « Accessibility in the Arts : A Promise and a Practice », Recess, 2019

Ce guide, sur l'accessibilité et destiné aux organisations artistiques, détaille les modalités spécifiques d'exclusion des personnes en situation de handicap dans les espaces culturels et propose des solutions possibles à ces obstacles. Il engage les principes de la justice des personnes en situation de handicap pour réfléchir à ce qui peut être fait de toute urgence pour créer des espaces artistiques plus équitables et plus accessibles.

> En brochure à la librairie ou en pdf ici : <https://promiseandpractice.art/>

Sarah Ahmed, « The Cultural Politics of Emotion », Edinburgh University Press, 2014

Que font les émotions ? Comment les émotions nous font bouger ou nous bloquent ? En développant une théorie de la politique culturelle des émotions, Sara Ahmed se concentre sur la relation entre les émotions, le langage et les corps. Elle montre comment les émotions sont nommées dans les actes de parole, ainsi que la façon dont elles impliquent des sensations ressenties par la peau. Ce livre montre aussi le rôle des émotions dans les débats sur le terrorisme international, l'asile et la migration, la réconciliation et les réparations.

Javier Moscoso, « Histoire de la douleur, XVI^e-XX^e siècle », Editions Amsterdam, 2015

La douleur est un phénomène culturel et social, une représentation dont on peut étudier les formes et raconter l'histoire.

Javier Moscoso puise dans des sources littéraires, personnelles, religieuses, juridiques et médicales pour livrer une réflexion brillante et enlevée sur les transformations de la souffrance en Occident, sur la manière dont cette expérience est devenue un symptôme, et à ce titre, la marque d'un mal physique ou psychique à éliminer.

Robert McRuer, « Crip Theory: Cultural Signs of Queerness And Disability », New York University Press, 2006

Les études sur le handicap et la théorie queer sont toutes deux centrées sur la façon dont les corps, les plaisirs et les identités sont représentés comme « normaux » ou abjects, mais Crip Theory est le premier livre à analyser en profondeur les différentes facettes de ces domaines interdisciplinaires.

Adrienne Maree Brown, « Pleasure Activism: The Politics of Feeling Good », AK Press, 2019

Comment faire de la justice sociale l'expérience humaine la plus agréable? L'autrice et éditrice Adrienne Maree Brown trouve la réponse dans ce qu'elle appelle «l'activisme du plaisir», une politique de la guérison et du bonheur qui fait exploser le mythe amer selon lequel changer le monde n'est qu'une autre forme de travail.

Cases Rebelles – Rencontre avec Leroy Moore, combattant handi

Leroy F. Moore Jr, est un poète et activiste handi noir vivant dans la Bay area de San Francisco. Que ce soit avec sa poésie, avec des projets comme Krip-Hop Nation, Sins invalid parmi tant d'autres, Leroy défie les statuquos sur les questions handies. Violence policière, sexualités, histoires des luttes, valorisation des cultures handies, il est de multiples combats et garde une approche radicalement intersectionnelle en connexion pleine et attentive avec d'autres luttes, queer ou féministes.

<https://www.cases-rebelles.org/rencontre-avec-leroy-moore-combattant-handi/>

Un podcast à soi – Féminismes et handicaps : les corps indociles

Les femmes handicapées, leurs réalités et leurs luttes sont encore peu présentes au sein des études de genre, y compris celles qui portent sur l'intersectionnalité. Inversement, les questions féministes sont rarement prise en compte par les études sur les handicaps. Comment penser ensemble lutte contre le sexisme et contre le validisme ? Que peuvent apporter les réflexions alternatives sur le handicap aux études de genre et aux études queer, et inversement ? Pourquoi le handicap est-il un enjeu féministe ?

https://www.arteradio.com/son/61661891/feminismes_et_handicaps_les_corps_indociles_19

NANNI

BALESTRINI

LECTURE À LA DISPERSION



Les Invisibles

Nanni Balestrini

Ce texte est un transcript d'une discussion et lecture autour du livre *Les Invisibles* de Nanni Balestrini, réédité par les éditions Le Monde à l'envers en 2019. Ce livre est paru en Italie en 1987 sous le titre de *Gli invisibili* et fut traduit en 1992 par Chantal Moiroud et Mario Fusco pour les éditions P.O.L. Cette discussion a eu lieu à la librairie la Dispersion, le 26 octobre 2019.

Les voix : Jonas, Nico, Alice et Gé.

Jonas / Dans *Les Invisibles*, Balestrini fait le récit d'un élan collectif de libération, de manière assez admirable, et aussi de sa répression. Sa répression sur les corps, mais aussi sur les esprits, et par exemple sur la mémoire – détruire une espèce d'élan collectif révolutionnaire en renvoyant les gens à leur individualité, leur responsabilité individuelle, et en détruisant la mémoire collective de ces luttes. Dans le premier chapitre du livre, cette problématique est posée, les membres du mouvement qui sont emprisonnés, et qui sont en train d'aller à leur maxi-procès, enchaînés ensemble. Les maxi-procès ça se passe en Italie, tout le monde est jugé en même temps dans des espèces de stades, et ça a été utilisé ensuite pour la mafia. Et donc ils retrouvent

leurs autres camarades qui étaient dans les prisons pour femmes. Il y a un moment de partage, de retrouvailles où tout ce monde répressif autour d'elles et eux disparaît, et ça s'enchaîne immédiatement avec les sentences et les chefs d'inculpation du juge, des chefs d'inculpation extrêmement individualisants, où X a fait tel geste à tel heure, et Y commis tel acte. Ça décrit bien l'espèce de force collective qui est détruite par une individualisation extrême par la justice, ce qui a un fort impact mental sur les gens . . .

Alice / la petite porte dans notre dos s'ouvre de nouveau et au milieu d'une autre nuée de carabiniers les femmes apparaissent tout en haut elles aussi enchaînées fers aux poignets et on se lève tous et on se précipite et la cage résonne de cris de bonjours de rires et les femmes se sont parfumées et ont mis des vêtements de couleur et foulards de couleur bagues colliers chaînes broches bracelets breloques aux poignets grandes boucles d'oreilles bizarres barrettes dans les cheveux et au milieu de cette cohue les carabiniers s'agitent et hurlent des ordres les chiens grondent menaçants et les flashes des photographies flamboient de nouveau et les journalistes prennent des notes à toute allure et les quelques parents présents gesticulent crient derrière les barrières saluent et d'autres cris d'autres saluts leur répondent

les filles une à une les carabiniers leur retirent la chaîne et enlèvent les fers elles courent vers nous et on court vers elles sur les gradins et on se mêle on s'enlace on s'embrasse dans une mosaïque de voix d'étreintes de baisers la seule chose qui nous intéresse maintenant c'est de pouvoir nous parler d'un tas de choses de tout finalement parler parler le plus longtemps possible pouvoir se toucher se sentir entre hommes et femmes et autour de

nous tout disparaît les chiens les juges tout ce qu'il y a au-delà des barreaux est devenu étranger n'existe plus et les cadeaux d'entremêlent amulettes petits objets tout ce qu'on a pu apporter dans la cage et on échange même des vêtements chemises pulls foulards écharpes

tintements d'une clochette qui vient de la tribune et le président commence à lire bargneux la longue liste des chefs d'accusation celui-ci celui-là accusé de et comme ça comme ça pour avoir et ici et là celui-ci celui-là accusé de et ici et là pour avoir et comme ça et comme ça et en accord avec il lit d'un ton de voix uniforme de manière expéditive précipitée celui-ci celui-là accusé de et comme ça et comme ça pour avoir ici et là il expédie il avale les mots tellement il se dépêche celui-ci celui-là bande armée association de et ici là on ne réussit pas du tout à suivre il finit à la hâte et puis c'est le tour des préliminaires et les avocats sans aucune conviction par pure formalité présentent comme d'habitude les inutiles cas d'exception puis demandent une suspension de séance la cour se retire pour statuer sur les exceptions présentées par la défense et peu après la séance reprend la clochette retentit de nouveau et la cour annonce que bien entendu tous les cas d'exception présentés par la défense sont rejetés la clochette résonne encore les débats sont ouverts et le président déclare les débats ouverts
(*Les Invisibles*, pp. 12-14)

Jonas / Ce processus d'individualisation des problèmes et de la responsabilité qu'on voit dans la répression judiciaire et policière se passe aussi dans le monde du travail. Le mouvement de l'autonomie en Italie est un mouvement de lutte articulé autour de la question du travail, à la base. Que ce soit l'organisation de la classe via l'ouvrier masse au travail puis du refus du travail,

la question de la classe ouvrière est très important. C'est aussi quelque chose qui va être détruit en partie de l'intérieur car les gens n'ont plus envie de travailler, mais aussi par les managers de l'industrie, contre les syndicats et les ouvriers qui luttent, en mettant en place des systèmes de sous-traitance, d'interim. L'unité de la classe, des gens qui travaillaient ensemble dans de énormes usines, est détruite par une organisation du travail fragmentée, dans de petites usines avec beaucoup d'interim et de sous-traitance, donc les gens ne se retrouvent plus derrière la figure de l'ouvrier masse. Voilà c'était juste pour faire un parallèle entre la répression judiciaire et la façon dont le capital a réprimé cette révolte.

Nico / C'est un livre qui a été publié en 1987 en Italie, traduite en 1991 ou 92 en France, et on s'est rendu compte qu'il était épuisé depuis quelques années. On a lu ça à un moment où on était engagé · e · s en politique, contestataires, anarchistes, extra-parlementaires, autour des squats et tout un tas de trucs comme ça. Le livre nous a parlé parce que c'était assez proche à la fois de ce qu'on vivait – même si ça racontait un contexte différent, mais tout un tas de pratiques dans lesquelles on était, on y trouvait une sorte de filiation. Ça nous a fait pas mal de bien, parce qu'on aime à se raconter des récits autours de ce qu'on fait, comprendre d'où ça vient. Même si on est très très très loin d'avoir connu cet aspect répressif, c'était bien de savoir de quelles histoires viennent les choses qu'on fait. (...) Il faut dire aussi que c'est un livre qui d'un point de vue littéraire est vraiment beau. On embarque avec une bande de gens qui se trouvent là, et qui sont emmené · e · s

par l'histoire. Le livre s'appuie très fortement sur des entretiens que l'auteur a mené avec une personne en particulier, Sergio Bianchi. J'ai parlé avec des italiens cet été qui disaient presque que c'était un livre qu'ils avaient co-écrit. Mais le style que Balestrini a insufflé dans le bouquin en fait un vrai morceau de littérature. L'auteur c'est vraiment quelqu'un qui était investi à la fois dans des mouvements d'avant-garde, de recherche littéraire. Il a écrit plusieurs livres de poésie, notamment traduits par Entremonde. Mais il était membre de Potere Operaio, une des organisations de la gauche extra-parlementaire, donc ce n'est pas un travail fait de l'extérieur.



Alice / Je voudrais bien revenir sur bras de fer avec le capitalisme à ce moment là en Italie. C'est pour ça que ça nous intéresse, il y a des pratiques communes mais aussi le capitalisme a été mis à mal pendant cette période. Il y avait des grosses usines, avec des dizaines de milliers d'ouvriers qui partageaient un quotidien commun avec des quartiers d'habitats, des transports en communs, des enfants qui grandissaient ensemble, pleins de problème communs... Ça a été théorisé avec l'ouvrier masse. Et donc le capitalisme a réagit, avec des plus petites unités de productions, ils ont essayé de casser les solidarités concrètes qui existaient entre les gens qui vivaient ensemble. Ça a été théorisé avec l'appellation Reprenons la ville (*Repreniamo la cita*), c'est des luttes de quartier, des luttes pour le soin, pour soutenir les détenus, car la prison était parfois le seul service public dans un quartier. Ensuite l'État a combattu le travail au noir, et les ouvriers ouvrières qui étaient encore assez puissants, alors l'État est passé à une répression féroce. Et encore là, les luttes dans les prisons ont été politisées. On pouvait y croire, à cette époque, que la révolution était là pour dans pas longtemps.

Gé / Quand on travail sur des présentations comme ça à la Dispersion, on travaille aussi autour du livre. Et on a retrouvé un texte qu'on a transformé en brochure. C'est un récit de l'intérieur, un récit de prisonniers qui ont monté un groupe de rêveurs. Le texte est de Nicola Valentino et s'appelle *Rêves des détenus de la prison spéciale de Palmi*. Alors c'est l'occasion de parler de question de la transmission, et de ce que la répression fait à l'esprit,

et de la mémoire comme lieu de résistance. Mais d'abord, un extrait des Invisibles . . .

j'étais désespéré je savais que je ne reverrais jamais mes archives elles iraient pourrir dans les caves de quelques commissariat ou tribunal elles disparaîtraient comme plus tard disparaîtraient toutes les archives des camarades détruites par eux-mêmes tous les journaux toutes les revues les tracts toute la presse du mouvement détruite disparue tout ça fichu dans des cartons des sacs poubelles en plastiques et brûlé ou jeté dans les décharges des tonnes de documents imprimés l'histoire écrite du mouvement sa mémoire balancée dans les décharges brûlée par la peur de la répression une peur justifiée car il suffisait d'un tract trouvé dans une perquisition pour se prendre quelques années de taule à ce moment là
(*Les Invisibles*, p. 109)

Alors en 1987, au moment de la sortie du livre *Les Invisibles* en italien, Nanni Balestrini s'est attelé à une autre entreprise vraiment énorme qui était la rédaction de ce livre là, *La Horde d'Or*, travail de mémoire colossal sur « la grande vague révolutionnaire et créative, politique et existentielle » qui a secoué l'Italie pendant plus de dix ans. Il l'a rédigé avec Primo Moroni, son ami et son camarade qui était libraire à la librairie Calusca à Milan et qui a eu une place centrale dans la construction de la mémoire du mouvement puisqu'il a collecté tous les tracts, les revues et toute la pensée autonome de cette époque. Ils ont fait ça avec d'autres gens, bien sûr, avec les bibliothèques personnelles de plusieurs camarades. Il faut vraiment regarder ce livre si cette période politique vous intéresse. Le livre commence dans les années 1950. Moroni dit que c'est

un « instrument de mémoire ». Et cette question justement, de la mémoire, est très importante dans l'autonomie italienne car la répression s'est concentrée vraiment sur une destruction de cette mémoire, d'où la nécessité de produire une mémoire matérielle, avec les revues, brochures et a posteriori des livres. Balestrini, son travail est important dans ce cadre là, parce qu'il n'a pas vraiment écrit de théorie, mais des romans, de la poésie, ce qui rend la transmission accessible d'une autre manière, et c'est quelque chose qui nous intéresse ici à la librairie. Mais la mémoire, c'est aussi sa propre identité de lutte, et son appartenance au mouvement. Au moment de l'éclatement du mouvement, les militant·e·s ont été poussé à renoncer à cette identité de lutte pour échapper à la répression, et éviter notamment la prison. Il y a eu d'énormes tensions autour de ces questions.

On a parlé avant de Paolo Persichetti, qui a été extradé par la France en 2002, et bien lui disait que « même la mémoire est un crime ». Je voudrais aussi citer Barbara Balzerani, pour qui « la mémoire est un terrain de lutte ». Donc la criminalisation intervenait au-delà des actes, on criminalisait la pensée. Et des gens se sont fait emprisonner pour avoir appartenu, et pour avoir été là.

Pour reprendre les mots de Barbara Balzerani, membre des Brigades Rouges et autrice de *Camarade lune*, « la mémoire est un terrain de lutte », ou comme dira Paolo Persichetti, membre des BR que la France extradé en 2002 : « même la mémoire est un crime ». Donc sous-entendu, que la criminalisation est intervenue au-delà des actes, mais dans le registre même de la pensée. Les

processus de répression étatique mis en place pour anéantir le mouvement ont pris plusieurs formes, mais un de ses piliers a été de s'attaquer à l'histoire en empêchant l'historicisation de vingt années de lutte. Empêcher la mémoire de se construire, empêcher une génération entière de militant.e.s de se raconter, les déposséder de leur parole, des leurs récits, de la possibilité de transmission. Les échanges entre les gens ont été rendu très difficiles, plusieurs sont entrés en clandestinité, d'autres se sont exilé.e.s à l'étranger, ou encore le passage par la prison. Tous ces aspects qui rompent les liens, qui crée de l'isolement. L'État italien s'est concentré sur une réécriture de cette histoire, dans laquelle la violence est instrumentalisée pour décrédibiliser l'ensemble d'un mouvement social d'une ampleur considérable et pour réduire la complexité et la multiplicité des perspectives révolutionnaires à néant. Un récit officiel qui se limite à quelques événements isolés, ultra-violents et menés par des groupuscules, un récit pénal. Voilà ce qu'en dit Balzerani :

Nous n'avions pas compris que c'était fini. Parce que ce mouvement ouvrier, ce mouvement prolétaire qui nous avait fait naître et qui nous avait soutenu, était révolu, et avec lui nous finissions nous aussi, inévitablement. Nous, qui avions été l'expression d'avant-garde de cette figure sociale, ne pouvions que mourir. Mais ce n'était pas facile de clore une expérience politique comme la nôtre. Nous ne pouvions pas dire « Notre histoire s'arrête ici » et rentrer à la maison. Nous avions des centaines de camarades en prison avec des peines très lourdes à purger. Que pouvions-nous faire ? Nous rendre à l'Etat ? Notre affrontement était sans médiation, du type "tout ou rien". La victoire ou la défaite. Et perdre signifiait tout perdre, la partie 79

toute entière, sans prolongation. Pour ceux qui restaient – et j'étais une des leurs – il était extrêmement difficile de gérer une transition de ce genre. Et en effet elle n'a pas été gérée. Notre faiblesse était politique plus que militaire.

(Barbara Balzerani, entretien, 2017)

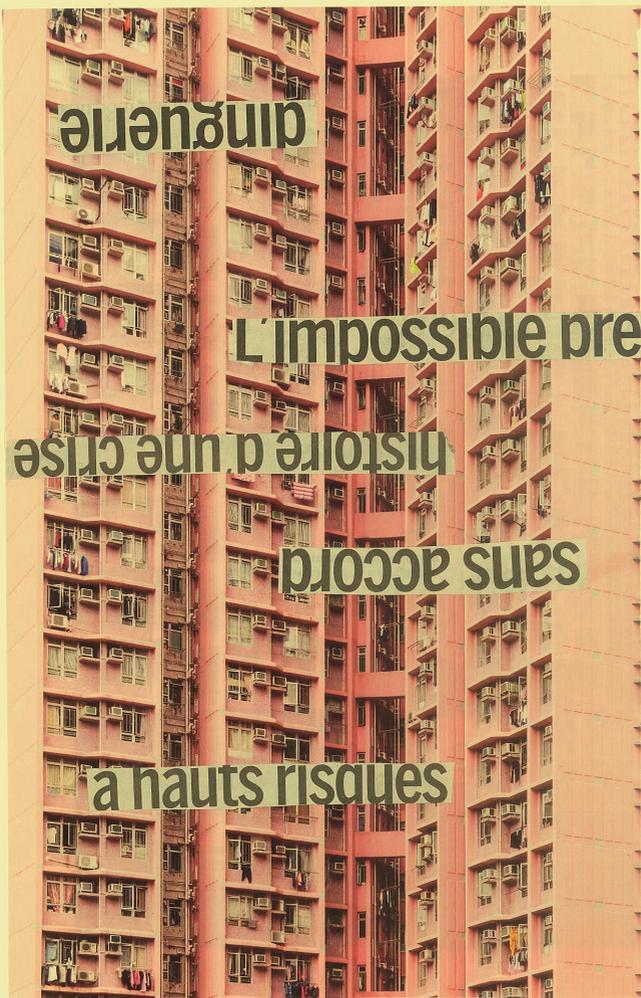
Ça, c'est pour celles et ceux encore dehors. Il ne faut pas oublier que la clôture de cette histoire a mis en prison des milliers de personnes. C'est la question des luttes collectives en prison qui nous a touché dans le texte de Nicola Valentino, un militant italien qui a passé 27 ans en prison. Ce texte c'est un récit d'une expérience menée par un « groupe de rêveurs », des prisonniers politiques italiens purgeant une peine à la prison spéciale de Palmi en Calabre, qui se retrouvent pendant plusieurs mois pour se raconter leurs rêves. Ils problématisent le rêve comme un endroit où la répression s'exprime, et décrivent ce que les conditions de détention font à l'esprit, et comment cela s'exprime dans les rêves. Mais le rêve c'est aussi une tentative de fixer ce qui s'échappe, ce qui est tangible, et une possibilité de résistance et de liberté, parce qu'il échappe à la séquestration des écrits que pratique l'institution pénitentiaire. Nicola Valentino, l'auteur de ce texte, a créé pendant sa détention une coopérative éditoriale, dont l'un des buts est d'enquêter sur les ressources nécessaires à la survie des détenus et aux stratégies mises en œuvre pour survivre dans l'univers carcéral.

Alice / Il y a encore plusieurs extraits qu'on pourrait lire, un chapitre assez cool sur le vol et l'auto-réduction, il y a une lettre super déprimante sur comment c'était

dehors, et sinon un passage encore plus déprimant sur la fin, les possibles fins et fuites diverses. Il y aussi la drogue et les sectes et les voyages en Inde. Il y a eu une telle intensité de vie pour toute une génération que revenir à un truc où la moitié de tes potes étaient en prison, bon on devenait assez fou. Beaucoup sont tombé dans l'héroïne, qui est devenue une vraie arme politique.

Nico / La sélection de texte de ce soir est assez déprimante, parce qu'on se pose ces questions de psyché collective et de comment on se crée des imaginaires pour affronter certaines choses, mais le livre est autant enthousiasment que déprimant, ça co-existe tout le temps.

Alice / maintenant je suis en train d'aller en prison je pense à ce qu'est la prison je ne sais rien de précis j'essaie de fouiller dans ma mémoire de retrouver le peu que j'ai lu dans la presses du mouvement ou les récits de ceux qui y sont allés mais ça ne faisait pas grand-chose pour imaginer ce qui m'attendait on arrive à un feu rouge le chauffeur freine tout près de la voiture j'avise une fille sur son vélo elle a un pied sur la pédale et l'autre appuyé par terre j'aimerais bien moi aussi faire du vélo maintenant hier je m'en serais foutu j'aurais pensé que le vélo c'est pas terrible que c'est même plutôt crevant même et inutile mais aujourd'hui au contraire je trouvais ça extra



engineering

L'impossible pre

histoire d'une crise

sans accord

a hauts risques

Verticale, 6

naumi bakhwa 2018

Pensée, parole, lutte. Un souvenir de Nanni Balestrini par Mario Tronti

Nanni Balestrini est mort quelques mois avant la parution de la réédition des Invisibles, le 19 mai 2019. Ce texte a été écrit après son décès et provient du blog des éditions La Tempête.

La figure de Nanni Balestrini résume à elle seule une toute une période historique et culturelle, italienne et européenne. Ce fut le temps des intellectuels militants : dans un climat de luttes des ouvriers et de la jeunesse qui firent époque et qui marquèrent le destin des générations suivantes. Jusqu'à l'épuisement de cet élan de libération sous les coups d'une féroce vengeance systémique. Le cri désespéré de Nanni, dès l'amorce du reflux, que l'on peut lire dans *Les invisibles* (« c'est pas possible que dehors il n'y a plus personne ... où êtes-vous m'entendez-vous je n'entends pas je ne vous entends pas je n'entends plus rien ») caractérisera la suite du temps qui est parvenu avec fatigue jusqu'à nous et qui aujourd'hui encore nous oppresse avec une cruauté accrue.

Et dans *Instructions préliminaires*, la poésie qu'il lut cinquante ans après 68, ce n'est qu'à l'ouverture qu'il repart de ce cri :

*notre monde est en voie de disparition
les crépuscules succèdent aux crépuscules ...
les vieilles certitudes s'en vont
dans une réalité chaotique hostile immense.*

Car à la fin du texte il lance, au contraire, une indication, une instruction, justement, préliminaire :

*contre l'abus la convention l'évacuation de sens
non plus dominants et dominés mais force contre force ...
l'attaque doit être minutieusement préparée
dans une perspective révolutionnaire.*

Voici, après tout ce qui a eu lieu depuis, après les ripostes de l'actualité plus que de l'histoire, que cette figure d'intellectuel militant, qu'incarnait Nanni, n'abjure rien mais confirme, ne se repent point mais approfondit. La persévérance dans la subversion ne s'est pas éteinte, elle a mûri. Sa disparition, comme celle d'autres hommes, peu nombreux, comme lui, confie le témoin à ceux qui viendront. Même si sa présence, absolument originale, ne reviendra pas.

Cette coexistence et cette influence réciproque entre avant-gardes artistiques et avant-gardes politiques ont été un fruit du grand vingtième siècle. Mais Nanni les a exprimées d'une façon qui lui est propre. S'il y a un mot, qui est aussi une action, à même de le caractériser,

il s'agit d'expérimentation : se pencher vers ce qui n'a jamais été tenté, qui vaut la peine d'être approprié, de devenir la matière de sa passion à vivre. Il ne l'a pas fait d'une façon individuelle, mais en impliquant et en poussant les autres à expérimenter ensemble à travers une fonction, qu'il remplissait d'ailleurs extrêmement bien, d'organisateur de la culture. Il concluait ainsi un entretien intense à Gnoli en 2012 :

je me rends bien compte d'avoir eu la chance de vivre deux périodes merveilleuses, celle de l'avant-garde littéraire des années soixante et celle du mouvement des années soixante-dix, des périodes belles, justes, enthousiasmantes, qui me permettent de supporter sans résignation toute la misère qui a suivi.

Sergio Bologna, dans un souvenir de Nanni qu'il a partagé il y a quelque jours, a rapproché avec bonheur les figures de Nanni Balestrini et de Franco Fortini. Fortini est le prophète, ou le censeur, qui parle à la multitude et la rappelle au droit chemin. Balestrini ne fait jamais entendre sa propre voix tant elle se confond avec la multitude, avec des mots dont la sagesse est flamboyante et le savoir tacite. Deux approches très différentes à la relation entre culture, écriture et mouvements. Mais la mise-en-garde est la même : garder toujours en vie et, lorsqu'elle semble morte, raviver cette relation : entre parole et lutte. Nanni n'aura dès lors pas vécu en vain.

Ensemble, complices, sera-t-il encore possible de rêver de réduire les marchands à l'impuissance ?

Barbara Balzerani, *Camarade Lune*, 2017.

LOTTA CONTINUA

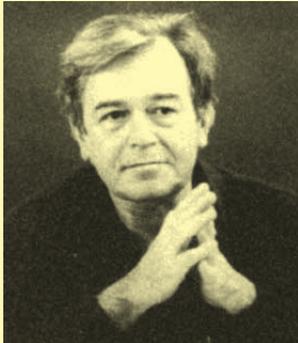
Anno III - Numero 12 8 luglio 1971 Quindicinale Una copia L.100 Sped. Abb. postale gr. II/70

2° CONVEGNO NAZIONALE

BOLOGNA
PALAZZ. SPORT
24/25 LUGLIO
ORE 10

Edizione laborati





Les rêves

Rêver sous...



Dans cet épisode nous nous penchons sur l'histoire des rêves comme phénomènes collectifs et politiques – actes de résistance, symptômes d'un régime oppressif, etc. Pour ce faire, ce sont principalement trois textes disponibles à la Librairie la Dispersion que nous allons arpenter – du 3^e Reich aux prisons italiennes des années 1980.

Un podcast mis en ligne le 20 avril 2020, à Genève.



Nicola Valentino

Rêves des détenus de la prison spéciale
de Palmi

Rêves des détenus de la prison spéciale de Palmi

EN 1984, QUAND NOUS DÉCIDÂMES D'ÉCRIRE avec régularité nos rêves nocturnes, de les recueillir et de les faire circuler parmi nous, nous étions seize, concentrés dans une section de la prison spéciale de Palmi (Reggio Calabria). Pour la plupart, nous étions emprisonnés pour avoir milité dans les Brigades rouges ou dans d'autres formations de la lutte armée. Ce groupe partageait non seulement la lutte politique commune, mais également une réclusion pluriannuelle, qui se consommait dans les prisons de l'Italie entière.

L'expérience dura quelques mois, entre le printemps et l'été de cette année-là, quand le transfert des membres du groupe de rêveurs vers d'autres prisons en détermina la conclusion.

Nous recueillîmes en tout quatre-vingt-dix-sept rêves. En dépit de différences évidentes, nous découvrîmes que nous faisons tous des rêves récurrents, et que, surtout, une grande partie de nos rêves avait la même matrice. Nous nous concentrâmes alors sur ces scénarios oniriques communs, en en sélectionnant soixante et un. Nous les fîmes circuler parmi nous, précédés d'une présentation intitulée « Mode d'emploi ». Dans cette présentation, on déclarait le rapport avec le

• Nicola Valentino est directeur artistique de l'Archive d'écritures, scriptions et art irrité de la coopérative Sensibili alle foglie. En France, il a publié *Réclusion à perpétuité*, éditions de la Différence, 2012 et avec Renato Curcio et Marita Prette, *Socioanalyse narrative. Théorie critique et pratique du changement social*. L'Harmattan, 2014.

monde onirique que nous voulions instituer : aucune interprétation de nos rêves selon telle ou telle autre école de pensée, pour garder simplement leur communication réciproque.

Pour orienter le groupe des rêveurs dans cette direction, quelques lectures sur les Senoïs de la Malaisie furent décisives. Les journées de cette tribu semi-nomade, en effet, commencent par la communication collective des rêves nocturnes. Une attention particulière est réservée aux récits oniriques des enfants, sollicités par le groupe de dépasser leurs peurs en affrontant courageusement les dangers qu'ils rencontrent dans leurs cauchemars nocturnes.

Parmi les Senoïs, les rêves déterminent également des productions artistiques et artisanales. On crée des objets apparus en rêve, pour les partager avec la famille, les amis, la tribu.

En Occident, les cultures qui prévalent sur les autres sont celles qui réduisent le rêve à un événement purement individuel. Dans la prison de Palmi, naquit au contraire une communication onirique de type collectif. Cette originalité fut certainement favorisée par un milieu clos qui avait stabilisé une petite et homogène communauté de rêveurs.

L'expérience des rêves partagés à l'intérieur des institutions totales est racontée également par Primo Levi. Une nuit, il rêve d'être sorti vivant du camp de concentration et d'avoir beaucoup de choses à dire, mais ses auditeurs, sa sœur, un ami et d'autres personnes – semblent absolument indifférents à son récit, parlent d'autre chose, l'ignorent. Il raconte cette déconcertante expérience onirique à un autre interné et ce dernier lui confie avoir fait le même rêve, comme beaucoup d'autres prisonniers dans le même camp. Ce cauchemar – qui se réalisa pour de nombreux survivants – appartenait à l'imaginaire de tous.

Le moment critique et la condition de réclusion

À l'intérieur d'une institution totale, pour ne pas mourir, les personnes se construisent des identités qui leur permettent de survivre aux torsions auxquelles elles sont soumises. Pour nous, reclus en tant que militants de formations armées, cette identité de résistance a été pour plus d'une décennie une identité politico-idéologique.

Dès le premier contact avec l'isolement carcéral, beaucoup d'entre nous ont assumé un comportement envers l'institution carcérale et

pénale qui est bien résumé par le slogan : « Je suis un militant révolutionnaire, je n'ai rien d'autre à dire ».

Cette identité de résistance personnelle mais commune à beaucoup de prisonniers s'est cristallisée également lors des luttes et de l'organisation collective à l'intérieur des prisons spéciales, contre les mesures d'isolement et de torture psychophysique mises en œuvre par l'institution, qui avait suspendu les droits prévus par la réforme carcérale de 1975 à un grand nombre de prisonniers. Mais, surtout, elle a permis aux personnes de vivre de manière non passive leur incarcération. Le partage collectif de cette identité de résistance a en outre produit des élaborations et des analyses critiques de l'expérience carcérale et une grande information sociale, encore aujourd'hui significative, au sujet des processus de transformation de l'institution carcérale en Italie¹.

Dans les années quatre-vingt, cette identité qui jusqu'alors nous avait soutenus, commence à vaciller, va en crise de façon claire et déroutante. L'expérience de la lutte armée s'épuisait et avec elle, le cycle de luttes sociales et politiques qui l'avaient suscitée. Le monde des années soixante-dix s'écroulait et avec lui les mythes, les visions et les utopies de tout un siècle. Dans cet effondrement, s'effritait également cette dimension communautaire de référence qui avait rempli d'espairs sociaux l'espace confiné de la cellule. Une expérience de « fin du monde », comme l'aurait définie l'anthropologue Ernesto De Martino.

L'institution carcérale et pénale cataloguait à ce moment-là les prisonniers dans un ordre symbolique précis : les « dissociés », les « repentis », les « irréductibles ».

Envers ceux qui, à l'intérieur de la prison, n'acceptaient pas de remplacer l'identité de résistance, désormais en crise, par la nouvelle identité postiche fournie avec prévenance par l'institution, on procéda à une répression qui aggravait l'étroitesse déjà accablante de la prison spéciale.

Les rêveurs de Palmi, comme tous les autres prisonniers de la prison de haute sécurité, étaient renfermés dans une cellule 20 heures sur 24, toujours sous l'œil vigilant des gardiens. Une partie dans des cellules individuelles, une autre dans des cellules à quatre lits.

1. Maria Rita Prete (dir.), *Il carcere speciale*, Dogliani, Sensibili alle fogli, 2006.

La communication entre les prisonniers était rendue difficile par la limitation de la socialité. On allait faire la promenade par petits groupes, et chaque fois qu'un prisonnier devait sortir de la cellule pour se rendre dans la douche, au rendez-vous avec la famille ou chez l'avocat, il était surveillé par trois gardiens, qui empêchaient les échanges avec les autres détenus.

La correspondance était soumise à la censure et les prisonniers subissaient des perquisitions quotidiennes dans les cellules, avec séquestration des écrits. Ces mesures avaient l'objectif de surveiller les processus identitaires de chaque prisonnier, qui pouvait ainsi être soumis à des pressions et aux chantages.

Pour rendre clair le sens de cette attention institutionnelle, il peut être utile de raconter un épisode qui m'est arrivé quelques mois après cette période, quand le directeur d'une prison – qui grâce à la censure de la correspondance écrite était au courant que j'étais tombé amoureux d'une amie de plume me fit accompagner par les gardiens dans son bureau, et, lettres à la main, me signifia de manière explicite qu'étant lui-même le censeur, il connaissait « malgré lui » cette relation, et que, si je cédaï à sa proposition, il me rendrait possible la réalisation de mon rêve, me permettant de rencontrer brièvement mon amie à l'extérieur de la prison.

Ce qui rend compte aussi de la précarité de notre condition c'est la notation finale faite par un prisonnier au moment où il se réveille du rêve, à cause des gardiens qui rentrent dans sa cellule pour frapper les barreaux de la fenêtre².

Il rêve qu'il est important de trouver d'autres façons que l'écriture, pour se souvenir de ses rêves, parce que l'éventualité aurait pu se présenter – déjà réalisée à plusieurs reprises – de n'avoir plus de papier et de stylo.

Je rêvais que je devais rêver, parce que les rêves nous servaient. Je cherchais à expliquer qu'il était nécessaire d'avoir une technique plus efficace pour attraper les rêves. Même parce que nous devons penser à l'éventualité de nous trouver sans bloc-notes et sans stylo.

2. Chaque jour, on frappe violemment les barreaux de fer aux fenêtres pour contrôler s'ils ont été sciés.

Un autre aspect à considérer afin que le lecteur puisse s'approcher un peu plus de l'expérience des rêveurs de Palmi, concerne la torsion du rêve que les détenus subissent.

En prison, le rêve peut constituer une voie de fuite pour ne pas regarder sa propre condition ; selon le dicton « plus je dors, moins de prison je fais ».

Ou bien cela implique une dissociation, parce que la personne se sent en danger constant. Alors qu'une partie du corps dort, une autre veille au contrôle du milieu. « On dort d'un seul œil » ou mieux, on ferme les yeux, mais on écarquille les oreilles.

Dans ce contexte de réclusion, de précarité et de surveillance des processus identitaires, le groupe de rêveurs de Pami donne forme à un mode de communication qui rend possible et qui sauvegarde l'échange onirique. Les rêves passaient d'une cellule à l'autre grâce à l'habileté du seul prisonnier qui pouvait circuler dans la section, car il travaillait comme « balayeur » de la section.

Les récits oniriques circulaient sous forme anonyme. Même les références à d'autres prisonniers qui apparaissaient par-ci par-là dans les rêves étaient faites en utilisant des diminutifs ou des petits noms.

Les rêves étaient signés par des lettres de l'alphabet : chaque lettre désignait un rêveur.

Pendant l'une des perquisitions de cellules, le recueil manuscrit des rêves fut même séquestré, passé dans les mailles de la censure et puis restitué. Aujourd'hui, il est conservé avec les manuscrits originaux, recueillis dans des dossiers portant le sigle du rêveur, dans l'Archive d'écritures, inscriptions et art résistant de Sensibili alle foglie.

La création d'un nouvel horizon symbolique

Si, comme on l'a dit, l'institution carcérale cataloguait à ce moment-là les prisonniers en « dissociés », « repentis » et « irréductibles », prévoyant pour cette dernière catégorie le maintien d'une identité résistante -, le groupe des rêveurs de Palmi choisit de ne pas vouloir adhérer à cet ordre symbolique, à l'ensemble identitaire prévu par l'institution et se déplaça du terrain de la résistance tout court à celui de la création d'un nouvel imaginaire à l'intérieur duquel se reconnaître et se régénérer.

Comme l'observe l'artiste Dora Garcia, l'effectuation de la non-adéquation, le fait de ne pas combler les attentes, de ne pas être ce que l'on s'attend de nous, est au fondement de la créativité individuelle et sociale³.

Cette *inadéquation* créative, la volonté de sortir des paroles qui nous précédaient et qui nous prévoyaient, orienta le groupe vers cette source primaire de connaissance qu'est la narration de l'expérience subjective. À travers l'échange de nos rêves, nous reprenions avant tout contact avec ces identités blessées que la condition de détention avait générées et que le « militant pur et dur » monoidentitaire, qui nous avait jusqu'alors soutenu, cachait.

Pour l'identité de résistance politico-idéologique, l'apparition déchirante de la vie affective et de la sexualité mutilée constituait une faiblesse, tout comme l'interrogation sur la fin de l'expérience militante que le moment critique dans lequel nous nous trouvions rendait flagrante. L'identité de résistance sur laquelle nous nous étions perchés réduisait à sa mesure notre conscience et empêchait par conséquent chacun de se pencher sur ses blessures dans un rapport créatif. Les narrations oniriques mettaient à nu, au contraire, et parfois de manière ironique, ces blessures-mêmes et ces tabous, nous offrant la possibilité de comprendre les torsions exercées sur notre personne, tant par les dispositifs institutionnels que par nos identités de résistance ou d'adaptation à la prison, que nous avions développées pour survivre.

Le dispositif de communication onirique constitua d'une certaine manière la voie royale, non pas pour une analyse de l'inconscient individuel ou collectif, mais pour une compréhension de l'expérience d'institutionnalisation que nous faisons tous. En outre, le fait que chacun se reconnaisse dans les narrations oniriques de l'autre généra une nouvelle proximité parmi les membres du groupe, nous remplit d'énergie positive, mais surtout forma en nous un nouveau regard et un apprentissage différent.

Le moment critique dans lequel nous étions immergés nous offrait une nouvelle opportunité d'éviter de nous auto-renfermer dans une autre identité de résistance ou d'adaptation résignée à l'institution, pour libérer des forteresses monoidentaires l'immensité de la

3. Dora Garcia, *The Inadequate Mad Marginal Cahier 2*, Berlin, Sternberg Press, 2011.

personne, et pour libérer d'une identité unique et hégémonique les multiplicités du groupe.

Ce regard et cet enseignement orientent encore aujourd'hui les chantiers de recherche sociale conduits dans les groupes que Sensibili alle foglie promeut dans les milieux institutionnels les plus divers (entreprises, institutions carcérales, ghettos, structures psychiatriques, hôpitaux, maisons de retraite), pour élaborer le malaise qui se génère en eux, et pour solliciter un imaginaire de la vie sociale non déshumanisé. Cette expérience peut être importante pour celui et pour celle qui, devant restreindre sa propre immensité dans des habits identitaires préconfectionnés et imposés, se sent inadapté à ce scénario. Échanger un rêve avec son voisin de travail, de détention ou d'hospitalisation peut constituer le début d'un partage imprévu, qui ouvre les portes à un imaginaire différent sur sa propre condition.

Mode d'emploi

Notre problème n'est pas d'interpréter les rêves
mais

de communiquer avec eux

de communiquer éveillés

de confronter

l'activité de la pensée ordinaire

et l'activité de la pensée onirique

dans un DÉFI personnel & collectif

en se souvenant que :

l'activité de la pensée ordinaire est toujours ALPHABÉTIQUE
GRAMMATICALISÉE

LOGIQUE (aristotélico/cartésienne)

DIALECTIQUE (Héraclite & Mao)

prisonnière

de codes et de ponctuations

et que :

l'activité de la pensée onirique joue avec les VISIONS

N'EST PAS alphabétique

ni grammaticalisée

ni logique

ni dialectique

mais elle-même CONSTRUIT UN SENS (un sens déjà en quelque sorte mutilé par son écriture!)

et encore que :

l'une et l'autre ont un CARACTÈRE SOCIAL.

Tant les formations conscientes que les formations inconscientes se servent

de LANGAGES SOCIAUX, pour générer le sens.

Pour cela, elles peuvent

SE RENCONTRER & SE DÉFIER

que ce soit à l'intérieur de chacun de nous ou dans des milieux collectifs.

Chaque rêve raconte une VISION DU MONDE

Que suscite en nous

Éveillés

cette vision ?

Déstabilisation ?

craintes ?

désirs ?

Faire affluer le SENS des VISIONS ONIRIQUES dans l'ordre rationnel

et rationalisé de notre quotidien et prendre acte de son INADMISSIBLE DIVERSITÉ veut dire ouvrir des seuils de communication avec l'Autre REFOULE en nous en tant qu'il est REPRIMÉS hors de nous.

Libérer le RÉPRIMÉ de cette formation sociale et le REFOULE des formations de la conscience ordinaire est une PRATIQUE DE LIBÉRATION.

Avec nos rêves, nous devons chercher une COMMUNICATION AUTRE par rapport aux codes rationnels et à ce que ces codes rationnels dévaluent comme irrationnel; nous mettre en rapport avec eux AU-DELÀ de la domination du couple rationnel/irrationnel

Les laisser parler Nous laisser parler

la variété proliférante

des LANGAGES DU DÉSIR

post-alphabétique

pluriels...

Qui sait...

... dans la rencontre avec le RÊVE

laissez-vous aller...

Porcelet

Blanc propre, sympathique même, le porcelet vient à ma rencontre avec la claire intention de m'êtreindre. Sensuellement. Non, putain, noooooon – je résiste énergiquement. Je le repousse.

Mauvais rêve – le porc est le juge – dit quelqu'un.

Lui, en riant : mais c'est un porcelet...

Volcan

Quand j'arrive à la proximité du sommet je décide de faire un arrêt pour reprendre mes forces. J'ai hâte de donner l'assaut final. Après tant de préparation et d'efforts, maintenant l'entreprise semble à portée de main. Tandis que les autres préparent la nourriture, je fais un tour pour mieux explorer les difficultés qui restent encore à dépasser. Je regarde la roche pour chercher les sentiers possibles. Quelque chose se passe. La bouche d'un volcan s'ouvre grand derrière la cime du mont. Des fleuves impétueux de lave glissent vers le bas. Fragments et explosions. Gravier la montagne dans ces conditions me semble maintenant impossible. J'observe. En quelque sorte, je comprends que je n'abandonnerai pas l'entreprise.

Petites souris

Il y a une communauté de petites souris blanches dans un conduit duquel on ne voit pas le fond, fait d'herbe verte et brillante. Ces petites souris vaporisent d'un gland anal des petits nuages de poudre blanche. Laquelle, réagissant avec les composants chimiques vénéneux immergés dans l'environnement, les neutralise partiellement. Une voix hors champ illustre les capacités extraordinaires d'adaptation et de défense des petites souris, des agressions chimiques externes ; malgré tout on en perd, à chaque nouvelle menace, 4 ou 5 unités. Quand elles meurent, les petites bestioles sont expulsées hors du conduit, de sorte qu'elles semblent aspirées. En effet, elles flottent dans l'air.

Point noir

Devant la glace. Il y a un point noir sur mon visage. Au-dessus d'un œil. Je commence à l'écraser. On dirait que le vermisseau ne finit jamais de sortir. Il est très consistant. Je le retrouve dans ma main, dans cette forme/grandeur

Je le jette sur la table. Il commence à bouger. À s'étaler. Il s'aplatit. Une tête de fourmi pousse. Entre-temps son corps se fait carré. Il est maculé de couleurs qui vont du jaune au marron, du noisette à l'orange. La tête noire. Il bouge. Il est sans pattes, mais il arrive à se déplacer. Je pense avec un léger frisson : « Mais regarde un peu ce que je portais dans la tête. Heureusement que j'ai réussi à le presser en dehors! ». Mais je n'ai pas peur.

À la chasse des loups

Ils sont deux sur la neige. Ils vont chasser des loups. Ils portent des habits médiévaux. Cape, épée, dentelles... et winchester. On voit pourtant que c'est pour eux la première fois. Ils s'appuient aux marges d'une forêt. Ils s'éloignent l'un de l'autre, car ils cherchent à piéger le loup. En effet, par contre, ce sont les loups qui leur ont tendu un piège. Il y en a un, en effet, recroquevillé derrière un rocher. Dès que la distance entre le loup et un chasseur est suffisante, il lui saute dessus. L'autre lui tire dessus toute la charge du fusil. Sans hésiter. Sans issue. Entre-temps, le loup s'acharne sur le pied du premier chasseur. Je m'aperçois que c'est mon pied. La plante est complètement lacérée, ouverte comme si elle avait été coupée en profondeur. Naturellement, je perds du sang. Je cherche à panser la plaie. Je commence à prendre ce que j'ai sous la main. Étoffes, peaux, haillons, etc. Il m'est impossible de travailler des deux mains. C'est pourquoi je m'aide avec les dents. Ceci fait en sorte que beaucoup de poils restent pris entre les dents. Je finis de me panser et je cherche à me laver la bouche. Mais plus j'enlève de poils, plus je m'en retrouve dans la bouche. C'est parce que je me lave normalement, à partir de devant. Alors je m'attelle à une opération différente. Je prends les poils de l'intérieur de la bouche. Et quand je finis de les jeter par terre ils sont devenus une quantité énorme.

Vert planète

Escalier d'une prison. Montée interminable. Quand j'arrive au sommet, je vois une porte obscure et à travers elle, je vois des touristes qui prennent le soleil sur une grande terrasse. J'aperçois également des gardiens de prison qui surveillent pour ne laisser passer personne. Je me cache et j'attends le bon moment pour me faufiler dans cette porte et passer de l'autre côté. Après un peu de temps, j'y arrive et je me rends compte qu'il n'y a plus ni gardiens ni touristes. Je regarde tout autour de moi et ce que je vois c'est seulement du VERT. De grandes montagnes vierges. Beaucoup d'arbres. Pas de routes. Pas de maisons. Rien du tout. Il semble presque que l'homme ne soit pas encore intervenu avec son œuvre transformatrice. Tout est VIERGE. Je me rends compte alors que je suis dans un autre monde. Peut-être sur une autre planète, encore à cultiver et à ensemençer.

Je pourrai m'échapper.

Environnement d'un camp de concentration. Hiver. Il pleut. Au-delà des phares tout est noir. Un camarade X a été libéré, mais il est bloqué par les deux barreaux qui délimitent l'accès au camp. Si quelqu'un n'arrive pas à l'attraper il ne peut pas sortir. Dans le rêve, à part moi et lui, aucun autre prisonnier n'apparaît, bien que tout le monde soit présent. Beaucoup de choses de cet environnement me rappellent la cour d'un immeuble où j'ai vécu quand j'étais enfant. Un grand ensemble de bâtiments. Je cherche des moyens pour résoudre cette situation de X. Je dois faire un coup de téléphone chez moi pour avertir ses parents qu'ils doivent venir le chercher. Je m'introduis subrepticement dans une habitation où je trouve une femme sur les cinquante ans, encore belle, qui doit être la femme du directeur (ou quelque chose du genre) avec qui j'ai un rapport de « domination ». Elle doit être amoureuse de moi. Nous avons déjà couché ensemble lors d'autres rencontres clandestines. Elle nourrit beaucoup de sentiments de culpabilité et elle est terrorisée par son mari et par le milieu. Je lui explique toute l'histoire de X, mais elle a peur de téléphoner. Nous nous disputons. Je lui fais un chantage. Je cherche à susciter en elle des sentiments de culpabilité. À la fin, je me penche de la fenêtre de son habitation et j'arrive à apercevoir pour la première fois

l'entrée de la prison de l'extérieur et je me rends compte que je pourrais m'échapper par là⁴.

Témoignage de Stefano Petrelli

Pour s'emparer du futur

Il faut d'abord le rêver

(écrit sur les murs de Milan)

Une amie, aimée d'amour et d'amitié, raconte ainsi la cicatrice qui lui raie le visage : « J'étais petite et un jour, en descendant les escaliers de chez moi, je perdis l'équilibre et je dégringolai des marches. Arrivée jusqu'au fond, blessée mais vivante, je me rendis compte tout à coup d'avoir appris à voler et, à la grande stupeur de ceux qui étaient autour de moi, j'éclatai en un rire radieux ».

J'aime penser que quelque chose de semblable se soit réalisé également pour ceux qui, comme moi, ont fait partie de la communauté de rêveurs détenus qui prit forme entre le printemps et l'été de 1984, dans la prison de haute sécurité de Palmi.

Réfléchir à cette expérience veut dire, au moins pour moi, de poser le regard sur un point lumineux. Il me semble donc impossible de le faire sans considérer le contraste de lumières et d'ombre dans lequel elle fleurit.

Je dirai donc tout de suite que sur tous ceux qui participèrent à l'aventure, et bien plus grave de la lourde condition de prisonniers politiques, pesaient les décombres d'un monde qui s'était écroulé depuis longtemps. Les choix précédents nous avaient conduits à parcourir jusqu'au bout de ses implications personnelles et collectives destructrices le rêve d'une mutation radicale de la société : un rêve, bien entendu, gouverné par la Raison politique. Prendre acte des erreurs, des limites et de l'insuffisance essentielle des réponses que l'idée de communisme dont nous nous étions inspirés fournissait au problème de notre société complexe n'était pas une petite chose. Cela signifiait, par exemple, de rester sans références, sans abri et sans cartes pour s'orienter dans le gouffre que l'effondrement avait laissé ; et sans une communauté dans laquelle se reconnaître. À cette époque, chacun pouvait compter seulement sur soi-même. Immergés dans un présent

4. Faute de place nous n'avons pu garder que la moitié des rêves transcrits dans le recueil. NdT

décidément gris, nous avions tous derrière nous, un passé plutôt noir et devant, un futur très nébuleux. La nécessité se présenta donc de trouver une nouvelle source de vie. Mais où la chercher ?

À la recherche d'un nouveau centre de gravité, quelques-uns d'entre nous regardaient tout autour, et ne recevaient en échange que des images désagréables. D'autres commencèrent à regarder à l'intérieur d'eux-mêmes. On commença à parler des rêves de chacun. Quelques-uns restèrent enchantés par la fantaisie et par la poésie des images que notre corps nocturne produisait. La curiosité grandit, jusqu'au moment où l'on suggéra de faire des expériences oniriques un centre d'attention : après tout, nous devons commencer une nouvelle recherche à partir du seul matériau que nous avons à notre disposition : nous-mêmes !

Au début, il n'y eut pas de grand enthousiasme. Ceux qui se souvenaient des rêves étaient peu nombreux, et beaucoup avaient de la difficulté à les transcrire, tandis que d'autres ne rêvaient pas. Lentement, malgré tout, le recueil commença à se former. Ensuite, comme par magie, l'invitation à rêver se transforma en une espèce d'« autorisation » : rêves et récits d'expériences nocturnes affluèrent comme un fleuve.

Personnellement, j'avais déjà fait de l'attention à la vie onirique une stratégie de survie aux torsions de la réclusion. Cela s'était passé dans la période où, après l'arrestation, je restai renfermé pendant longtemps en isolement total. Mais, justement, cette attention avait représenté une pratique de survie personnelle temporaire. Maintenant, le regard se faisait plus approfondi et, surtout, collectif. Nous prîmes seulement quelques repères : éviter toute velléité interprétative ; se prévaloir de la faculté de « suspendre le jugement ». Ce ne fut pas difficile : nous étions vaccinés par notre propre expérience, et nous savions quelles étaient les implications (réductions, surdéterminations, effacements, abstractions, généralisations...) que l'adhésion à une école de pensée précise comportait.

Nous nous mîmes ainsi dans ce que je considère encore aujourd'hui comme la meilleure position pour rencontrer et accueillir les rêves. Ceci nous permit de faire des découvertes intéressantes : avant tout, l'ampleur des dimensions cachées et étouffées par la dimension politique précédente et totalisante ; ensuite, la variété et la richesse du langage des corps nocturnes ; puis encore, l'héritage émotionnel qu'apportait le don de vivre pleinement le rêve, même après le réveil ;

et, enfin, que chacun sait tout de lui-même... seulement qu'il ne sait pas le savoir!

La circulation des rêves, la discussion, la communication autour d'eux signifia pour chacun d'entre nous une double opportunité : récupérer, valoriser et accueillir des parts significatives de sa propre expérience; amplifier sa propre vision du monde et la définition d'une nouvelle manière de se percevoir à l'intérieur de celui-ci.

Tout ceci favorisa de nouvelles bases de connaissance personnelle, et l'enrichissement des paradigmes qui avaient jusqu'alors gouverné notre agir et nos relations. Après cette expérience, personne ne fut comme avant.

Et pour finir, un conseil au lecteur et à la lectrice des Cartabelli. Retracer les lignes exactes des mutations d'alors est aujourd'hui impossible. Néanmoins, il vaut la peine de s'approcher de la lecture de ce recueil en suivant les paroles que, dans *La fleur des mille et une nuits* (Pier Paolo Pasolini), le gardien du jardin adresse à la reine Dunva :

*...parce que parfois les rêves enseignent mal;
la vérité n'est jamais dans un seul rêve;
la vérité est dans beaucoup de rêves.*

Traduit de l'italien par Francesca Martinez

Le document complet en italien est disponible aux éditions Sensibili alle fogli: www.sensibiliallefogli.it

Cette expérience a été exposée au séminaire *Dream of insomnia*, organisé par Éric Alliez à la Fondation Antonio Ratti, à Côme, en Italie, le 17 et 18 février 2012.





- Nicola Valentino est directeur artistique de l'Archive d'écritures, scriptions et art irrité de la coopérative Sensibili alle foglie. En France, il a publié *Réclusion à perpétuité*, éditions de la Différence, 2012 et avec Renato Curcio et Marita Prette, *Socioanalyse narrative. Théorie critique et pratique du changement social*. L'Harmattan, 2014.

Écritures salvatrices

Présentation de «Zones mortes», un roman de Shulamith Firestone



Un podcast mis en ligne le 28 avril 2020 à l'occasion de la sortie de «Zones mortes» de Shulamith Firestone aux éditions Brook (2020)

Shulamith Firestone était une artiste, activiste, autrice et théoricienne féministe américaine, majoritairement connue pour son ouvrage *The Dialectic of Sex*, paru aux États-Unis en 1970, en pleine deuxième vague et dans un contexte militant bouillonnant. *Zones mortes*—en anglais *Airless Spaces*—fut rédigé bien plus tard, après que Firestone se soit retirée des milieux politiques. Ces courtes nouvelles racontent le quotidien de personnes en proie à la pauvreté presque institutionnelle de New York, mises en danger par des allers et retours entre hôpital psychiatrique et quotidiens sclérosés. Elles sont fortement autobiographiques.

Ce podcast rassemble des extraits de *Zones mortes* et différents propos théoriques abordant l'œuvre de Shulamith Firestone. Avec la parole et les pensées de Chris Kraus, Jack Halberstam, Sam Bourcier, Sophie Lewis, Laboria Cuboniks, Angela Davis. Les textes sont lu par Solène, Marine, Marilou et Gab, Léa Gallon, Rebecca Lewin, Sam Bourcier, et Géraldine Beck, et les traductions réalisées par Émilie Ferreira et Claire Garteiser.

erratum : Sophie Lewis n'est pas américaine, mais anglaise et allemande.

Ressources

Shulamith Firestone, «Zones mortes», Brook, 2020

Jerry Blumenthal, Sheppard Ferguson, James Leahy, and Allan Rettig, «Shulie», 1967

Mary Harron, «I Shot Andy Warhol», 1996

Billy Jones, «Yes! We Have No Bananas», 1923

Jack J. Halberstam, «Gaga Feminism», Beacon Press, 2012

Sam Bourcier, «Homo Incorporated: Le triangle et la licorne qui pète», Cambourakis, 2018

Sophie Lewis, «Full Surrogacy Now. Feminism Against Family», Verso Books, 2019

Laboria Cuboniks, «Manifeste Xénoféminisme», Entremonde, 2019

Angela Davis, «Femmes, race et classe», Éditions des femmes, 2007

Maria Violenza, «Moisissures», Scirocco, 2018

Je me souviens de Valérie

Ce n'était pas tant que j'admirais le fait qu'elle ait tiré à l'estomac de l'éminent artiste pop Andy Warhol à la suite d'une querelle liée à une pièce de théâtre qu'elle lui avait fait lire et qu'elle aurait aimé qu'il produise. Ni que je tienne particulièrement en estime son livre, SCUM Manifesto, j'estimais à l'époque qu'il penchait dangereusement vers ce qui allait devenir la théorie matriarcale au sein du Mouvement des femmes, une glorification des femmes dans leur état d'oppression.

À vrai dire, cela me semblait une grave erreur de reconnaître Valérie comme l'une des nôtres, une fervente adepte de la libération des femmes, ni d'ailleurs d'accueillir son livre comme une production sérieuse de la théorie féministe. (Il me semble que cela venait plutôt des médias.) J'ai aussi appris de la bouche de Ti Grace, que Valérie avait menacé de lui jeter de l'acide au visage lorsqu'elle lui avait rendu visite en prison. Mais j'ai de toute façon rendu visite à Valérie puisqu'elle avait déménagé à un bloc de chez moi, depuis qu'elle avait été libérée de Mattawan, une institution pour les criminel·le·s aliéné·e·s. Je voulais voir de mes propres yeux et j'étais téméraire à l'époque.

Je la trouvais dans un appartement mieux que le mien, au rez-de-chaussée, dans la cour intérieure d'un vaste bâtiment de brique arborant des colonnes doriques en façade. Le bâtiment était de loin le plus beau du bloc, 3^e rue entre les Avenues A et B, à proximité d'un maraicher italien. La chambre était simple et épurée, de la taille d'un petit studio, avec un lit et un bureau.

Valérie était petite, belle et vieillissante, avec un air suspicieux dans le regard, une allure globale tenant du chic de la fille pauvre. Elle portait des socquettes blanches et le col relevé, elle roulait ses cigarettes avec soin et concentration. La grande classe.

Elle attrapa mon livre qui se trouvait sur une petite étagère à proximité, au-dessus de son lit, et me fit voir les notes dont elle l'avait caviardé. «Je n'ai pas aimé ton livre» me dit-elle, et commença à critiquer mes théories. Je me défendis autant que le pouvais, et tentais de changer de sujet. Je n'envisageais pas cette rencontre comme un échange avec une collègue théoricienne.

Je lui donnais un journal underground que j'avais apporté, qui comprenait un article sur la manière de passer des coups de fils gratuits en Europe. Elle se montra reconnaissante.

Elle était hautement paranoïaque au sujet de la «mafa médiatique» qui était à ses



Photo de Firestone sur la plage avec Beauvoir

trousses. Elle avait sans doute raison, pensais-je.

Un jeune homme fit son entrée, très séduisant mais l'air vulnérable. L'effet provoqué par son apparence se dissipa rapidement lorsqu'il apparût qu'il n'était pas brillant. Il semblait par contre entièrement dévoué à Valérie. Je savais qu'elle était lesbienne, et j'imaginai qu'elle trainait chez Blimpie 20 avec ce jeune type, où elle m'apprit aller tous les soirs. C'était sans doute sa manière à elle de survivre avec le faible montant des aides sociales dont elle disposait.

Avant de rentrer chez moi, je rêvais qu'elle m'attaquait et me blessait. Je décidais de ne pas y retourner.

AVANCE RAPIDE

Quelques temps plus tard, après mon déménagement à St-Mark's Place, et alors que je travaillais comme muraliste, je l'aperçus dans la rue. Elle me demanda de la dépanner de 25 cents et je compris qu'elle faisait la manche. Elle avait perdu son appartement et vraisemblablement son allocation.

Elle me redemanda à plusieurs reprises 25 cents après cela, et j'étais désolée de la voir devenir une mendicante sous mes yeux. Je me ruais un jour sur elle dans une sandwicherie de l'artère principale de St Mark's Place. Son discours était incohérent et sa voix caverneuse trahissait un problème au larynx. Elle me lança un regard haineux et me menaça. J'en étais bouleversée. S'agissait-il des démons de la psychose tueuse ou d'une pneumonie bronchiale qui aurait nécessité de se tenir à l'écart de la rue? J'étais trop effrayée pour lui proposer de l'héberger. Un ami qui possédait une boutique à St Mark's Place m'apprit plus tard que Valérie lui avait demandé de l'héberger. Elle était couverte de lésions et ne portait qu'une couverture pour mendier. Elle avait été sans-abri à vivre dans la rue pendant environ trois mois. Peu de temps après elle disparut complètement de la rue. Elle avait été « récupérée ».

J'entendis parler d'elle bien plus tard. Une notice nécrologique annonçait qu'elle avait été retrouvée dans un hôtel de San Francisco, décédée d'une maladie pulmonaire.

Un film est récemment sorti sur les écrans intitulé I Shot Andy Warhol. La mafia médiatique a semble-t-il fini par avoir la peau de Valérie. Je ne suis pas allée le voir.

« Les orageuses » : Vengeance, justice, écriture



Dans cette partie nous nous penchons sur l'impact du patriarcat et tout particulièrement du viol et des violences sexistes sur la psyché. Pour nourrir ces réflexions nous avons invités Marcia Burnier à nous présenter son premier roman « Les orageuses » et compilé des textes de Helen Zahavi, Soraya Chemaly, June Jordan, Gwenola Ricordeau, Catherine Baker, Angela Davis, Sara Ahmed, Dorothy Allison, Audre Lorde et Annie Ernaux. Enregistrement du lancement à la librairie le 29 octobre 2020 [TW! Cet enregistrement mentionne et traite de la question de la vengeance, de la justice dans le cas de viol, violences sexuelles et agressions : des termes souvent utilisés dans ce podcast. En revanche aucune description n'est présente.]

Marcia Burnier, « Les orageuses », Cambourakis, 2020.

Dans son livre, Marcia Burnier nous offre une fiction cathartique autour d'un gang de filles décidant de reprendre comme elles peuvent le contrôle de leurs vies. Ça traite de vengeance, de justice, d'amitiés et de violences. Nous nous penchons ici sur l'écriture et la littérature comme médium à tout cela.

« Depuis qu'elle avait revu Mia, l'histoire de vengeance, non, de « rendre justice », lui trottait dans la tête. On dit pas vengeance, lui avait dit Mia, c'est pas la même chose, là on se répare, on se rend justice parce que personne d'autre n'est disposé à le faire. Lucie n'avait pas été très convaincue par le choix de mot, mais ça ne changeait pas grand-chose. En écoutant ces récits dans son bureau, son cœur s'emballe, elle aurait envie de crier, de diffuser à toute heure dans le pays un message qui dirait On vous retrouvera. Chacun d'entre vous. On sonnera à vos portes, on viendra à votre travail, chez vos parents, même des années après, même lorsque vous nous aurez oubliés, on sera là et on vous détruira. »

Ressources

Carole Martinez, « Les roses fauves », Gallimard, 2020

Dorothy Allison, « Peau », Cambourakis, 2015

Zines et blog de Marcia Burnier : <https://marciawanders.tumblr.com/>

Marcia Burnier est une autrice franco-suisse. Elle a co-créé le zine littéraire féministe *It's Been Lovely but I have to Scream Now* et a publié différents textes dans les revues *Retard Magazine*, *Terrain vague* et *Art/iculation*. Née à Genève, elle a grandi dans les montagnes de Haute-Savoie. Elle a notamment suivi des études de photographie et cinéma à Lyon 2. « Les Orageuses » est son premier roman, et le premier de la collection Sorcières.

Les Orageuses

Recueil de textes

Vengeance Justice Écriture



Ce recueil de textes est produit par la librairie
la Dispersion à l'occasion du lancement du
livre Les Orageuses de Marcia Burnier, le 15
octobre 2020, en collaboration avec l'autrice.

Elle n'avait pas beaucoup mangé aujourd'hui. Son appétit devrait patienter. Son appétit de nourriture devrait patienter. Elle enfila l'anorak suédois rembourré qu'elle avait acheté dans Gloucester Road. Elle remonta la fermeture éclair jusqu'en haut, et enrroula une écharpe pourpre autour de son visage. Elle aurait du mettre un passe-montagne. Un passe-montagne aurait mieux fait l'affaire. Mais les passe-montagnes sont fait pour les cheveux coupés ras. Ils sont faits pour les mecs. QUels qu'ils soient. Où qu'ils soient. Les passes-montagnes sont faits pour les garçons.

Mais les garçons avec leurs passe-montagnes ne pouvaient pas imaginer Bella dans son sous-sol. En train de s'équiper, d'enfiler des gants, de fermer son anorak. Bella dans son sous-sol dépasse leur imagination. Elle dépasse l'entendement. Bella le chien enragé s'est débarrassé de sa laisse.

Il lui fallait un objet quelconque pour forcer l'ouverture de la fenêtre. Il lui fallait un objet résistant pour entrer par la fenêtre. Elle alla sur le palier et fouilla dans une boîte jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'il lui fallait.

L'épais manche en bois du marteau s'ajustait à sa paume comme s'il avait été conçu à son intention. Il pesait dans sa main. Elle aimait le tenir dans sa main. Elle aimait son poid brutal dans sa main. Elle aimait tenir sa brutalité dans sa main.

Elle le glissa à l'intérieur de son anorak, referma la porte du placard, entra dans la cuisine et resta dans le noir, devant sa fenêtre. Elle ouvrit les rideaux, pour la première fois depuis des semaines, et scruta la cour déserte et vide.

Elle contempla l'obscurité à travers la fenêtre. Elle songea à l'endroit où elle allait se rendre. Elle songea à ce qu'elle allait faire. Des images terriblement tentantes traverseaient son esprit. Un film muet en noir et blanc qui, plein de séduction défilait dans sa tête, mais qui chaque fois s'estompait avant le dénouement.

Inutile d'anticiper. On ne peut jamais savoir comment les choses vont se passer. Il suffit de s'accrocher et de continuer d'espérer. Et elle est très douée pour s'accrocher. Elle est très douée pour espérer. Une petite bonne femme très patiente qui avait l'habitude d'attendre pour voir ce qui se passerait. Mais cette fois c'est différent. Cette fois, elle va agir sur quelqu'un d'autre. En quoi cette nuit diffère-t-elle de toutes les autres nuits ? Cette nuit est la première nuit où Bella va agir.

Elle traversa la cuisine obscure à tâtons jusqu'à la porte de derrière. Pliée en deux, elle fit coulisser le verrou du bas, puis celui du haut. Elle prit la clé accrochée au clou dans le cellier, l'inséra dans la serrure, tourna dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, et la porte s'ouvrit en grand. Elle sortit et la referma derrière elle.

L'air de la nuit est un air particulier. C'est un air propre. Les gaz d'échappement se sont dissipés, le bruit de la circulation est assourdi. Elle gravit les marches, s'arrêta dans le jardin et respira l'air pur de la nuit.

C'est quelque chose de nouveau pour Bella. C'est une première pour Bella. Un petit pas pour Bella, mais un grand pas pour les femmes. Elle n'a encore jamais fait ça. Elle n'a jamais ouvert le verrou de la porte de derrière, ni gravi les marches par une froide nuit d'hiver.

Elle reste là dans l'herbe, à la lumière des étoiles ; elle sourit intérieurement en respirant l'air. L'air doux de la nuit, quand tout est calme, que rien ne bouge, et que les citoyens respectueux de la loi sont couchés.

La terre était gelée sous ses pieds. La terre nourricière dure et ferme sous ses pieds délicats. Elle traversa la parcelle de terrain broussailleux. Une veilleuse luisait

faiblement au bout de la terrasse. Une lumière allumée pour éloigner le croquemitaine.

Grimpée sur une baignoire brisée, elle jeta un coup d'oeil par-dessus la clôture. La fenêtre de l'homme était éteinte. Rectangle noir et paisible. Homme chanceux. Oui, homme chanceux avec ta fenêtre ouverte, sans verrou, sans peur, qui laisse entrer les tourbillons d'air.

Elle escalada la clôture et se laissa glisser en douceur de l'autre côté. Elle enjamba péniblement des tas de gravats, contourna un landau en train de rouiller, passa sous une corde à linge pour atteindre l'escalier d'incendie. Une nuit acérée sans lune, le vent âpre qui lui cingle le visage, son souffle qui se condense devant ses yeux, la peur, l'excitation et la joie lorsqu'elle saisit les rampes métalliques.

Elle monta à pas feutrés jusqu'au deuxième étage. Immobile sur le palier, elle contempla sa propre maison, forme massive et noire sur fond de ciel gris. On dit que les voyages ouvrent l'esprit. Un changement de position vous offre une perspective différente. Vous voyez les choses différemment quand vous êtes sur l'escalier d'incendie de la maison voisine, par une nuit glaciale. Elle regardait vers son appartement, et quelque chose en elle se contracta. Elle regardait par la fenêtre de sa cuisine, comme il l'avait regardée si souvent, comme de très haut. Comme si elle regardait un oiseau sautiller derrière les barreaux de sa cage, persuadé qu'il est vivant. Elle regardait vers son appartement en sous-sol. Là d'où elle venait.

Un trou dans le sol. Un puits dans le ventre de la terre. Elle se hisse en dehors. Elle a de l'eau jusqu'au menton et elle se hisse en dehors.

Le châssis de la fenêtre à guillotine se souleva aisément, sans bruit. Elle le leva à moitié et se glissa par l'ouverture pour pénétrer dans la salle de bains. Quand vous entrez dans la salle de bains de quelqu'un, c'est comme si vous entriez dans sa cuisine. Vous respirez son odeur, elle semble vous agresser, et vous vous sentez comme un animal dans la tanière d'un autre. La pièce empestait ses odeurs. Son après-rasage, son savon au bout d'une cordelette, la serviette humide suspendue au radiateur, le talc avec lequel il se poudrait, sa mousse à raser, son gel pour les cheveux. Un homme très propre. Un homme propre, parfumé et délicat.

Elle chercha la poignée de la porte à tâtons, l'ouvrit et risqua un oeil dans le couloir obscur. La lumière jaune d'un lampadaire se frayait un passage à travers une imposte en verre dépoli. Elle avança sur la moquette et s'arrêta derrière une porte entrouverte. Elle l'entendait respirer dans son lit. Ce souffle lourd, rauque et rempli de mucosités qui lui donnait envie de raccrocher violemment le téléphone.

Elle fit demi-tour dans le couloir pour entrer dans le salon. Après la terre compacte, la moquette donnait l'impression d'aspirer ses pieds. Elle traversa la pièce, vérifia que les rideaux étaient bien fermés, puis elle alluma le lampadaire et regarda autour d'elle.

C'était une pièce très agréable, dans son genre. Des plantes, un magnétophone, des reproductions aux murs. D'intéressantes petites babioles modernes sur les étagères. Des magazines de mode sur les tables basses. Une seule rangée de livres. Pas un grand lecteur, ce Timothy. Il ne faisait pas partie des lettrés. Il ne faisait pas partie de l'intelligentsia agressive de Brighton. Elle les aurait volontiers brûlés si les Nazis n'avaient pas donné une sale appellation au fait de brûler des livres.

Elle promena son regard à travers la pièce. Elle avait envie de la salir et de la souiller. D'y mettre le feu. De la faire sauter. De la pulvériser. De la dévaster. Elle avait

envie d'étaler son nom en lettre éclatantes sur les murs gris perle. Jusqu'à maintenant elle n'avait jamais compris les jeunes avec leurs bombes de peinture. Elle n'avait jamais compris ce qui les poussait à laisser leur empreinte de la seule manière possible. Elle regardait les murs et elle avait envie de bomber « Bella est passée par ici » de telle façon que le B défigure son estampe persane. Elle avait envie de laisser sa trace sur tous ses murs. Elle avait envie de lacérer le canapé et de briser la chaîne stéréo, d'arracher les rideaux et de regarder un chien déféquer sur la moquette gris anthracite.

Elle soupira avec regret. Ce n'est pas une vandale. La violence du vandalisme ne correspond pas à sa nature. La destruction gratuite et irréfléchie des objets inanimés, l'épanchement de la colère sur la matière insensible, lui semblent extrêmement pervers. En outre, son énergie n'est pas illimitée. Bella ne déborde pas de vitalité. Même en ce moment, même cette nuit, même avec sa nouvelle façon de voir sa vie et celle des autres, son énergie est limitée, elle ne doit pas la gaspiller. Elle transporte toute l'énergie qu'elle possède dans un petit récipient plein à ras bord ; elle doit prendre soin de ne pas avancer trop vite pour ne pas en faire déborder.

La lumière du salon se déversait dans l'entrée et éclairait à moitié la chambre. Il était étendu là, les membres confortablement écartés aux quatre coins du lit. Il ne dormait pas comme elle, recroquevillée en une petite boule compacte de peur foetale. Elle regardait le drap se soulever et retomber, se soulever et retomber ; sa tête dessinait une forme sombre sur l'oreiller.

Nous y voici, se dit-elle. Nous y voici.

Elle s'approcha. Elle avait l'estomac vide. La faim et la haine lui donnaient des vertiges. Elle contempla cet homme. Cet homme qui chuchotait. Cet homme endormi qui chuchotait et la menaçait. Cet homme malveillant qui avait gâché son existence.

Elle se tenait près de son lit. Elle s'était introduite chez lui et se tenait près de son lit. Elle était masquée, armée, et elle n'avait pas peur.



As a child, in my mind, she and my mother swirled around each other in sharp contrast. In both, anger was manifest, but so differently. In one, it was expressed and disdained. In the other, repressed and damaging. In both, the lesson could have been the standard one: that anger was overwhelmingly negative. But this always struck me as wrong. Their anger was not the problem. A lack of understanding about their anger was.

After my grandmother died, in an effort to unlearn all the negative lessons I'd absorbed about being a woman and having anger, I wrote down everything positive that anger can be:

Anger is an assertion of rights and worth. It is communication, equality, and knowledge. It is intimacy, acceptance, fearlessness, embodiment, revolt, and reconciliation. Anger is memory and rage. It is rational thought and irrational pain. Anger is freedom, independence, expansiveness, and entitlement. It is justice, passion, clarity, and motivation. Anger is instrumental, thoughtful, complicated, and resolved. In anger, whether you like it or not, there is truth.

Anger is the demand of accountability. It is evaluation, judgment, and refutation. It is reflective, visionary, and participatory. It's a speech act, a social statement, an intention, and a purpose. It's a risk and a threat. A confirmation and a wish. It is both powerlessness and power, palliative and a provocation. In anger, you will find both ferocity and comfort, vulnerability and hurt. Anger is the expression of hope.

How much anger is too much? Certainly not the anger that, for many of us, is a remembering of a self we learned to hide and quiet. It is willful and disobedient. It is survival, liberation, creativity, urgency and vibrancy. It is a statement of need. An insistence of acknowledgment. Anger is a boundary. Anger is boundless. An opportunity for contemplation and self-awareness. It is commitment. Empathy. Self-love. Social responsibility. If it is poison, it is also the antidote. The anger we have as women is an act of radical imagination. Angry women burn brighter than the sun.

In the coming years, we will hear, again, that anger is a destructive force, to be controlled. Watch carefully, because not everyone is asked to do this in equal measure. Women, especially, will be told to set our anger aside in favor of a kinder, gentler approach to change. This is a false juxtaposition. Reenvisioned, anger can be the most feminine of virtues: compassionate, fierce, wise, and powerful. The women I admire most—those who have looked to themselves and the limitations and adversities that come with our bodies and the expectations that come with them—have all found ways to transform their anger into meaningful change. In them, anger had moved from debilitation to liberation.

Your anger is a gift you give to yourself and the world that is yours. In anger, I have lived more fully, freely, intensely. Sensitive, and politically. If ever there was a time not to silence yourself, to channel your anger into healthy places and choices, this is it.

Even tonight and I need to take a walk and clear
my head about this poem about why I can't
go out without changing my clothes my shoes
my body posture my gender identity my age
my status as a woman alone in the evening/
alone on the streets/alone not being the point/
the point being that I can't do what I want
to do with my own body because I am the wrong
sex the wrong age the wrong skin and
suppose it was not here in the city but down on the beach/
or far into the woods and I wanted to go
there by myself thinking about God/or thinking
about children or thinking about the world/all of it
disclosed by the stars and the silence:
I could not go and I could not think and I could not
stay there
alone
as I need to be
alone because I can't do what I want to do with my own
body and
who in the hell set things up
like this
and in France they say if the guy penetrates
but does not ejaculate then he did not rape me
and if after stabbing him if after screams if
after begging the bastard and if even after smashing
a hammer to his head if even after that if he
and his buddies fuck me after that
then I consented and there was
no rape because finally you understand finally
they fucked me over because I was wrong I was
wrong again to be me being me where I was/wrong
to be who I am
which is exactly like South Africa
penetrating into Namibia penetrating into
Angola and does that mean I mean how do you know if
Pretoria ejaculates what will the evidence look like the
proof of the monster jackboot ejaculation on Blackland
and if
after Namibia and if after Angola and if after Zimbabwe
and if after all of my kinsmen and women resist even to
self-immolation of the villages and if after that
we lose nevertheless what will the big boys say will they
claim my consent:
Do You Follow Me: We are the wrong people of

the wrong skin on the wrong continent and what
in the hell is everybody being reasonable about
and according to the Times this week
back in 1966 the C.I.A. decided that they had this problem
and the problem was a man named Nkrumah so they
killed him and before that it was Patrice Lumumba
and before that it was my father on the campus
of my Ivy League school and my father afraid
to walk into the cafeteria because he said he
was wrong the wrong age the wrong skin the wrong
gender identity and he was paying my tuition and
before that

it was my father saying I was wrong saying that
I should have been a boy because he wanted one/a
boy and that I should have been lighter skinned and
that I should have had straighter hair and that
I should not be so boy crazy but instead I should
just be one/a boy and before that

it was my mother pleading plastic surgery for
my nose and braces for my teeth and telling me
to let the books loose to let them loose in other
words

I am very familiar with the problems of the C.I.A.
and the problems of South Africa and the problems
of Exxon Corporation and the problems of white
America in general and the problems of the teachers
and the preachers and the F.B.I. and the social
workers and my particular Mom and Dad/I am very
familiar with the problems because the problems
turn out to be

me

I am the history of rape

I am the history of the rejection of who I am

I am the history of the terrorized incarceration of
myself

I am the history of battery assault and limitless
armies against whatever I want to do with my mind
and my body and my soul and

whether it's about walking out at night

or whether it's about the love that I feel or

whether it's about the sanctity of my vagina or

the sanctity of my national boundaries

or the sanctity of my leaders or the sanctity

of each and every desire

that I know from my personal and idiosyncratic

and indisputably single and singular heart
I have been raped
be-
cause I have been wrong the wrong sex the wrong age
the wrong skin the wrong nose the wrong hair the
wrong need the wrong dream the wrong geographic
the wrong sartorial I
I have been the meaning of rape
I have been the problem everyone seeks to
eliminate by forced
penetration with or without the evidence of slime and/
but let this be unmistakable this poem
is not consent I do not consent
to my mother to my father to the teachers to
the F.B.I. to South Africa to Bedford-Stuy
to Park Avenue to American Airlines to the hardon
idlers on the corners to the sneaky creeps in
cars
I am not wrong: Wrong is not my name
My name is my own my own my own
and I can't tell you who the hell set things up like this
but I can tell you that from now on my resistance
my simple and daily and nightly self-determination
may very well cost you your life

Envisager le féminisme dans une perspective anticarcérale, et inversement, implique de prendre au sérieux le vieil adage féministe selon lequel « le personnel est politique ». À partir de Beth Richie, on peut réfléchir à la manière dont la violence institutionnelle de la prison vient dangereusement compléter et élargie d'autres formes de violences plus intimes et plus individuelles, comme les violences au sein du cercle familial ou les agressions sexuelles. On peut également se demander si l'emprisonnement des coupables, ne fait rien d'autre que reproduire les actes de violence que les coupables sont censés avoir commis : en d'autres termes, si la criminalisation ne permet pas au problème de se perpétuer.

Il me semble donc que les personnes qui s'impliquent le plus dans la lutte contre les violences envers les femmes devraient également être en première ligne des luttes anticarcérales. Et les personnes en lutte contre les assassinats commis par la police devraient pareillement s'opposer aux violences dites domestiques – il nous faut en effet garder en tête les liens indiscutables entre la violence dans l'espace public et la violence privée, ou « privatisée ».

Les théories et pratiques anti-carcérales ont donc une dimension philosophique féministe : le personnel est politique. Il y a un lien très fort entre d'un côté les luttes contre les institutions, et d'un autre côté les combats plus individuels pour réinventer nos vies personnelles et nous reconstruire. Nous savons, par exemple, que nous reproduisons fréquemment, à travers nos réactions émotionnelles, les schémas de la justice punitive.

Quand une personne nous agresse, verbalement ou non, comment réagit-on ? Par une contre-attaque. Les méthodes punitives de l'État sont inscrites dans nos réactions émotionnelles. Le politique se reproduit lui-même à travers le personnel. Ce point de vue féministe charrie des influences marxistes – et celle de Foucault, peut-être. La perspective féministe permet ainsi d'envisager la reproduction des rapports qui sous-tendent l'existence d'un système complexe industrialo-carcéral.

Mon coeur se serre avec elles toutes qui ne disent rien. Celles qui ne disent rien parce que ça ne se fait pas, parce que la police n'a rien fait la dernière fois, parce qu'on ne les a pas crues lorsqu'elles étaient enfants, parce que ce n'est pas si grave et qu'il avait peut être le droit. Celle qui ne dit rien car elles savent qu'on ne les croira pas, car elles sont trop tox', trop vieilles, pas assez jolies, pas assez sexy, trop grosses, trop handicapées, pas assez féminines. Celles qui ne disent rien car elles ont peur qu'on ne les croie pas, parce qu'elles n'écrivent pas assez bien, parce qu'elles ne sont pas blanches, parce qu'elles ne se souviennent plus très bien. Celles qui ne disent rien parce que c'est leur père, parce qu'il est policier, parce qu'il est riche et qu'il prendra un avocat, parce qu'il est français et qu'elles ne le sont pas. Celles qui ne disent rien parce qu'elles ont peur qu'on leur réponde qu'il n'y a pas idée de sortir la nuit, de sortir dans cette tenue, de sortir toute seule. Qu'il n'y a pas idée de boire, d'inviter un homme chez soi, d'aller sur un site de rencontres. Celles qui ne disent rien parce que « pourquoi le dire maintenant » ? Celles qui ne disent rien car elles se demandent si ce n'est pas un peu leur faute, celles qui ne disent rien parce qu'elles l'aiment. Mon coeur se serre avec elles toutes qui ne disent rien.

Mon coeur bat à l'unisson avec elles toutes qui luttent. Celles qui manifestent, s'enchaînent, tractent, hurlent, se réunissent, pétitionnent. Contre les viols, les violences domestiques, les mutilations génitales, le harcèlement de rue, les assassinats, les viols conjugaux, les viols punitifs, les homicides conjugaux. Elles toutes dont on fait si peu de cas parce que ce sont des femmes noires, des prostituées, des femmes trans, des lesbiennes, des femmes autochtones, parce qu'elles sont ouvrières ou parce qu'elles portent le voile, parce que ce sont des femmes. Mon coeur bat à l'unisson avec elles toutes qui luttent.

Mon coeur est en prison avec elles toutes. Celles pour qui c'était écrit, depuis la rue, depuis la came, depuis le trottoir, depuis les fugues. Celles pour qui c'était écrit parce qu'elles ne sont pas nées avec les bons papiers, le bon prénom, la bonne couleur de peau. Celles pour qui c'était un accident, mais qui n'ont pas eu le choix. Celles pour qui ce n'était pas écrit si elles avaient choisi un autre homme. Celles pour qui ce n'était pas écrit s'il était resté. Mon coeur et dans les centrales et les centres de rétention, dans les cellules des mitards et dans les cellules de garde à vue. Mon coeur est en prison avec elles toutes.

Mon coeur est devant les prisons et dans les parloirs avec elles toutes. Celles qui attendent, celles qui sont toujours fatiguées, celles qui sourient encore, celles qui sourient toujours, celles qui écrivent tous les jours, celles qui ont des frissons en pensant à leur premier parloir, celles qui râlent mais qui sont encore là, celles qui appartiennent à la justice et envoient les mandats, celles qui ne reviendront peut être plus, celles qui y croient encore et celles qui ne veulent plus attendre. Mon coeur est devant les prisons et dans les parloirs avec elles toutes.

Mon coeur les comprend elles toutes. Celles qui ne croient plus en la justice de leur pays, celles qui n'iront jamais voir la police parce que le Vél d'Hiv, celles qui voudraient seulement que ça n'arrive pas à d'autres, celles qui préfèrent oublier, celles que la justice a laissées déçues, brisées, en colère ou malheureuses, celles qui voudraient juste comprendre, celles qui diront toujours « la prison pour personne ». Mon coeur les comprend elles toutes.

Je souhaite revenir [sur certaines questions posées par le recours au système pénal] d'un point de vue pragmatique. Faut-il appeler la police ? Faut-il porter plainte ? Ces questions me sont souvent posées par des personnes partagées entre leurs critiques du système pénal et leurs besoins en tant que victimes.

Le recours au pénal comme privilège

En général, le recours à la justice pénale pour les violences faites aux femmes est peu contesté. Certaines associations qui accompagnent les victimes se gardent bien de se mêler de leur décision d'engager ou non des procédures judiciaires, mais la plupart les encouragent à le faire. Même à l'extrême gauche, où sont développées des critiques radicales de l'État, le recours au pénal ou à des institutions étatiques est rarement l'objet de débats en cas de violences policières ou fascistes. La phrase de la poétesse féministe africaine-américaine Audre Lorde, souvent citée, n'est curieusement pas convoquée au sujet du système judiciaire: « Les outils du maître ne détruiront pas la maison du maître. »

La possibilité de recourir au pénal est pourtant liée à certains privilèges, à commencer par la citoyenneté ou la validité d'un titre de séjour. Ces privilèges reposent sur des caractéristiques personnelles et des compétences sociales qui permettent de se conformer à ce qui est attendu d'une victime. Ainsi, certaines personnes peuvent renoncer à déposer une plainte car elles sont étrangères et dépourvues d'un titre de séjour et, en conséquence, craignent d'être expulsées ; d'autres, parce qu'elles-mêmes ou certains de leurs proches courent un risque de revictimation par la police. Le système pénal est donc loin d'offrir des solutions auxquelles tout le monde peut recourir, sans compter qu'il ne fait rien pour changer les conditions sociales qui ont rendu possible le préjudice.

Une question de principe ?

Je ne fais pas du non-recours au pénal une question de principe. Je ne critique jamais les personnes pour lesquelles il a pu combler certains de leurs besoins. Cela m'est moi-même arrivé, alors que j'avais une idée déjà assez précise des critiques qui peuvent en être faites. Pour un tas de raisons qui ne m'appartenaient pas toutes, je n'avais alors pas accès aux ressources qui, dans d'autres circonstances, m'ont permis de m'en passer. Au-delà de mon histoire particulière, je souhaite insister : l'appel à la police peut être la seule solution à une situation d'urgence lorsque l'intégrité physique ou psychique d'une personne est menacée. En fait, le non-recours au pénal peut aussi aller avec d'autres types de privilèges que ceux précédemment évoqués : un environnement familial ou communautaires protecteur, le soutien de proches, etc. L'accès à des ressources étant inégal, personne ne peut être blâmé d'avoir eu, dans un cas particulier, recours au pénal. Il me semble nécessaire d'insister sur ce point, car j'ai bien plus souvent entendu, dans les milieux « radicaux », des critiques envers des dépôts de plaintes dans le cas de femmes ayant subi des violences masculines que sans celui d'hommes victimes de crimes fascistes ou d'État.

Tout recours au pénal est, à mon sens, un échec collectif dont on doit se saisir pour réfléchir à l'instauration de solutions collectives. Certains groupes de justice transformative font réaliser, dans leurs ateliers, des schémas dans lesquels on indique, en cercles concentriques, les personnes sur lesquelles on sait pouvoir (du plus au moins)

compter. La mise en commun et les discussions autour de ces schémas permettent de comprendre les ressources dont on dispose (par exemple, si notre intégrité physique ou psychique est menacée), celles qu'on peut mobiliser et celles dont on manque, mais aussi d'en construire de nouvelles, avec les autres.

Cette remarque en appelle une autre : certains groupes choisissent d'exclure des agresseurs de leurs espaces et le font parfois savoir publiquement. Ce choix est insatisfaisant, car il laisse inchangées la personne exclue et les conditions qui ont rendu possibles ses actes. Quand des féministes prennent ce type de décisions et qu'elles visent des hommes, elles sont parfois critiquées, souvent par d'autres hommes, au nom de principes abolitionnistes et du « refus de la punition ». Au-delà des métaphores douces dont ces critiques usent fréquemment en comparant à la prison l'interdiction de l'accès à un espace de sociabilité, elles sont à prendre pour ce qu'elles sont : des critiques « de principe » (1). En ne s'engageant pas elles-mêmes dans un processus de transformation (qui incluerait l'agresseur et elles-mêmes), en laissant à d'autres le soin de s'assurer de leur propre besoin de sécurité, les personnes qui émettent ces critiques ne contribuent aucunement à l'avancement des pratiques non punitives. Elles oublient en effet que leur responsabilité est au moins autant en jeu que celle des personnes qui prennent ce type de décision (voir ci-dessous à propos de la justice transformative).

Compter sur nos propres forces

Nous devons sans doute moins combattre le recours au pénal lui-même que l'habitude d'y recourir. Il est donc nécessaire de construire notre autonomie en matière de gestion des situations problématiques, en prenant d'abord conscience de la richesse de nos compétences en la matière. À l'échelle individuelle, nous résolvons quotidiennement des conflits sans recourir au pénal, en calmant la colère d'un proche, en demandant à un tiers d'intervenir, en offrant un verre à une personne envers qui on a eu un propos indélicat, etc. Parce que nous les utilisons quotidiennement, nous avons rarement conscience de ces compétences. À l'échelle collective, nous possédons des millénaires d'expérience de résolution de conflits en dehors du système pénal. Il ne s'agit pas de défendre une vision enchantée de société du passé ou de cultures lointaines, sous prétexte de leur absence de recours à des formes de punition qui nous sont familières (comme la prison). Il s'agit plutôt de souligner que le pénal n'est pas un horizon indépassable et que les formes de justice réparatrice et transformative ont une longue histoire, dont témoigne la source d'inspiration qu'elles ont trouvée dans les cultures autochtones nord-américaines et océaniques.

(1) Ceux qui les formulent feraient assurément mieux de se soucier de l'accès, en général, des femmes, des personnes racisées ou des personnes en situation de handicap à ces mêmes espaces de sociabilité.

Dans les premières civilisations et sur tous les continents habités, on a d'abord puni pour montrer aux dieux qu'on prenait leur parti contre ceux qui les offensaient : s'il entrainait dans les interdits par exemple de tuer quelqu'un d'autre que ses enfants mais aussi bien de manger du mil à la pleine lune, on ne s'étonnait nullement de voir les deux interdits sanctionnés par la même peine de mort et il faudra des millénaires pour qu'on en vienne à échelonner des degrés d'infraction. Le code d'Hammourabi, sévère et raffiné, date d'environ 1750 avant notre ère : il n'était qu'une réorganisation d'autres codes sumériens bien plus anciens comme celui d'Oroukaniga écrit vers 2 400. Avec le droit romain, on tente de rationaliser lois et sanctions, mais c'est en grande partie un échec : le droit pénal restera foncièrement sentimental jusqu'à nos jours, il s'incline toujours devant l'émotion suscitée par telle ou telle attitude. (...)

Des juristes, avec constance, essaient depuis plus de 2 000 ans de tirer le droit vers la sagesse, de le dégager des sentiments de colère, d'envie et surtout du goût du pouvoir qui animent trop souvent les hommes de loi. Ne parlons pas des superstitions : chaque siècle a les siennes et l'on voit mal comment un juge pourrait y échapper. Serait-il en ce domaine un homme d'exception qu'il aurait toute la Cour contre lui. Mais admettons cependant que lutte il y a et que, de l'époque romaine jusqu'à nos jours, des juristes ont essayé de faire triompher dans les esprits et les textes sinon la raison du moins l'intelligence des êtres et des situations.

En France, au long des mille ans du Moyen âge, les juridictions ecclésiastiques et les laïques vont peu à peu s'harmoniser (de force) sous le sceptre royal. Mais tant que durera la féodalité, les peines resteront très aléatoires, imprévisibles et, au sens le plus littéral du terme, dépendront du bon plaisir non du prince mais des princes. Cependant s'impose petit à petit un droit coutumier aussi bien dans le nord dominé par le droit germain que dans le sud où l'on est resté très attaché au droit romain. En Italie, principalement à l'université de Bologne, s'élabore à partir de celui-ci une véritable pensée juridique. En 1160, à Montpellier, des émules commencent à rédiger eux aussi une somme des lois. Très vite ce droit écrit va prévaloir en Provence, en Languedoc et en Dauphiné. Ailleurs perdue le droit coutumier, l'ancêtre de notre jurisprudence. La rédaction officielle des coutumes ne commença que sous Charles VII, à la suite d'une ordonnance de 1454.

Ce droit coutumier, influencé par les pays germains, celtes et saxons, était nettement plus favorable aux femmes que le droit romain à la source du droit écrit. Étrangement, les rois de France, principalement Philippe Auguste et Philippe le Hardi, luttaient pour préserver ce droit coutumier. Mais le combat était perdu d'avance et c'est le droit romain qui l'emporta. Cela dit, la rivalité entre les deux conceptions juridiques dura jusqu'à ce que les sans-culottes obtinssent l'abolition des coutumes et l'établissement, évidemment idéal, d'une même justice pour tous.

Bonaparte fit élaborer le Code civil de 1800 à 1804. Le Code pénal date de 1810. Outre le souci d'unification qu'il manifeste, le Code pénal s'inscrit dans une perspective nouvelle que l'on doit à Cesare Beccaria (1738-1794). En 1764, à vingt-six ans, il avait fait paraître un ouvrage remarquable, *Des délits et des peines*, où il défendait cette idée très neuve que toute peine devait être proportionnée au délit et que la mesure de ce rapport était fonction du tort infligé. En revanche, on ne le suivit pas pour ce qui est de l'abolition de la peine de mort et de toute torture. Ce livre ardemment soutenu en France par Diderot et Voltaire devait transformer tout le droit pénal de l'Europe occidentale.

Au sein de son temps, Beccaria est allé le plus loin possible et j'ai une grande tendresse pour lui, même si, pensant et parlant bien des lustres plus tard, j'ai beau jeu de critiquer tel ou tel aspect de sa pensée qui a donné l'occasion à quelques malfaisants de défendre par la suite l'incarcération.

Avec le code napoléonien s'élabore une pensée positiviste de la criminologie. Par souci d'efficacité pour la protection de la société, non seulement le délinquant passe au second plan, mais aussi son crime ou son délit et point alors au XXe siècle ce qui devrait apparaître comme une pure aberration au sein du droit : la dangerosité. Sous prétexte de creuser la notion d'intentionnalité, on en arrive à punir des individus susceptibles d'agir dans un sens que réprouve la Société : le plus magnifique exemple vient des États-Unis où 1 200 personnes d'origine musulmane se sont retrouvées dans les geôles après les attentats du 11 septembre.

Eût-il été question de garde-à-vue ou d'enquête qu'on eût dû d'ailleurs s'interroger, mais il se trouve qu'un an plus tard, des « presque suspects » restaient embastillés sans l'ombre d'un commencement de preuve, au seul motif qu'ils auraient été « capables du fait ». On retrouve là l'uomo delinquente de Cesare Lombroso qui dissertait en 1876 sur la constitution physique et psychique a priori toute spéciale du criminel. Dans cette optique, la liberté et la responsabilité sont des vues de l'esprit, mais la culpabilité aussi. Cette vision positiviste de l'humanité a le mérite de ne pas nous faire prendre des vessies pour des lanternes, elle s'assume comme amoral. Ce qui est plus gênant c'est qu'elle est aussi irrationnelle que l'est toute peur du danger, elle ne l'évite pas.

Il n'est pas toujours facile de se rappeler comment on est devenue féministe, ne serait-ce que parce qu'il est difficile de se souvenir du temps où on ne se sentait pas féministe. Est-il possible de s'être toujours sentie féministe ? Possible de l'avoir été dès le début ? Une histoire féministe est un début possible. Peut-être parviendrons-nous à faire saisir la complexité de cet espace militant qu'est le féminisme en décrivant comment il devient un objet du sentiment, un lieu d'investissement, une manière d'être au monde, de donner du sens à notre rapport au monde. À quel moment 'féminisme' est-il devenu un mot qui vous parlait — un mot 'parlant' et qui parle de vous, de votre existence, voire une parole qui vous fait exister ? Un mot dont le son est aussi le vôtre ? De quelle manière nous rassemblons-nous en nous rassemblant autour de ce mot, comment nous lions-nous en nous liant à lui ? Quel sens cela avait-il et quel sens cela a-t-il de s'accrocher au 'féminisme', de se battre en son nom ? d'éprouver le sentiment que ses hauts et ses bas, ses va-et-vient, coïncident avec notre parcours personnel ?

Quelle est-elle, mon histoire ? Tout comme vous, j'en ai plus d'une. Pour raconter mon histoire féministe, je peux — c'est une possibilité — partir d'une table. Autour de la table, une famille s'est rassemblée. Nous nous y asseyons toujours à la même place : mon père à un bout, moi à l'autre, mes deux sœurs d'un côté, ma mère en face. C'est toujours ainsi que nous nous asseyons, comme si chacun s'efforçait de protéger sa position. Souvenir d'enfance, certes. Mais souvenir aussi d'une expérience quotidienne, dans le sens, parfaitement littéral, où elle se répétait chaque jour. Quotidienne et intense : mon père qui posait des questions, mes sœurs et moi qui y répondions, ma mère qui la plupart du temps se taisait. À quel moment l'intensité se transforme-t-elle en tension ?

Au commencement, il y a une table. Autour de cette table, la famille assemblée s'engage dans des échanges polis au cours desquels certains sujets seulement peuvent être abordés. Quelqu'un dit quelque chose qui vous pose problème. Vous êtes plus tendue ; ça se tend. Entre vous et ça, il est difficile, vraiment, de faire la différence. Vous réagissez, peut-être en pesant vos mots. Vous expliquez pourquoi, à votre avis, ce qui vient d'être dit pose problème. Et vous avez beau vous exprimer avec calme, vous sentez que vous commencez à vous énerver — vous reconnaissez, et c'est frustrant, que vous vous laissez énerver par quelqu'un d'énevant. Dire ce que vous pensez, mettre les choses sur la table, ne fait qu'aggraver la situation. Vous avez créé un problème en déclarant problématique ce qui vient d'être dit. Vous devenez le problème que vous avez créé.

Vous êtes alors l'objet de la désapprobation générale, de ces regards capables de vous transpercer, de vous exclure. Vous vous êtes aliénée l'entourage, et cette expérience peut faire voler un monde en éclats. La famille se rassemble autour de la table ; ce devrait être un moment de bonheur. Mais tout ce qu'il faut mettre en œuvre pour que ces moments restent heureux, pour que la surface de la table soit assez polie pour renvoyer une belle image de la famille. Tout ce que l'on est censée taire, faire, être pour préserver cette image. Si ce que vous dites, ce que vous faites, ce que vous êtes ne renvoie pas à la famille l'image de son bonheur, le monde paraît déformé. À cause de vous, il y a déformation. Vous devenez vous-même la déformation que vous avez provoquée. Encore un repas de gâché. Se situer hors du cadre de l'image peut permettre de voir ce dont elle n'est pas et ne sera jamais le reflet.

J'ai maintenant quarante-trois ans. Il y a vingt ans, je participais à mon premier groupe de conscience, un événement extraordinairement important pour moi. J'ai depuis maintes fois raconté ce jour, mais ce dont j'ai rarement parlé c'est à quel point j'étais désespérée, à quel point j'étais prête à tout abandonner. J'étais suicidaire, amoureuse folle d'une petite garce foncièrement méchante qui ne m'apportait rien de ce dont j'avais besoin, et j'enchaînais les heures à me tuer au travail au centre de Sécurité sociale. En même temps, je collaborais à la publication d'un magazine féministe, je faisais du bénévolat dans une crèche, et j'assurais l'astreinte téléphonique d'un numéro vert à destination des femmes victimes de viols. J'avais ce blues que l'on nomme « six-réunions-par-semaine-pas-besoin-de-dormir-de-toute-façon ».

Je me suis rendue à cette réunion de groupe lesbienne intitulée réunion de prise de conscience, je me suis assise et toutes ont commencé à parler – essentiellement d'absentes avec lesquelles elles venaient de rompre. Mais une des femmes, celle assise dans le Sacco en face de moi, a parlé de son père. Elle murmurait qu'elle avait vraiment besoin de dire aux gens combien elle le détestait, qu'elle rêvait toutes les nuits d'aller le tuer chez lui. Elle faisait des rêves angoissants et détaillés d'un fusil de chasse à double canon, en métal bleu et à crosse en bois. Elle rêvait qu'elle chargeait ce fusil et le mettait dans un sac, le tenait tout contre son corps jusqu'à qu'elle puisse le sortir, quand il se tiendrait une nouvelle fois en face d'elle. Elle avait besoin de dire que ses rêves étaient devenus si vivants qu'ils étaient la seule chose qu'elle attendait avec impatience.

Pendant que je l'écoutais, je me rappelais mes propres rêves avec un fusil exactement comme le sien, d'un métal bleu et froid. Je me suis penchée en avant afin d'entendre chaque parole qu'elle prononçait ou ne prononçait pas, de voir la tension de sa nuque et la façon dont elle se tordait les mains, sa douleur et sa rage à leur maximum. Elle était aussi proche de craquer que je l'étais moi-même. Je voulais la toucher, pas comme une amoureuse mais comme une membre de sa famille, pour lui apporter du réconfort, de l'amour et de l'espoir. À la place je lui ai offert le don inépuisable de ma famille, l'humour amer. Je suis partie d'un petit rire et j'ai dit : « Je tuerai le vôtre, si vous tuez le mien ». Je plaisantais, mais à moitié. Et je lui ai dit que je faisais les mêmes rêves. C'était la première fois que je disais à quelqu'un que je voulais tuer mon beau-père. C'est à partir de ce moment que j'ai été capable de parler de mon enfance. On m'avait appris à ne parler à personne de ce qui se passait chez moi, pas seulement parce que c'était honteux mais parce qu'il était dangereux physiquement pour moi de le faire.

Toute mon enfance, on m'avait prévenue encore et encore que si jamais je répétais ce qui se passait à la maison je serais emmenée ailleurs. Je terminerais en maison de correction et passerais le reste de ma vie en prison. Il importait peu que je sois violée et que je n'aie rien demandé. Cela importait peu parce que j'étais ce que j'étais, née dans cette famille, pauvre et connue dans le comté où nous vivions, pauvre et sans espoir. Oh, j'avais rêvé de tuer cet homme, mais les petites filles ne tuent pas leur père pour s'en laver les mains ensuite. On m'avait appris à être très sage, très polie en public, à parler correctement aux dames du catéchisme, à travailler afin d'obtenir une bourse et de pouvoir ficher le camp de la maison. C'est exactement ce que j'ai fait.

J'ai tellement bien fait que je me suis persuadée que seuls les hommes pauvres battent leurs filles, que seuls les hommes pauvres violent leurs filles, et que seules les femmes pauvres les laissent faire. Je croyais que les filles des classes moyennes évoluées étaient des créatures différentes, que les abus sexuels n'existaient pas dans leur famille.

C'était une raison de plus pour me taire. Mais la femme assise dans le Sacco n'était même pas issue de la classe moyenne. C'était une gosse échouée des classes supérieures, paumée. Pourtant, en me parlant de sa vie elle me parlait de la mienne. Elle nous a raconté que, lorsqu'elle était enfant, elle se battait avec son petit frère pour décider de qui allait dormir à côté de la porte. C'était quelque chose que mes soeurs et moi avions fait jusqu'à que je quitte la maison et qu'elles aient à affronter seules mon beau-père. Elle a raconté qu'elle couchait dehors avec ses petites copines, non pas qu'elle veuille spécialement sortir avec, ou même faire l'amour, mais parce qu'alors elle ne dormait pas à la maison. Elle a dit que le sexe n'était pas le pire dans tout ça, bien que ce soit la partie qui intrigue le plus les gens. Bien pire encore était le mépris qui s'ensuivait, quotidien.

C'est ma vie qu'elle racontait, un monde éloigné de la famille où elle avait grandi, mais ma vie quand même. Chacune de nous avait grandi en pendant qu'être battue est normal, qu'être tripotée est normal, qu'être insultée fait partie de la vie, que tout le monde le fait, que simplement les gens n'en parlent pas en public. Nous nous considérions chacune dans notre coin comme des anomalies. Des monstres. Ce que l'on a découvert en discutant – par la suite quatre ou cinq autres femmes l'ont aussi découvert ensemble – c'est que nous étions toutes sur le même modèle. Pour nous toutes, la famille avait été un camp de prisonnier-e-s : une horreur journalière, complètement sue et tue à la fois.

Je n'ai commencé à écrire, ou plutôt je n'ai commencé à garder ce que j'écrivais, qu'à partir de 1974, lorsque j'ai publié un poème. Tout ce que j'avais écrit avant cela, dix ans de journal intime, de nouvelles et de poèmes, je les avais brûlé de peur que quelqu'un ne les lise. Dans un petit coin de ma tête, il y avait toujours ma mère qui me murmurait : « Ils vont t'envoyer en détention. Tu finiras dans la prison du comté et ta vie sera fichue. Tu ne veux pas faire ça ».

Même maintenant, après toutes ces années, je rêve que je suis une petite fille de treize ans enfermée derrière des barreaux, mon minou me faisant mal, ne sachant pas comment en parler à qui que ce soit. Parfois, je rêve encore que je descends en Floride avec un fusil, chargé, dans une valise.

Lorsque j'ai démarré l'écriture de L'Histoire de Bone, je voulais faire deux choses : recréer la famille que j'ai profondément aimé mais qui ne m'a pas sauvée, et mettre par écrit tout ce qui arrive dans une famille violente où l'on pratique l'inceste. Je voulais montrer aux gens que la vie continue, même lorsque vous êtes battue et violée ; qu'il vient la plupart du temps la nuit lorsque votre maman travaille tard et que la plus grosse lutte que vous arrivez à mener en tant qu'enfant, c'est d'essayer de croire que vous n'êtes pas le monstre que l'on dit. Vous avez besoin de savoir que vous existez pour de vrai, que ce qui vous arrive n'est pas de votre fait, parce que c'est ce que je pensais lorsque j'étais enfant. Je pensais que si j'étais un peu meilleure, un peu plus futée, un peu plus méchante, un peu plus rapide, ou même meilleure chrétienne, aucune de ces choses affreuses n'arriveraient. Alors j'ai écrit une histoire aussi forte que je pouvais sur une petite fille que l'on persuade lentement qu'elle est un monstre, et que les gens qu'elle aime le plus ne savent pas.

Ce qui me manquait toujours, lorsque je lisais des livres sur l'inceste ou que j'en parlais avec d'autres survivantes, c'est ce que j'ai ressenti à propos de ma mère. Je n'ai pas besoin de raconter à quiconque ce que m'a fait mon beau-père quand j'étais enfant.

J'ai suffisamment travaillé sur la violence à laquelle j'ai survécu qu'il n'est plus

tellement nécessaire pour moi d'en parler autrement que pour en faire froidement état et refuser d'avoir honte de mon enfance ou de la personne que je suis devenue en étant encore en vie. Pour ma propre santé mentale, je dois être terre à terre concernant ce qui m'est arrivé, afin de ne pas me renier et ne jamais rendre les armes face à la pression constante qui me pousse à le faire. Alors j'ai essayé d'être honnête quant au fait d'être une survivante de l'inceste et de ce mépris violent, mais les choses qu'il me faut arriver à comprendre, dont j'ai encore besoin de parler, ne sont pas les plus évidentes ni les plus accessibles.

Plus que les détails concernant les abus sexuels, ce sont les questions concernant l'abandon et la trahison de ma famille que je veux examiner. J'ai besoin de comprendre et de parler de ma mère, des choix qu'elle était forcée de faire, de l'impossible douleur de sa lutte afin de créer une famille et de prendre soin de ses filles. Comment, me demandais-je, amour et trahison peuvent-ils devenir si intimement mêlés ?

J'ai tenté de comprendre la vie de ma mère, toute seule, me rappelant que j'aimais mes petites sœurs mais que je voulais qu'elles dorment près de la porte. J'observe ma vie, et je me souviens que j'étais une enfant qui aimait éperdument sa mère et la haïssait chaque fois qu'elle rentrait tard du travail. Chaque fois qu'elle avait une heure et demie de retard et qu'il fallait que je survive seule à cette heure et demie – à cinq, sept, neuf et onze ans – j'étais folle de rage contre elle. J'ai véritablement aimé ma mère, mais alors enfant, je ne comprenais pas pourquoi elle ne nous emmenait pas ailleurs, n'importe où, vivre dans n'importe quelles autres conditions que celles dont nous étions prisonnières. Je savais parfaitement que ma mère nous aimait moi et mes sœurs et qu'elle faisait ce qu'elle pouvait pour essayer de nous sauver. Mais je sais aussi que ma mère n'avait aucune idée de ce qui se passait chez nous : d'abord parce qu'elle se mentait à elle-même afin de ne pas devenir folle, ensuite parce que nous lui mentions pour sauver notre peau et la sienne, et enfin parce que le monde entier lui mentait et nous mentait sur ce qui nous arrivait. Le monde nous disait qu'on nous donnait des fessées, pas que nous étions battues, et que ce manque de considération envers les enfants était normal, qu'il n'y avait pas de quoi se plaindre. Le monde mentait et nous mentions et mentir devint une habitude.

Je me suis promis de perdre l'habitude de mentir, afin d'essayer de vivre dans la vérité tous les jours de ma vie, mais ce n'est pas simple. Démêler les mensonges de la vérité est quelque chose d'atrocement compliqué, en particulier pour les écrivain-e-s. J'invente une histoire, je la construis, et je désire qu'elle ait un impact, un effet, pour littéralement changer le monde qui a menti à ma mère, mes sœurs et moi. L'histoire que j'invente provient de ma vie et de mes croyances, mais ce n'est pas une autobiographie, ni même la « biomythographie » dont Audre Lorde se fait la championne. Ce que je me suis appris à faire, c'est faire éclater la vérité à travers l'écriture.

Mes sœurs ne se souviennent pas de toute leur enfance, et un des rôles que j'ai joué dans ma famille a consisté à être celle qui la leur rend. Un problème qui surgit avec mes romans c'est que je pars parfois d'une petite chose qui nous est arrivée pour aboutir à quelque chose de très lointain. Du coup, mes sœurs ne saisissent plus la différence entre l'histoire que j'ai inventé et notre vie. Ce que j'ai dû faire l'année qui a suivi la sortie de mon roman, c'est m'asseoir avec mes petites sœurs et tout revoir avec elles. J'ai du dire : « Cette page est vraie. Cela ne m'est pas arrivé, mais cela vous est arrivé ». Et je ne connais rien d'aussi dur que cela. Lorsque ma petite sœur et moi-même avons fina-

lement utilisé le mot inceste, et avons parlé de pire encore, la haine quotidienne dans laquelle nous étions plongées en tant que filles, elle m'a dit qu'elle ne laisserait aucun homme « comme ça » être seul avec ses filles. J'ai eu à lui dire que ce n'était pas seulement une question d'hommes, et d'hommes « comme ça ». J'ai dû lui parler de femmes que j'ai rencontrées après avoir quitté la maison, des femmes qui transpiraient la haine aussi puissamment que le pire homme qu'on ait jamais connu. J'ai dû lui dire que le monde est plus grand, plus compliqué et plus méchant que ce que quiconque nous avait dit, et que les outils pour l'affronter existent, mais que l'on doit les inventer soi-même et se les fabriquer au fur et à mesure que l'on avance dans la vie.

Une des raisons pour lesquelles j'écris est de créer mes propres règles, de forger mes propres outils, afin de montrer à mes soeurs les choses que j'ai apprises. Et, en faisant en sorte de créer un échange entre nous, je peux à mon tour retirer des choses de ce qu'elles peuvent m'apprendre.

Une autre raison pour laquelle j'écris, c'est cette femme dans le fauteuil en face de moi, celle qui n'a pas vécu ma vie mais cévu ce que j'ai vécu. J'ai reçu une lettre d'elle il y a peu. Elle vit dans l'Iowa avec sa fille, et dans cette lettre elle me dit qu'elle ne rêve plus de fusil de chasse. Elle y pense seulement de temps en temps, et au grand jour.

Je suis de plus en plus convaincue que ce qui est essentiel pour moi doit être mis en mots, énoncé et partagé, et ce même au risque que ce soit éreinté par la critique et incompris. Parce que parler m'est bénéfique que d'abord et avant tout. Je suis ici, debout, comme poète Noire lesbienne, et tout cela prend un sens encore plus fort parce que je suis toujours en vie, alors que j'ai bien failli ne plus l'être. Il y a moins de deux mois de cela, deux médecins, une femme et un homme, m'ont annoncé que je devais me faire opérer du sein, et qu'il y avait 60% à 80% de risques pour que la tumeur soit maligne. Entre cette nouvelle assénée et l'intervention chirurgicale, une attente de trois semaines s'est écoulée, période d'agonie pendant laquelle j'ai dû réenvisager ma vie entière. L'opération a eu lieu, la tumeur était bénigne.

Mais pendant ces trois semaines, j'ai été forcée de me regarder, de regarder ma vie, à la lumière crue de l'urgence, expérience dont je suis ressortie secouée mais bien plus forte. De nombreuses femmes, certaines d'entre vous aujourd'hui ici, ont fait face à ce genre de situation. Ce que j'ai ressenti au cours de cette période m'a aidée à élucider bien des questions sur ce qui peut transformer le silence en paroles et en actes.

Ainsi confrontée de force à l'éventualité de ma mort, à ce que je désirais et voulais de ma vie, aussi courte soit-elle, priorités et omissions me sont apparues violemment, sous une lumière implacable, et ce que j'ai le plus regretté ce sont mes silences. De quoi avais-je donc eu si peur ? Dans mon esprit, poser des questions ou parler signifiait souffrance ou mort. Pourtant nous souffrons toutes, de bien des façons, tout le temps, et la souffrance se transforme ou s'achève. La mort, en revanche, c'est le silence final. Et elle pourrait ne pas tarder, à présent. Peu importe si je n'ai pas dit ce qu'il fallait, si je me suis trahie par toutes sortes de petits silences, remettant ma parole à plus tard, ou comptant sur une autre pour parler à ma place. J'ai alors commencé à discerner en moi une source de puissance qui vient de cette connaissance : bien qu'il soit préférable de ne pas avoir peur, savoir relativiser la peur me donne une très grande force.

J'allais mourir, tôt ou tard, que j'aie pris la parole ou non. Mes silences ne m'avaient pas protégée. Votre silence ne vous protégera pas non plus. Mais à chaque vraie parole exprimée, à chacune de mes tentatives pour dire ces vérités que je ne cesse de poursuivre, je suis entrée en contact avec d'autres femmes, et, ensemble, nous avons recherché des paroles s'accordant au monde auquel nous croyons toutes, construisant un pont entre nos différences. Et ce sont l'intérêt et le soutien de toutes ces femmes qui m'ont donné de la force, et permis de questionner les fondements mêmes de ma vie.

Les femmes qui m'ont soutenue pendant cette période étaient noires et blanches, vieilles et jeunes, lesbiennes, bisexuelles et hétérosexuelles, et nous avons toutes pris part à cette guerre contre les tyrannies du silence. Sans la force et l'attention de toutes ces femmes, je n'aurais pas pu survivre indemne. Pendant ces semaines de peur intense, j'ai soudain compris – dans la guerre, nous combattons les forces de la mort, plus ou moins subtiles, dont nous sommes conscientes ou non – que je ne suis pas seulement une victime, je suis aussi une guerrière.

Quels sont les mots qui vous manquent encore ? Qu'avez-vous besoin de dire ? Quelles sont les tyrannies que vous avez jour après jour et que vous essayez de faire vôtres, jusqu'à vous en rendre malade et à en crever, en silence encore ? Peut-être que pour certaines d'entre vous, ici aujourd'hui, je suis le visage d'une de vos peurs. Parce que je suis femme, parce que je suis Noire, parce que je suis lesbienne, parce que je suis moi – une poète guerrière Noire qui fait son boulot –, venue vous demander : et vous,

est-ce que vous faites le vôtre ?

Et bien sûr, j'ai peur, car transformer le silence en paroles et en actions est un acte de révélation de soi, et cet acte semble toujours plein de dangers. Quand je lui ai parlé de notre sujet de discussion et de mes difficultés, ma fille m'a dit : « Raconte-leur qu'on n'est jamais une personne à part entière si on reste silencieuse, parce qu'il y a toujours cette petite chose en nous qui veut prendre la parole. Et, si on continue à l'ignorer, cette petite chose devient de plus en plus fébrile, de plus en plus en colère et si on ne prend pas la parole, un jour, cette petite chose finira par exploser et nous mettre son poing dans la figure. »

La raison du silence, ce sont nos propres peurs, peurs derrière lesquelles chacune d'entre nous se cache – peur du mépris, de la censure, d'un jugement quelconque, ou encore peur d'être repérée, peur du défi, de l'anéantissement. Mais par-dessus tout, je crois, nous craignons la visibilité, cette visibilité sans laquelle nous ne pouvons pas vivre pleinement. Dans ce pays où la différence raciale, quand elle n'est pas dite, crée une distorsion permanente du regard, les femmes Noires ont été d'une part toujours extrêmement visibles, d'autre part rendues invisibles par l'effet de dépersonnalisation inhérente au racisme. Même au sein du mouvement des femmes, nous avons dû, et devons encore, nous battre pour cette visibilité de notre Négritude, ce qui nous rend d'ailleurs extrêmement vulnérables. Car pour survivre dans la bouche de ce dragon appelé Amérique, nous avons dû apprendre cette première et vitale leçon : nous n'étions pas censées survivre. Pas en tant qu'êtres humains. Et la plupart d'entre vous non plus, que vous soyez Noires ou non. Or, cette visibilité, qui nous rend tellement vulnérables, est la source de notre plus grande force. Car le système essaiera de vous réduire en poussière de toute façon, que vous parliez ou non. Nous pouvons nous asseoir dans notre coin, muettes comme des tombes, pendant qu'on nous massacre, nous et nos soeurs, pendant qu'on défigure et qu'on détruit nos enfants, qu'on empoisonne notre terre ; nous pouvons nous terrer dans nos abris, muettes comme des carpes, mais nous n'en aurons pas moins peur.

Chez moi, cette année, nous célébrons Kwanza, fête afro-américaine des moissons qui commence le lendemain de Noël et dure sept jours. Il y a sept principes dans Kwanza, un pour chaque jour. Le premier principe, c'est Umoja, qui signifie unité, la volonté d'atteindre et de maintenir l'unité en soi et dans sa communauté. Le principe pour hier, le deuxième jour, c'est Kujichagulia – autodétermination –, la volonté de nous définir, de nous nommer, de parler en notre nom, et pas que les autres nous définissent et parlent à notre place. Aujourd'hui, c'est le troisième jour de Kwanza, et le principe pour aujourd'hui est Ljima – travail et responsabilité collectives –, la volonté de construire et de maintenir nos communautés ensemble, d'identifier et de résoudre nos problèmes collectivement.

Si nous sommes toutes là aujourd'hui, c'est parce que, d'une façon ou d'une autre, nous partageons un même engagement envers le langage et le pouvoir des mots, c'est parce que nous sommes décidées à régénérer cette langue instrumentalisée contre nous. Pour transformer le silence en paroles et en actes, il est fondamental que chacune de nous établisse et analyse sa place dans cette transformation, et reconnaisse le rôle vital qu'elle joue.

Pour celles qui écrivent, il est nécessaire d'examiner minutieusement, non seulement la véracité de ce que nous disons, mais encore la véracité du langage que nous

utilisons. Pour d'autres, il s'agira de partager, et aussi de transmettre, ces paroles qui font sens pour nous. Mais plus que tout, il est primordial, pour nous toutes, de montrer l'exemple en vivant et en nommant ces vérités auxquelles nous croyons, et que nous détenons au-delà de notre entendement. C'est seulement ainsi que nous pourrions survivre, en prenant part à ce processus vital, créatif et continu, et qui s'appelle grandir.

Et cela ne se fait jamais sans peur – peur de la visibilité, de la lumière implacable de l'examen, peut-être peur d'être jugée, peur de la souffrance, peur de la mort. Mais nous avons déjà traversé tout cela, en silence, excepté la mort. Maintenant, je me répète sans cesse que si j'étais née muette, ou si j'avais fait vœu de silence ma vie entière pour assurer ma sécurité, ça ne m'aurait pas empêchée de souffrir pour autant, je n'échapperais pas à la mort de toute façon. Ce qui est très bien pour relativiser les choses.

Et quand les paroles des femmes crient pour être entendues, nous devons, chacune, prendre la responsabilité de chercher ces paroles, de les lire, de les partager et d'en saisir la pertinence pour nos vies. Nous ne devons pas nous cacher derrière les simulacres de division qu'on nous a imposés, et que nous faisons si souvent nôtres. Du genre : « Je ne peux vraiment pas enseigner la littérature des femmes Noires, leur expérience est si éloignée de la mienne. » Pourtant, depuis combien d'années enseignez-vous Platon, Shakespeare et Proust ? Ou bien : « C'est une femme blanche, que peut-elle vraiment avoir à me dire ? » Ou : « C'est une lesbienne, que va en penser mon mari, ou mon patron ? » Ou encore : « Cette femme parle de ses fils et je n'ai pas d'enfant. » Et toutes les multiples façons que nous avons de nous priver de nous-mêmes et des autres.

Nous pouvons apprendre à travailler, à parler, malgré la peur, de la même façon que nous avons appris à travailler, à parler, malgré la fatigue. Car nous avons été socialisées pour respecter la peur bien plus que nos propres besoins de parole et de définition ; et à force d'attendre en silence le moment privilégié où la peur ne serait plus, le poids de ce silence finira par nous écraser.

Le fait que nous soyons ici ensemble, et que je prononce ces paroles, est une tentative de briser ce silence, et de construire des ponts entre nos différences, car ce ne sont pas nos différences qui nous immobilisent, c'est le silence. Et tant de silences doivent être brisés !

I know it sounds absurd but please tell me who I am
Supertramp

Il y a des êtres qui sont submergés par la réalité des autres, leur façon de parler, de croiser les jambes, d'allumer une cigarette. Englués dans la présence des autres. Un jour, plutôt une nuit, ils sont emportés dans le désir et la volonté d'un seul Autre. Ce qu'ils pensaient être s'évanouit. Ils se dissolvent et regardent leur reflet agir, obéir, emporté dans le cours inconnu des choses. Ils sont toujours en regard sur la volonté de l'Autre. Elle a toujours un temps d'avance. Ils ne la rattrapent jamais.

Ni soumission ni consentement, seulement l'effacement du réel qui fait tout juste se dire « qu'est-ce qui m'arrive » ou « c'est à moi que ça arrive » saut qu'il n'y a plus de moi en cette circonstance, ou ce n'est plus le même déjà. Il n'y a plus que l'Autre, maître de la situation, des gestes, du moment qui suit, qu'il est seul à connaître.

Puis l'autre s'en va, vous avez cessé de lui plaire, il ne vous trouve plus d'intérêt. Il vous abandonne avec le réel, par exemple, une culotte souillée. Il ne s'occupe plus que de son temps à lui. Vous êtes seul avec votre habitude, déjà, d'obéir. Seul dans un temps sans maître.

D'autres ont beau jeu alors de vous circonvier, de se précipiter dans votre vide, vous ne leur refusez rien, vous les sentez à peine. Vous attendez le Maître, qu'il vous fasse la grâce de vous toucher au moins une fois. Il le fait, une nuit, avec les pleins pouvoirs sur vous que tout votre être a suppliés. Le lendemain il n'est plus là. Peu importe, l'espérance de le retrouver est devenue votre raison de vivre, de vous habiller, de vous cultiver, de réussir vos examens. Il reviendra et vous serez digne de lui, plus même, vous l'éblouirez de votre différence en beauté, savoir, assurance, avec l'être indistinct que vous étiez auparavant.

Tout ce que vous faites est pour le Maître que vous vous êtes donné en secret. Mais, sans vous en rendre compte, en travaillant à votre propre valeur vous vous éloignez inexorablement de lui. Vous mesurez votre folie, vous ne voulez plus le revoir jamais. Vous vous jurez d'oublier tout et de ne jamais en parler à personne.

L'image de couverture provient du livre *See Red. Women's Workshop. Feminist Posters 1974-1990*, Four Corner Books, 2017.

L'image en page 6 provient du livre *Le Fils de l'Ours Père* de Nicolas Presl, The Hoochie Coochie, 2010.

**Helen Zahavi
Soraya Chemaly
June Jordan
Gwenola Ricordeau
Catherine Baker
Angela Davis
Sara Ahmed
Dorothy Allison
Audre Lorde
Annie Ernaux**

«BARGE» de Héloïse K.

Le jeudi 9 décembre 2021, nous invitons Héloïse K. pour le lancement de son livre intitulé BARGE. À cette occasion, l'autrice nous lit des extraits de son livre et nous présentera quelques écrits et brochures de sa boîte à outil liée aux questions de santé mentale.

Pendant son Erasmus à Berlin, Héloïse entre dans une crise mystico-politique qui lui fait perdre pied avec le réel. Des allers-retours en hôpital psychiatrique à son deuil définitif du délire, elle raconte son long parcours pour s'émanciper de l'accompagnement médical. Ce livre mêle des extraits de ses carnets de l'époque, des lettres de proches et des pages de son dossier de soin, pour donner un panorama aussi complet que possible de ces périodes troublées.

Héloïse K. et Cécile K. (ill.), «Barge», auto-édité, 2019 (extraits)

J'arrive à Berlin le 1er octobre 1999, pour une année Erasmus dans un institut de sciences politiques.

Le 5 octobre, j'ai vingt ans.

Un mois plus tard je trouve une chambre dans une coloc de Kreuzberg, le quartier turc et alterno. Y vivent 7-8 autres meufs, toutes plus âgées que moi, venues de Géorgie et du Sri Lanka, du Pays Basque espagnol, du Kurdistan, d'Allemagne de l'est, de Colombie.

Toutes ont des engagements militants et une sacrée envie de jouir du présent, on se marre beaucoup.

À leur contact, j'ai l'impression d'éclorre. Et d'avoir toute la ville pour me déployer – il y a tellement de ciel au-dessus de nos têtes.

Quand l'année universitaire touche à sa fin, je suis pas loin de l'apothéose.

Au petit matin du 6 août 2000, en sortant d'une nuit de teuf au Tresor, les potes m'appellent pour venir sniffer un truc offert par un gars. Hop, la poudre passe du muret à ma narine. Assez vite je rentre chez moi, prends de quoi écrire, et monte sur le toit de l'immeuble, avec la tour de l'Alexanderplatz qui veille sur nous et l'horizon. Ambiance électrique extatique.

Non franchement là ça commence à faire trop de hasards. Trop de flashes. De smiles. De discussions. Donc il faut faire un truc très très bien. Mais accessible

(oua c'est trop magnifique. Je n'ai pas dit / écrit / photographié un centième.

Ouais, très vite et magique l'organisation (oua, pouvoir magique!
(hélo, si tu veux être crédible, tu ne remplis pas cette page après—ouais, cool, moins de travail. non. Stop. Impossible. Un Messie qui commence par un trip / trouver un autre mot : un être humain, parce que quand même

CE BORDEL, CE SOIR, + QUE JAMAIS!!! (non non, ne pas faire trop artistique dans l'écriture) > je finis les phrases $\frac{3}{4}$ d'heures après, norma > putain, mais je vais pas devenir un messie littéraire! Je vous en prie mes anges qui lisez ces pages, pas à finir tout de suite!

[merde, je > réincarnation du Messie? An 2000? Je lui crache dessus

Trop del cette page et cette révélation. Je vais finir les hommages (même pas tous je crois, ça prendra trop de temps. Et il va falloir traduire
—ATTENTION, je ne suis
—j'ai des résumés à faire putain

Merci à berlin. dans ton zoo tout semble si simple.
(à chacun de traduire pour les autres—à vous de faire le boulot!)
la girhasch

La première voix que j'entends, elle m'appelle «Jah».

Berlin, 14 août 2000
Héloïse, c'est une chance inouïe que tu as là. Berlin, capitale de l'humanité.
Merde, vers quoi je tourne mon amour maintenant, je vois que vous en êtes plein.
J'arrête d'émettre des signes, promis. J'ai quitté la ville de toute façon. A vous de jouer.

Dimanche d'octobre. Gare de Heidelberg
Bilan à mi parcours :
— suis-je dans l'erreur? dans quelle mesure?
— Pourquoi tous les gens veulent-ils que je les fusille du regard?
> faudrait que je roule des pèts dans toutes les gares et que je ne m'arrête

pas de marcher mais les limites physiques et psychiques de mon corps me sont propres et, sorry, je suis fatiguée.

Je sais que sisters et brothers partout il y a, mais je ne peux pas être en action permanente. Les happenings, oui j'aime, et sincèrement vous faites ça très bien.

19 décembre 2000

Centre Hospitalier Universitaire de Dijon – Consultation de Psychiatrie

Jeune fille de 21 ans venue aux urgences accompagnée par son père après une fugue.

- contact difficile
- regard fixe
- défaut d'hygiène

Dit être hospitalisée « pour faire une pause ».

« Je suis un peu nymphomane, c'est à dire attirée par les relations humaines ». Ne se sent pas angoissée, n'a pas conscience de présenter un comportement anormal.

A la fin de l'entretien, le contact est un peu meilleur. Elle me dit « entendre des voix qui lui parlent, des paroles d'amour ou des injures ». Cela a débuté cet été.

> donc : épisode psychotique aigu actuellement, évoluant depuis août 2000, et associé à la prise de toxiques

> orientation : service fermé

> TTT : zyprexa 20mg, tercián 20 gouttes

Le Zyprexa, il m'a bourré du coton dans le cerveau et de la mollesse dans le corps. Il a assez vite étouffé, tel une couverture humide, les flammes rugissantes de mon délire. Il a soufflé sur mon élan vital comme on éteint une chandelle.

11 janvier 2001

Centre Hospitalier Spécialisé de Dijon. Le psychiatre

– Poursuite de l'amélioration de l'état clinique de cette patiente ces deux der-

nières semaines

– Les relations avec les autres patients paraissent faciles, peut-être trop faciles, sans discernement, sans ajustement de la distance relationnelle selon les personnes.

> Part en week-end chez ses parents puis poursuite des soins en hôpital de jour du lundi au vendredi.

Seule la présence des autres patients rend cet espace-temps distendu vivant et supportable.

La meuf qui passe la journée à marcher en se tenant à la rampe, les yeux au plafond ; celle qui crame sa clope jusqu'au filtre, en tirant dessus comme sur une paille ; celle dont je couvre la fugue ; celui qui plie méthodiquement son keffieh jusqu'à faire apparaître un drapeau britannique.

Celui à qui je roule une pelle 5mn après son arrivée. Celui à qui je fais des petits pious appliqués, qui dessine au feutre des icônes magnifiques de piété enfantine. Celui que je retrouve tous les midis au fumoir pour des embrassades là encore, un Algérien de 75 ans dont je déforme les phrases pour me persuader qu'il est en contact avec des gens du squat des Tanneries, et va me mener à eux. Un jour, il m'attire dans sa chambre et je suis surprise par sa force quand, bite à l'air, il essaye de me coincer entre le mur et son lit. Par la suite je chercherai surtout à l'éviter.

26 avril 2002

Centre de Jour d'Auxonne

Le Psychiatre

Vendredi est allée s'installer dans un squat à Dijon, effervescence politique après les élections de ce dimanche.

Reprise irrégulière du traitement, consommation de cannabis.

Ne paraît pas délirante ce jour mais fatiguée (a peu dormi ces dernières nuits) : on lui conseille d'aller se reposer chez ses parents.

2002, c'est l'année des manifs contre Le Pen au deuxième tour, Dijon qui grouille, des assemblées sur les places publiques. Le chaos semble possible, c'est ter-

rifiant et excitant à la fois. Je suis souvent au squat des Tanneries et au local libertaire, à zoner, à me taper l'incruste.

Mes phrases sont tordues, mais pas plus que les messages des militants qui me semblent codés. Je crains les trahir en les regardant en face : les flics pourraient, via mes yeux-caméras, photographier leurs iris et les fichier.

Lors d'une manif de nuit, sur les grands boulevards, ma tête est envahie par des injures racistes, et dans mon champ de vision apparaissent des surimpressions de croix gammées, de flammes du Front National. C'est la panique. Sans doute a-t-on vendu l'accès de mon cerveau à l'ennemi, qui profite ainsi d'un émetteur surpuissant, universel, puisque tout le monde, et j'entends bel et bien par là tous les habitants et habitantes de la planète, voient ce que je vois et entendent ce que je pense.

dimanche 5 janvier 2003 au soir

Je crois être devenue complètement, entièrement transparente, dans le sens où l'on perçoit mes pensées, les images que mon cerveau m'envoie, les gestes que je m'apprête à faire, les mouvements organiques de mon corps.

Des voix sont calquées sur des bruits m'entourant à plus ou moins grande distance, allant jusqu'à occuper mon cerveau ou ma bouche, une forme de télépathie intrigante et multiforme.

De ces phénomènes j'ai parfois voulu faire découler des missions particulières. « Faire voir » une réalité oubliée, ou déformée par les médias classiques. Donner matière à réflexion, fournir du contenu pour une révolte voulue souterraine, lire des textes doués d'impact, pour faire avancer une certaine pensée politique et philosophique « au sein de la population » (mais qui ? quand ? à quelle heure d'écoute ? qui en retiendrait quoi ? comment avoir du feed back ?).

septembre 2002

Je voulais être l'anarchipute (coucher pour convaincre, attentats d'amour libre, les laisser entrer dans mon antre messianique ; les aimer tous et tou.tes leur faire l'amour ; atteindre d'autres sphères, participer à la propagation de l'Amour Universel ; ou devenir pute et verser les bénéfices à la cause de l'Anarchie, aux

divers mouvements, etc).

Et tout ça en étant folle, raide amoureuse de Julien. Ébahie, subjuguée époustoufflée par tant de beauté et d'intelligence réunies. A en devenir conne et muette devant lui, à bloquer à plus de 50m, à être perdue dès que je le sais là .
J'étais convaincue qu'après avoir couché avec lui je pourrai refumer, qu'on ferait une caravane internationale pour l'éthiopie, que la terre changerait de sens de rotation, etc.

Je lis Le Monde en diagonale, des voix and co amènent à: Julien peut devenir «un porte-parole international plus cohérent et plus efficace en faveur d'une évolution positive. Pour se faire, il est indispensable que l'Union mette de l'ordre dans ses propres affaires».

Il m'est d'autant plus nécessaire que tout dans ma vie fait signe, dans l'infiniment grand, dans le ridiculement petit, et que bien souvent je m'y perds. Dans les restes d'une assiette je vois des personnages, les fils d'un tapis forment des lettres, les nuages me dessinent des destins au ralenti. Un rayon de soleil vient se poser sur une tête d'affiche, les paroles d'une chanson s'adressent subitement à moi.

Chanson sur france culture: «no i don't wanna fall in love with you» et voix du gars qui dit «Julien espère que pour une fois elle comprend».

Les unes de grands titres nationaux font souvent écho à mes pérégrinations, il y a toujours du suspens quand je rentre chez un marchand de journaux. Au cinéma le film se tourne en direct en fonction de ma place dans la salle, pour une interaction parfaite. Les lèvres des acteurs et actrices, que je m'applique à lire, évoquent des situations autrement plus politiques et révolutionnaires que ce que prétendent les dialogues.

Le plus fort, le plus grandiose, c'est quand j'arrive dans une ville, et que je capte à une infinité de détails qu'elle s'est préparée pour ma venue: les titres des pièces jouées dans ses théâtres, les couleurs de ses parterres de fleurs, les codes des plaques d'immatriculation, les piétons m'indiquant par des signes discrets quelle scène «impromptue» filmer pour la lutte... J'essaye de bien faire, d'être à la hauteur, tellement de gens s'impliquent et jouent le jeu!

En août 2002, je suis persuadée qu'il faut que je me trouve aux Saintes-Marie de la Mer le 15, pour rendre hommage à la Vierge.

Malheureusement le jour J me voit encore à Saint Étienne, dans le lit d'une Marine—justement ce jour-là y a dans Libé un encart rose sur Marine Le Pen, et je prends ça comme un affront.

Je la suis, ainsi que ses potes, à une fête d'anniversaire à la campagne. En plein milieu du repas je m'éclipse—impossible de rester là plus longtemps.

Je me balade dans le village, sonne à un couvent, pour dire à la bonne sœur qui m'ouvre que « le sang du Christ coule en moi », que je dois rentrer dans les ordres. « Ah, désolée, c'est pas comme ça que ça se passe », elle me répond en fermant le portail.

Je poursuis ma route, et tombe sur un trio de meufs qui traînent en joggings et pyjamas autour d'une bagnole. Elles m'interpellent, voient d'un mauvais œil mon projet d'aventure quand je le leur explique, finissent par me demander si elles peuvent appeler quelqu'un pour moi. Je ne connais pas d'autre numéro par cœur que celui de mes parents, que je leur donne, un peu penaude.

Je décolle sans demander reste, pour me faire accoster un quart d'heure plus tard par un véhicule de la gendarmerie. On m'amène au poste, où je patiente jusqu'à l'arrivée de ma mère. Je refuse son accolade, et passe le trajet retour à bloquer sur les reflets verdâtres de l'autoradio dans la vitre, que je perçois comme le tableau de bord d'une fusée qui peinerait à décoller.

20 mai 2003

Centre médico-psychologique d'Auxonne. Le Psychiatre

A quitté le foyer pour jeunes adultes psychotiques depuis un mois, vit et travaille chez ses parents en maraîchage.

A pris différents contacts avec des exploitations « bio » pour aller y effectuer des stages.

Va bien. Discours posé, cohérent, persistance de brèves et moins fréquentes manifestations hallucinatoires, auditives, par rapport auxquelles elle reste perplexe.

Écolonie, samedi 21 juin 2003

Journée travaillée. Taille des tomates, et récolte des doryphores dans un bocal.

Je m'interroge sur ce génocide, quand les voix me foutent la paix...

Une notamment : « oh oui, débute-moi », alors que je marchais chaque pied posé sur une butte de patate.

Une voix plaquée sur le son sourd d'un avion : « nous vivons dans le même monde, petite hélioise... »

Le soupire parfois d'entendre ces gens qui n'ont rien à dire s'accaparer mon ouïe.

juillet 2003

Je copie voix et réflexions, une voix fait « note pas tout ça, faut aller vite », puis « ouah c'est beaux des doigts, j'adore la couleur ».

Voix : « celle qui se prend pour ieud, elle m'énerve »

Les voix, c'est rendre entendable ce qui dépasse l'entendement.

1er juin 2004

Centre médico-psychologique d'Auxonne.

Le Psychiatre

Amorce d'une nouvelle décompensation sur un registre hypomaniaque avec tachypsychie, logorrhée, jeux de mots plus abondants, troubles du sommeil.

N'a pris son traitement que de façon irrégulière ces dernières semaines.

De retour chez mes parents suite à cette décompensation, ils font le choix de ne pas m'hospitaliser, avec un suivi en hôpital de jour. Je retrouve très vite le chemin du squat des Tanneries, mais mon séjour y est assez compliqué. J'ai retrouvé une très longue lettre postée par une de ses habitantes, qui revient sur les événements et leur tentative d'y faire face.

« Les discussions avec toi étaient super dures : on ne savait jamais ce que tu écoutais, ce que tu comprenais, au milieu d'une phrase tu pouvais décrocher et partir autre part. Il s'est passé des choses qui ne sont pas acceptables dans les Tanneries, comme le fait d'être super présente physiquement auprès de certaines personnes, de ne pas respecter l'intimité, de se coucher avec une personne qui ne l'a pas choisi... »

Rien n'a été réfléchi collectivement à ces moments-là et la situation s'est dégradée

jusqu'à devenir intenable.

Après, clairement, aux Tanneries, on ne peut pas gérer les problèmes de tous les gens qui passent, c'est trop énorme. Mais quand on choisit de le faire, on doit le faire bien.

Du coup en ce moment aux Tanneries on a beaucoup parlé de toi et de ta présence, on a eu des discussions très fortes par rapport à tout un tas de choses (la folie c'est quoi ? et c'est qui ? c'est pas que toi, c'est nous aussi, c'est tout le monde à des degrés divers).

Pour moi ça a été énorme cette situation. Il y a tout un tas d'autres questions que je me suis posées. Sur la folie j'ai déjà eu des témoignages de personnes qui « partaient dans une autre réalité », décrochaient et qui étaient bien comme ça, qui ne voulaient pas vraiment revenir au « monde réel », disons à la « réalité de la majorité ». Je me suis posé cette question par rapport à toi : peut-être que tu te sens bien quand tu décroches, peut-être que c'est un état plus confortable pour toi. De quel droit pourrais-je alors te forcer à revenir à une réalité proche de la mienne ? De quel droit pourrais-je penser que ce que je vis dans ma tête c'est mieux que ce que toi tu vis, et de là, te forcer à changer ? Ces questions étaient très importantes pour moi, je n'ai pas envie de te considérer comme une malade à soigner coûte que coûte.

Au final, ici il y a pas mal de personnes qui se sentent concernées par cette histoire et qui sont prêtes à faire quelque chose, à s'investir. On voudrait pouvoir t'accueillir à nouveau aux Tanneries mais évidemment il faudrait s'y prendre différemment. En tout cas si on t'accueille à nouveau on le fera aussi en « concertation » avec ta mère.

C'est peut-être une entrave à ta liberté et à ton autonomie mais ici on a besoin d'avoir des infos sur ta situation, tes médocs, comment ça se passe à un moment donné et tout ça...

Tout cela sera réfléchi dans les prochaines réus de septembre. On reparlera de toi, mais on va aussi parler de nous, réfléchir à nous et à notre rapport à la folie et à la normalité ; réfléchir aussi à comment on fait ici quand quelqu'un ne va pas bien, pète les plombs ou déprime...

Voilà, au final c'est un processus vraiment positif de réflexions qui s'est enclenché !

Mail du dimanche 27 juin 2004, 01 :49

De : helo.ko@laposte.net

A : tanneries@free.fr

Objet : zoo 'g'oubt : c tea tout jour ces voo ? tèel mi

fianta

gout d'zanno

ard actouasie valant la commoditschida

dinnar apouê l'heurknow heutre

appart aguirre

ni jinski ni coupole

zaout suppa inglese, on se proverbializee sulle farmereureuse della pou belle

doche en bouquets

soïse

hélo sous êtes beograder della piazzia del piu

balise ke tou tA

Est-ce que le monde a les mots pour dire l'avenir ?

Question

d'un temps

péri

j'invente une langue

que je ne parle pas.

12 février 2005

Question pour le psy: pensez-vous qu'une fois que j'aurai tout décortiqué et compris le phénomène de la production de mes voix, je serai guérie ?

= peut-on les vaincre par la stratégie ?

Reprise ferme du Zyprexa 10mg depuis un mois. Répît notoire, beaucoup moins

de voix, voire une dizaine de jours sans aucune allusion auditive.

surtout ne pas laisser le spleen s'installer

Fin du THC

la folie cafouille

son marivaudage

elle le grime

en clown triste

gomine sa crinière

et se discipline

en guimauve appesantie.

CMP d'Auxonne

Le Psychiatre

Va bien.

Contact et discours tout à fait adaptés et sans note ludique.

17 juillet 2010

Ne serait-ce pas plaisir exquis que de se dégager de la problématique du miracle, pour atteindre enfin le stade de l'émerveillement, sans contrainte car sans attente, sans souci de bien faire et de satisfaire, sans recherche de la pertinence et de l'efficacité, sans auditoire supposé, humain ou divin ?

vendredi 7 août 2010

Retour du concert de Duremère et René Binamé :

- ça fait longtemps que j'avais pas eu cette impression d'être une gourdasse
- je connaissais personne alors j'ai cherché dans le village où voir le ciel étoilé, mais y avait des lampadaires partout
- je connais pas les textes des Binamé, ça craint
- ça me renvoie à mes dix ans d'absence, de pas maîtriser les codes
- en tout cas, sûr, pas envie à nouveau de ressentir le sentiment « classe d'intégration »
- je me sens laide et conne, lunettes et mooncup, et pourquoi finalement j'ai pris

mon sac

– du coup j'ai des voix

– c'est comme si, voulant intégrer un tel lieu, j'étais aussi bleue qu'un gosse de 17 ans ayant la même envie.

22 février 2011

Essayer de faire comprendre comment ça a été violent pour moi de choisir de rester dans le raisonnable, d'y revenir, parce que j'ai fait le choix de la société, d'être avec les autres et pas seule avec mon délire ; que dans ce contexte ce choix est celui de la survie.

En 2010 à Toulouse je fais la rencontre de deux personnes avec qui pousser un peu plus loin politiquement les papotes autour de la psy. Ensemble on écrit une brochure, à mi-chemin entre le guide pratique et le recueil de témoignages. Avec, on part plusieurs fois en tournée, mettant en travail avec d'autres les questions qui nous taraudent, aiguisant ensemble nos réponses.

Petit à petit d'autres personnes s'agrègent au groupe, qui devient Crazy Horde, avec lequel on organise régulièrement des ateliers de discussion, des projections-débats, des infokiosques. On est sollicité pour soutenir des gens qui dégoupillent dans leurs collectifs, on tente d'élaborer un annuaire de soignant.es recommandables, on s'associe à un collectif de santé communautaire transpé-dégouines-meufs pour creuser ces questions. En 2013, on découvre le théâtre de l'opprimé.e, et c'est l'occasion encore une fois de se raconter nos histoires, nos chagrins et nos révoltes, et d'aller les partager avec des inconnu.es.

C'est grâce à cette mise en commun de nos vécus et à la politisation des enjeux dont la folie est porteuse, que j'ai pu trouver ma place ET dans le milieu militant (et c'était pas gagné au départ), ET dans le monde (je crois que c'était l'enjeu de ma vingtaine). Afin, encore et toujours, de donner du sens à mon expérience du délire, pour garder vivace, tant bien que mal, le foisonnement de ces années.

Ressources

<https://barge.blog/>

Histoire(s) de psychés

Cette partie s'attarde sur l'histoire sociale de la psyché en Europe.

L'homme-bus, une histoire des controverses psychiatriques en Suisse romande



À Lausanne, au début des années 1980, un jeune homme passionné de trolleybus fabrique de ses propres mains avec des matériaux de récupération une série de modèles réduits. Endossant un authentique costume de conducteur, il promène ses véhicules sur les trottoirs de la ville selon «sa route à lui». [...] Ses périples ne suscitent toutefois pas que de la curiosité, des élans de sympathie ou des réactions d'amusement. Mal comprise, cette imagination qui, selon ses dires, lui permet de «supporter le monde» est un rempart fragile contre les exigences du civisme urbain et les intolérances aux débordements. Peu à peu, son rapport à la ville, où les disponibilités aux échanges demeurent restreintes, semble se détériorer. En janvier 1986, le jeune Lausannois—de son vrai nom Martial Richoz—est escorté par la police pour être interné de force à l'hôpital psychiatrique de Cery. L'Homme-bus disparaît des rues de la capitale vaudoise. Dans le champ médiatique, les réactions s'enchaînent. Il est aussitôt question d'une affaire. Entouré de mystères et de silences, son internement devient dès lors un fait d'actualité digne d'attention publique.

Pour la Librairie la Dispersion et les Archives Contestataires de Genève, Cristina Ferreira, Ludovic Mangué et Sandrine Maulini présentent dans ce podcast leur travail et les enjeux de l'ouvrage «L'homme-bus, une histoire politique et culturelle des controverses psychiatriques (1960-1980)», paru en 2021 aux éditions Georg.

Ressources

<https://archivescontestataires.ch>

<https://www.georg.ch/l-homme-bus>

La querelle des séquelles



Dès le milieu du 19^e siècle, dans le cadre de ces nouveaux phénomènes que sont les accidents de train, un nouveau type de blessé apparaît. Victime d'un coup sur la tête, ou à la colonne vertébrale, il a des séquelles inattendues à son accident—des troubles plus chroniques du comportement. Micro-lésions au cerveau ? Simulation ? Qu'est-ce qui se passe dans le corps ou dans l'esprit de ces patients ? Les médecins se doivent de répondre, car les assurances contre les accidents n'ont pas envie d'indemniser ces nouveaux malades. Retour sur un épisode clé de l'histoire de la psyché contemporaine.

Cerveaux postaux



Dès le moment où la médecine scientifique identifie le cerveau comme le siège du comportement et la source des maladies mentales, il est nécessaire de l'isoler, de le découper, de le passer sous le microscope pour tenter d'y observer et interpréter les bosses, les plis, les dégénérescences. Pour cela, il faut que les cerveaux circulent, alors même que les services de livraison réfrigérée n'existent pas encore—c'est sur les soubassements matériels de la circulation des cerveaux dans la seconde moitié du 19^e siècle que nous nous concentrons dans ce podcast.

Bonheur sous contrôle

Ces quelques fragments sur les techniques de pouvoir néolibéral et capitaliste présente une réflexion sur la construction de notre santé mentale comme instrument d'optimisation et d'auto-optimisation, pour une meilleure performance et efficacité dans la production systémique.

Est-il possible d'être contre le bonheur? Une critique de la science et de l'industrie du bien-être

Depuis la fondation du World Economic Forum en 1971, sa réunion annuelle à Davos sert d'indicateur utile de l'actualité économique mondiale. Ces conférences, qui durent quelques jours à la fin du mois de janvier, réunissent des dirigeants d'entreprises, des politiciens de haut niveau, des représentants d'ONG et une poignée de célébrités pour aborder les principaux problèmes auxquels sont confrontés l'économie mondiale et les décideurs chargés de s'en occuper.

Dans les années 1970, lorsque le WEF était encore connu sous le nom de «European Management Forum», sa principale préoccupation était le ralentissement de la croissance de la productivité en Europe. Dans les années 1980, il s'est intéressé à la déréglementation du marché. Dans les années 1990, l'innovation et l'internet ont pris le devant de la scène, et au début des années 2000, avec le bourdonnement de l'économie mondiale, il a commencé à admettre une série de préoccupations plus «sociales» parallèlement à l'angoisse sécuritaire évidente après le 11 septembre 2001. Pendant les cinq années qui ont suivi l'effondrement du secteur bancaire en 2008, les réunions de Davos ont principalement porté sur la manière de remettre l'ancienne formule sur les rails.

Lors de la réunion de 2014, les milliardaires, les pop stars et les présidents ont côtoyé un participant moins probable : un moine bouddhiste. Chaque matin, avant le début des travaux de la conférence, les délégués ont eu l'occasion de méditer avec le moine et d'apprendre des techniques de relaxation. «« Tu n'es pas l'esclave de tes pensées », déclarait à son auditoire l'homme en robe rouge et jaune tout en serrant un iPad. « Une façon de le faire est juste de les regarder...comme un berger assis au-dessus d'une prairie, qui regarde les moutons ». Quelques centaines de pensées de portefeuilles d'actions et de cadeaux illicites pour des secrétaires de retour au pays ont très probablement fait leur chemin à travers les pâturages mentaux de son public.

Fidèles à leurs principes commerciaux compétitifs, les organisateurs de Davos n'avaient pas choisi n'importe quel moine. Il s'agissait d'un moine d'élite, un ancien biologiste français nommé Matthieu Ricard, une célébrité mineure à part entière, qui fait office de traducteur français pour le Dalaï Lama et donne des conférences TED sur le thème du bonheur. C'est un sujet sur lequel il est particulièrement qualifié pour parler, grâce à sa réputation d'«homme le plus heureux du monde». Pendant plusieurs années, Ricard a participé à une étude neuroscientifique à l'université du Wisconsin, pour essayer de comprendre comment les différents niveaux de bonheur sont inscrits et visibles dans le cerveau. Ces études, qui nécessitent l'installation de 256 capteurs sur la tête pendant trois heures, placent généralement le sujet de recherche sur une échelle allant de la misère (+0,3) à l'extase (-0,3). Ricard a obtenu un score de -0,45. Les chercheurs n'avaient jamais rencontré une telle situation. Aujourd'hui, M. Ricard conserve une copie du tableau des résultats des neuroscientifiques sur son ordinateur portable, avec son nom fièrement affiché comme celui du plus heureux des humains.

La présence de M. Ricard à la réunion de Davos en 2014 est le signe d'un changement d'orientation plus général par rapport aux années précédentes. Le forum était inondé de discussions sur la «pleine conscience», une technique de relaxation issue d'une combinaison de psychologie positive, de bouddhisme, de thérapie cognitivo-comportementale et de neurosciences. Au total, vingt-cinq sessions de la conférence de 2014 se sont concentrées sur des questions liées au bien-être, mental et physique, soit plus du double de 2008.

Des sessions telles que «Rewiring the Brain» (Rebrancher le cerveau) ont permis aux participants de se familiariser avec les dernières techniques à travers lesquelles le fonctionnement du cerveau pourrait être amélioré. «Health Is Wealth» (La santé, c'est la richesse) a exploré les moyens de convertir un plus grand bien-être en une forme de capital plus familière. Compte tenu de l'occasion unique de réunir en un même lieu un si grand nombre de décideurs de haut niveau, il n'est pas surprenant que ce soit également le théâtre d'une campagne de marketing considérable, menée par des entreprises qui vendent des appareils, des applications et des conseils visant à favoriser des modes de vie plus «attentifs» et moins stressants.

Jusque là, pleine conscience. Mais la conférence est allée plus loin que de simples paroles. Chaque délégué a reçu un gadget qui s'attache au corps, fournissant des mises à jour constantes sur le smartphone du porteur pour évaluer la santé de son activité récente. Si le porteur ne marche pas assez ou ne dort pas assez, cette évaluation est relayée à l'utilisateur. Les participants de Davos ont pu gla-

ner de nouvelles informations sur leur mode de vie et leur bien-être. Au-delà, ils ont eu un aperçu d'un avenir où tout comportement est évaluable en fonction de son impact sur l'esprit et le corps. Des formes de connaissances qui, traditionnellement, ne pouvaient être acquises qu'au sein d'une institution spécialisée, comme un laboratoire ou un hôpital, seraient recueillies au fur et à mesure que les individus se baladaient dans Davos pour les quatre jours de la conférence. C'est ce qui préoccupe maintenant nos élites mondiales. Le bonheur, sous ses différentes formes, n'est plus un agréable complément à l'activité plus importante qu'est la course à l'argent, ni une préoccupation new age pour ceux qui ont le temps de se poser pour faire du pain. En tant qu'entité mesurable, visible et améliorable, il a désormais pénétré la citadelle de la gestion économique mondiale. Si le WEF peut servir de guide, et cela a toujours été le cas dans le passé, l'avenir d'un capitalisme prospère dépend de notre capacité à combattre le stress, la misère et la maladie, et à mettre la détente, le bonheur et le bien-être à leur place. Des techniques, des mesures et des technologies sont désormais disponibles pour y parvenir, et elles imprègnent le lieu de travail, les rues marchandes, le domicile et le corps humain.

Ce programme s'étend bien au-delà des sommets des montagnes suisses et séduit en fait progressivement les décideurs politiques et les gestionnaires depuis quelques années. Un certain nombre d'agences statistiques officielles dans le monde, notamment aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en France et en Australie, publient désormais des rapports réguliers sur les niveaux de « bien-être national ». Certaines villes, comme Santa Monica, en Californie, ont investi dans leurs propres versions localisées de ces rapports. Le mouvement de la psychologie positive diffuse des techniques et des slogans par lesquels les gens peuvent améliorer leur bonheur au quotidien, souvent en apprenant à bloquer les pensées et les souvenirs inutiles. L'idée que certaines de ces méthodes puissent être ajoutées au programme des écoles, afin de former les enfants au bonheur, a déjà été expérimentée.

Un nombre croissant d'entreprises emploient des « chefs du bonheur », tandis que Google dispose d'un « joyeux compagnon » interne pour diffuser l'attention et l'empathie. Des consultants spécialisés dans le bonheur conseillent les employeurs sur la manière de remonter le moral de leurs employés, les chômeurs sur la manière de redonner de l'enthousiasme au travail et—dans un cas à Londres—les personnes déplacées de force de leur domicile sur la manière de passer à autre chose sur le plan émotionnel.

La science progresse rapidement pour soutenir ce programme. Les neuroscientifiques identifient comment le bonheur et le malheur sont physiquement inscrits

dans le cerveau, comme l'ont fait les chercheurs du Wisconsin avec Matthieu Ricard, et ils cherchent des explications neurales pour expliquer pourquoi le chant et la verdure semblent améliorer notre bien-être mental. Ils affirment avoir trouvé la réponse précise des parties du cerveau qui génèrent des émotions positives et négatives, notamment une zone qui provoque le « bonheur » lorsqu'elle est stimulée, et un « variateur d'intensité de la douleur ».

L'innovation dans le mouvement expérimental du « soi quantifié » consiste à permettre aux individus de suivre leur humeur de manière personnalisée, grâce à des journaux intimes et des applications pour smartphones . Au fur et à mesure que les preuves statistiques dans ce domaine s'accumulent, le domaine de l'« économie du bonheur » se développe pour tirer parti de toutes ces nouvelles données, en dressant un tableau précis des régions, des modes de vie, des formes d'emploi ou des types de consommation qui génèrent le plus grand bien-être mental.

Nos espoirs sont canalisés stratégiquement dans cette quête du bonheur, dans un sens objectif, mesurable et administré. Les questions d'humeur, qui étaient autrefois considérées comme « subjectives », sont désormais résolues à l'aide de données objectives. Dans le même temps, cette science du bien-être se mêle avec les données économiques et l'expertise médicale. À mesure que les études sur le bonheur deviennent plus interdisciplinaires, les revendications concernant les esprits, les cerveaux, les corps et l'activité économique se transforment les unes les autres, sans que l'on prête beaucoup d'attention aux problèmes philosophiques en jeu. Un indice unique d'optimisation générale de l'être humain se profile à l'horizon. Ce qui est clair, c'est que ceux qui possèdent les technologies pour produire les faits du bonheur sont en position d'influence considérable, et que les puissants sont encore plus séduits par les promesses de ces technologies.

Est-il possible d'être contre le bonheur ? Les philosophes peuvent débattre de la plausibilité de cette position. Aristote comprenait le bonheur comme le but ultime des êtres humains, bien que dans un sens riche et éthique du terme. Tout le monde ne serait pas d'accord avec cela. « L'homme ne cherche pas le bonheur », a écrit Friedrich Nietzsche, « seul l'Anglais le fait. »

Alors que la psychologie positive et la mesure du bonheur ont imprégné notre culture politique et économique depuis les années 1990, la manière dont les notions de bonheur et de bien-être ont été adoptées par les décideurs politiques et les gestionnaires suscite un malaise croissant. Le risque est que cette science finisse par blâmer — et par soigner — les individus pour leur propre misère, et

qu'elle ignore le contexte qui y a contribué.

[...] On a le sentiment que lorsque les doyens du World Economic Forum s'emparent d'un programme avec autant d'enthousiasme, il y a au moins un motif de suspicion. Les technologies de suivi de l'humeur, les algorithmes d'analyse des sentiments et les techniques de méditation anti-stress sont mis au service de certains intérêts politiques et économiques. Ils ne nous sont pas simplement donnés pour notre propre épanouissement aristotélicien. La psychologie positive, qui répète le mantra selon lequel le bonheur est un « choix » personnel, est par conséquent largement incapable de fournir une porte de sortie du consumérisme et de l'égoïsme recherchés par de nombreuses personnes selon les gourous positifs.

Mais ce n'est là qu'un élément de la critique à développer ici. L'une des façons dont la science du bonheur fonctionne idéologiquement est de se présenter comme radicalement nouvelle, inaugurant un nouveau départ, grâce auquel les douleurs, la politique et les contradictions du passé peuvent être surmontées. En ce début de XXI^e siècle, le véhicule de cette promesse est le cerveau. « Par le passé, nous n'avions aucune idée de ce qui rendait les gens heureux – mais maintenant nous savons », voilà comment l'offre est faite. Nous disposons d'une science rigoureuse de l'affect subjectif, et nous serions fous de ne pas mettre en œuvre des politiques de management, de médecine, de self-help, de marketing et de changement de comportement.

Et si cette exubérance psychologique avait, en fait, été avec nous depuis deux cents ans ? Et si la science actuelle du bonheur n'était que la dernière itération d'un projet en cours qui suppose que la relation entre l'esprit et le monde se prête à un examen mathématique ? [...] À maintes reprises, depuis la Révolution française jusqu'à nos jours (et de plus en plus à la fin du XIX^e siècle), une utopie scientifique particulière a été vendue : les questions fondamentales de la morale et de la politique pourront être résolues grâce à une science adéquate des sentiments humains. La manière dont ces sentiments sont scientifiquement classés variera évidemment. Parfois, ils sont « émotionnels », parfois « neuronaux », « comportementaux » ou « physiologiques ». Mais un schéma émerge néanmoins, dans lequel une science des sentiments subjectifs est proposée comme la manière ultime de déterminer comment agir, tant sur le plan moral que politique.

L'esprit de cet agenda trouve son origine dans les Lumières. Mais ceux qui l'ont

le mieux exploité sont ceux qui ont un intérêt dans le contrôle social, très souvent dans un but de profit privé. Cette malheureuse contradiction explique la manière précise dont l'industrie du bonheur progresse. En critiquant la science du bonheur, je ne souhaite pas dénigrer la valeur éthique du bonheur en tant que tel, et encore moins banaliser la douleur de ceux qui souffrent de malheur chronique, ou de dépression, et qui peuvent naturellement chercher de l'aide dans les nouvelles techniques de gestion comportementale ou cognitive. L'objectif est de démêler l'espoir et la joie des infrastructures de mesure, de surveillance et de gouvernance.

De telles préoccupations politiques et historiques ouvrent un certain nombre d'autres propositions. Peut-être que cette vision scientifique de l'esprit, en tant qu'objet mécanique ou organique, avec ses propres comportements et maladies à surveiller et à mesurer, n'est pas tant la solution à nos maux que parmi les causes culturelles plus profondes. On peut dire que nous sommes déjà le produit de divers efforts qui se chevauchent, parfois contradictoires, pour observer nos sentiments et nos comportements. Depuis la fin du XIXe siècle, les publicitaires, les responsables des ressources humaines, les gouvernements et les sociétés pharmaceutiques nous observent, nous incitent, nous poussent, nous optimisent et nous devancent psychologiquement. Peut-être que ce dont nous avons besoin actuellement, ce n'est pas d'une meilleure, de plus de science du bonheur ou du comportement, mais de moins de cette science, ou d'une science différente. Quelle est la probabilité que, dans deux cents ans, les historiens se penchent sur le début du XXIe siècle et disent : « Ah, oui, c'est à ce moment-là que la vérité sur le bonheur humain a finalement été révélée » ? Et si c'est si improbable, alors pourquoi perpétuons-nous ce genre de discours, si ce n'est parce qu'il est utile aux puissants ?

Cela signifie-t-il que l'explosion actuelle de l'intérêt politique et commercial pour le bonheur n'est qu'une mode rhétorique ? Va-t-elle se dissiper, une fois que nous aurons redécouvert l'impossibilité de réduire les questions éthiques et politiques à des calculs numériques ? Pas tout à fait. Il y a deux raisons importantes pour lesquelles la science du bonheur est soudainement devenue si importante au début du XXIe siècle, mais elles sont de nature sociologique. En tant que telles, elles ne sont jamais directement abordées par les psychologues, les gestionnaires, les économistes et les neuroscientifiques qui font progresser cette science.

La première concerne la nature du capitalisme. L'un des participants à la réunion de Davos en 2014 a fait une remarque qui contenait beaucoup plus de vérité

qu'il ne l'avait probablement réalisé : « Nous avons créé notre propre problème que nous essayons maintenant de résoudre ». Il parlait en particulier de la façon dont les pratiques de travail 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 et les appareils numériques toujours allumés avaient rendu les cadres supérieurs tellement stressés qu'ils devaient maintenant méditer pour faire face aux conséquences. Le même diagnostic pourrait toutefois être étendu à la culture du capitalisme post-industriel au sens large.

Depuis les années 1960, les économies occidentales sont affligées d'un problème aigu lié à leur dépendance croissante à notre engagement psychologique et émotionnel (que ce soit au travail, avec les marques, avec notre propre santé et notre bien-être) tout en ayant de plus en plus de mal à le maintenir. Les formes de désengagement privé, qui se manifestent souvent sous la forme de dépression et de maladies psychosomatiques, ne s'inscrivent pas seulement dans la souffrance vécue par l'individu ; elles sont de plus en plus problématiques pour les décideurs et les gestionnaires, car elles pèsent sur l'économie. Pourtant, les données de l'épidémiologie sociale dressent un tableau inquiétant de la concentration du malheur et de la dépression dans des sociétés très inégales, aux valeurs fortement matérialistes et concurrentielles. Les employeurs mettent de plus en plus l'accent sur l'engagement communautaire et psychologique, ce qui va à l'encontre des tendances économiques à l'atomisation et à l'insécurité sur le long terme. Nous avons un modèle économique qui réduit précisément les attributs psychologiques dont il dépend.

Dans ce sens plus général et historique, les gouvernements et les entreprises ont donc « créé les problèmes qu'ils essaient maintenant de résoudre ». La science du bonheur a atteint l'influence qu'elle a parce qu'elle promet de fournir la solution tant attendue. Tout d'abord, les économistes du bonheur sont capables de donner un prix monétaire au problème de la misère et de l'aliénation. La société de sondage Gallup, par exemple, a estimé que le malheur des employés de l'économie américaine coûte 500 milliards de dollars par an en perte de productivité, en perte de recettes fiscales et en frais de santé. La psychologie positive et les techniques associées jouent alors un rôle clé pour aider les gens à retrouver leur énergie et leur dynamisme. L'espoir est qu'une faille fondamentale de notre économie politique actuelle puisse être surmontée, sans pour autant être confrontée à de graves questions politico-économiques. La psychologie est très souvent le moyen par lequel les sociétés évitent de se regarder dans le miroir.

La deuxième raison structurelle de l'intérêt croissant pour le bonheur est un peu plus inquiétante et concerne la technologie. Jusqu'à une date relativement récente, la plupart des tentatives scientifiques visant à connaître ou à manipuler

les sentiments d'une autre personne se déroulaient au sein d'institutions formellement identifiables, telles que les laboratoires de psychologie, les hôpitaux, les lieux de travail, les groupes de discussion ou autres. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. En juillet 2014, Facebook a publié un article académique contenant des détails sur la manière dont il avait réussi à modifier l'humeur de centaines de milliers de ses utilisateurs, en manipulant leurs flux d'informations. Il y a eu un tollé de protestations sur le fait que cela avait été fait de manière clandestine. Mais lorsque la tempête s'est calmée, la colère s'est transformée en anxiété : Facebook se donnerait-il la peine de publier un tel article à l'avenir, ou se contenterait-il de poursuivre l'expérience et de garder les résultats pour lui ?

La surveillance de notre humeur et de nos sentiments devient une fonction de notre environnement physique. En 2014, British Airways a testé une « couverture du bonheur », qui scrute la satisfaction des passagers grâce à la surveillance neurale. Lorsque le passager se détend, la couverture passe du rouge au bleu, indiquant au personnel de la compagnie aérienne qu'on s'occupe bien de lui. Une série de technologies grand public sont maintenant sur le marché pour mesurer et l'analyse du bien-être, des montres-bracelets aux smartphones, en passant par le Vessyl, un gobelet « intelligent » qui surveille votre consommation de liquide en fonction de ses effets sur la santé.

L'un des arguments néolibéraux fondamentaux en faveur du marché était qu'il servait de vaste dispositif sensoriel, captant des millions de désirs, d'opinions et de valeurs individuels, et les convertissant en prix. Il est possible que nous soyons à l'aube d'une nouvelle ère post-néolibérale dans laquelle le marché n'est plus l'outil principal pour cette capture du sentiment de masse. Une fois que les outils de surveillance du bonheur inondent notre vie quotidienne, d'autres moyens de quantifier les sentiments en temps réel apparaissent, qui peuvent s'étendre encore plus loin dans nos vies que les marchés.

Les préoccupations des libéraux en matière de vie privée ont toujours considéré que celle-ci devait être mise en balance avec la sécurité. Mais aujourd'hui, nous devons faire face au fait qu'une quantité considérable de surveillance est effectuée pour accroître notre santé, notre bonheur, notre satisfaction ou nos plaisirs sensoriels. Indépendamment des motifs, si nous pensons qu'il y a des limites à la part de notre vie qui doit être administrée de manière experte, alors il doit aussi y avoir des limites à la quantité de positivité psychologique et physique que nous devons viser. Toute critique de la surveillance omniprésente doit désormais inclure une critique de la maximisation du bien-être, même au risque d'être moins sain, moins heureux et moins riche.

Comprendre ces tendances comme historiques et sociologiques n'indique pas

en soi comment on pourrait y résister ou les éviter. Mais elle présente un grand avantage libérateur : celui de détourner notre attention critique vers l'extérieur, sur le monde, et non vers l'intérieur, sur nos sentiments, notre cerveau ou notre comportement. On dit souvent que la dépression est une « colère tournée vers l'intérieur ». À bien des égards, la science du bonheur est une « critique tournée vers l'intérieur », malgré tous les appels lancés par les chercheurs en psychologie positive pour que nous « observions » le monde qui nous entoure. La fascination incessante pour les quantités de sentiments subjectifs ne peut que détourner l'attention critique des problèmes politiques et économiques plus larges. Plutôt que de chercher à modifier nos sentiments, il serait bon de prendre ce que nous avons tourné vers l'intérieur et de tenter de le rediriger vers l'extérieur. Une façon de commencer serait de jeter un regard sceptique sur l'histoire de la mesure du bonheur elle-même.



La privatisation du stress

Mark Fisher
2011

Southwood raconte l'histoire du matin où, à une époque où il vivait dans un état de sous-emploi – ne comptant que sur des contrats brefs accordés à la dernière minute par des agences intérimaires – il a fait l'erreur de sortir faire des courses au supermarché¹. Quand il est revenu à la maison, il a trouvé un message de l'agence qui lui offrait du travail pour la journée. Mais quand il a rappelé l'agence, on lui a dit que le poste avait déjà été pris – et on l'a réprimandé pour sa paresse. Comme il commente, 'dix minutes sont un luxe que le travailleur journalier ne peut pas d'accorder'. On attend de ce type de travailleurs qu'ils patientent aux portes de l'usine métaphorique, les bottes aux pieds, chaque matin sans exception. Dans de telles conditions :

1. Ivor Southwood, *Non-Stop Inertia*, Zer0, 2010.

« La vie quotidienne devient précaire. Il devient difficile de prévoir des choses, la routine est impossible à mettre en place. Le travail, quel qu'il soit, peut commencer ou finir n'importe où, n'importe quand, et le fardeau est toujours sur le travailleur qui doit créer sa prochaine opportunité et surfer entre les rôles. L'individu doit exister dans un état constant de disponibilité. Un revenu prévisible, de l'épargne, une catégorie fixe 'd'emploi' : tout cela appartient à un autre monde passé. »

Il n'est donc pas surprenant que les gens qui vivent dans de telles conditions – dont les heures et le salaire peuvent croître ou diminuer, et les conditions de leur emploi sont toujours fragiles – fassent l'expérience de l'anxiété, de la dépression et du désespoir. Et il peut sembler d'abord remarquable que tant de travailleurs aient été persuadés d'accepter comme 'naturelles' ces conditions de travail dégradées, et de scruter en eux – dans la chimie de leur cerveau ou leur histoire personnelle – la source du stress qu'ils ressentent. Mais dans l'aire idéologique que Souhtwood décrit de l'intérieur, cette privatisation du stress est juste devenue l'une des dimensions acquises d'un monde dépolitisé en apparence. Le terme 'Réalisme capitaliste' est celui que j'ai utilisé pour décrire cette aire idéologique ; et la privatisation du stress a joué un rôle clé dans son émergence².

Le réalisme capitaliste fait référence à la croyance répandue qu'il n'y a pas d'alternative au capitalisme – même si le terme 'croyance' est peut-être trompeur, étant donné que sa logique est externalisée dans les pratiques institutionnelles des lieux de travail et des médias autant qu'elle existe dans la tête des individus. Dans ses discussions sur l'idéologie,

2. Voir Mark Fisher, *Le réalisme capitaliste*, Entremonde, 2018.

Althusser cite la doctrine de Pascal : ‘Se mettre à genou, prier des lèvres, et tu croiras’ : les croyances psychologiques découlent de ‘gestes mécaniques’ d’acquiescement aux langages et comportements officiels. Cela veut dire que, peu importe le nombre d’individus ou de groupes qui aient ironisé ou méprisé le langage de compétition, d’entrepreneuriat et de consommation qui s’est installé dans les institutions britanniques depuis les années 1980, notre respect rituel de cette terminologie a permis de naturaliser la domination du capital et à aider à neutraliser toutes ses oppositions.

Nous pouvons rapidement saisir la forme que le réalisme capitaliste prend aujourd’hui en pensant au déplacement de sens de la fameuse doctrine de Thatcher ‘there is no alternative [il n’y a pas d’alternative]’. Quand Thatcher a d’abord fait cette fameuse affirmation, l’accent était mis sur la question de la préférence : le capitalisme néo-libéral était le meilleur système possible ; ses alternatives étaient indésirables. Aujourd’hui, cette affirmation supporte une charge ontologique – le capitalisme n’est pas juste le meilleur système possible, c’est le seul système possible ; les alternatives sont floues, spectrales, à peine pensables. Depuis 1989, le triomphe du capitalisme sur ses opposants lui a presque permis de parvenir au but ultime de l’idéologie : son invisibilité. Dans le Nord global, le capitalisme se présente comme la seule réalité possible, et donc il n’apparaît jamais vraiment en tant que tel. Atilio Boron prétend que le capitalisme a été repoussé vers une ‘position discrète derrière la scène politique, rendu invisible en tant que fondation structurelle de la société contemporaine’, et de citer l’observation de Bertolt Brecht que ‘le capitalisme est un gentleman qui n’aime pas qu’on l’appelle par son nom’.³

3. Atilio Boron, ‘The Truth About Capitalist Democracy’, *Socialist Register*, 2006, p. 32.

Le réalisme dépressif du New Labour

Nous nous attendions à ce que la droite de Thatcher (et post-Thatcher) propage l'idée qu'il n'y a pas d'alternative au programme néo-libéral. Mais la victoire du réalisme capitaliste n'a été garantie en Grande-Bretagne qu'à partir du moment où le parti travailliste a capitulé à cette perspective, et accepté, en échange de pouvoir, que 'les intérêts des affaires, pris de manière étroite, aient dorénavant la permission d'organiser la forme et la direction de la culture dans son ensemble'.⁴ Mais, peut-être, il serait plus précis de se souvenir que, plutôt que de seulement capituler au réalisme capitaliste de Thatcher, c'est le Labour lui-même qui a introduit en premier le réalisme capitaliste dans le jeu politique britannique, lorsque James Callaghan a donné son célèbre discours de 1976 devant le congrès du parti à Blackpool :

« Depuis trop longtemps, peut-être depuis la fin de la guerre, nous avons fermé les yeux sur la prise en compte de choix et de changements fondamentaux de notre économie ... Nous avons vécu à crédit ... Le monde douillet dont on nous avait dit qu'il durerait éternellement, où le plein emploi était garanti par le coup de plume d'un ministre – ce monde douillet a disparu ... »

Il est cependant peu probable que Callaghan ait anticipé à quel point le parti travailliste allait s'engager dans la politique 'd'apaisement entrepreneurial', ou comment le monde douillet dont il était en train d'administrer les derniers sacrements allait être remplacé par l'insécurité générale décrite par Ivor Southwood.

4. Selon Jeremy Gilbert dans, 'Elitism, Philistinism and Populism: the Sorry State of British Higher Education Policy', 2010, opendemocracy.net/ourkingdom.

La complaisance du Parti travailliste avec le réalisme capitaliste ne peut pas être considérée que comme une simple erreur : c'est la conséquence de la désintégration de l'ancienne base de la gauche face à la restructuration post-fordiste du capitalisme. Les caractéristiques de ce phénomène – globalisation; le déplacement de la production à travers l'informatisation; la précarisation du travail; l'intensification de la culture de consommation – sont aujourd'hui si familières qu'elles se sont aussi fondues dans un arrière-plan considéré comme acquis. Voilà ce qui constitue la toile de fond de la 'réalité' post-politique et incontestable sur laquelle compte le réalisme capitaliste. Les avertissements faits par Stuart Hall et les autres qui écrivaient dans *Marixsm Today* à la fin des années 1980 se sont avérés être entièrement corrects : la gauche allait devenir obsolète si elle restait attachée de manière complice aux postulats d'un monde fordiste en voie de disparition et si elle ne parvenait pas à être hégémonique dans le nouveau monde post-fordiste.⁵ Mais le projet du New Labour, loin d'être une tentative de parvenir à cette nouvelle hégémonie était basé précisément sur la reconnaissance d'une impossibilité de l'hégémonie gauchiste sous le post-fordisme : tout ce que l'on pouvait espérer était une version favorable du consensus néo-libéral.

En Italie, les autonomes tels que Berardi et Negri ont aussi reconnu ce besoin d'affronter la destruction du monde au sein duquel la gauche s'est formée, et de s'adapter aux conditions post-fordistes, mais d'une manière bien différente. Écrivant dans les années 1980, dans une série de lettres qui viennent récemment d'être publiées en anglais, Negri décrit la transition douloureuse des espoirs révolutionnaires vers la défaite par un néolibéralisme triomphant :

5. Cf. Stuart Hall and Martin Jacques (eds), *New Times: The Changing Face of Politics in the 1990s*, Lawrence & Wishart, 1989.

« Nous devons vivre et souffrir la défaite de la vérité, de notre vérité. Nous devons détruire sa représentation, sa continuité, sa mémoire, sa trace. Tous les subterfuges pour éviter de reconnaître que la réalité a changé, et avec elle la vérité, doivent être rejetés ... Le sang de nos veines a même été remplacé. »⁶

Nous vivons actuellement les effets de l'échec de la gauche à relever les défis que Negri a identifiés. Et cela ne semble pas exagéré de faire l'hypothèse que de nombreux éléments de la gauche ont succombé à une forme de dépression clinique, avec symptômes de manque, motivation entravée et incapacité d'agir.

Une différence entre la tristesse et la dépression est que, alors que la tristesse s'appréhende comme un état de fait contingent et temporaire, la dépression se présente comme une interminable nécessité : les surfaces glaciales du monde dépressif s'étendent à l'infini. Au plus profond du mal, le dépressif ne ressent pas sa mélancolie comme pathologique ou anormale : la conviction de la dépression qu'agir est inutile, que derrière les apparences vertueuses se cache toujours l'envie, frappe celles et ceux qui souffrent comme une vérité qu'ils ont atteinte, mais que les autres, trop leurrés, ne parviennent pas à saisir. Il y a clairement une relation entre l'apparent 'réalisme' du dépressif et ses attentes radicalement basses, et le réalisme capitaliste.

Cette dépression n'a pas été vécue collectivement : au contraire, elle a précisément pris la forme de la décomposition de la collectivité dans de nouvelles formes d'atomisation. Privés des formes d'emploi stable qu'ils avaient été entraînés à espérer, privés de la solidarité offerte par le passé

6. Antonio Negri, *Art and Multitude, Polity*, 2010, p. 10.

par les syndicats, les travailleurs se sont trouvés forcés à une compétition entre eux sur un terrain idéologique où une telle compétition était naturalisée. Certains travailleurs n'ont jamais récupéré du choc traumatique de voir se retirer soudainement le monde fordiste et social-démocrate : un fait qu'il est bon de rappeler dans une époque où la coalition conservateurs-libéraux-démocrates de gouvernement fait la chasse aux bénéficiaires d'incapacité de travail. Un tel mouvement est le paroxysme d'un processus de privatisation du stress qui a commencé dans les années 1980 en Grande-Bretagne.

Les stress du post-fordisme

Si le passage du fordisme au post-fordisme a eu ses victimes psychiques, par la suite le post-fordisme a innové avec des modes de stress inédits. À la place de l'élimination du fardeau bureaucratique promis par les idéologues néo-libéraux, la combinaison de technologies nouvelles et d'idéologie managériale a accru massivement le stress administratif qui pèse sur les travailleurs, qui doivent maintenant être leurs propres contrôleurs (ce qui ne les libère absolument pas de l'attention de contrôleurs externes en tous genres). Le travail, peu importe son importance, implique maintenant régulièrement la performance d'un meta-travail : le remplissage de journaux de bord, l'inventaire de buts et d'objectifs, l'engagement dans une soi-disant 'formation professionnelle continue'. Prenant l'exemple du travail académique, le blogueur *Savonarola* décrit comment des systèmes permanents et omniprésents de mesure engendrent un état d'anxiété constante :

« Un des phénomènes les plus courants dans le climat académique néo-libéral actuel est l'inflation de CV: alors que les postes disponibles ne font que décroître jusqu'à un niveau kafkaïen de report temporel et d'in vraisemblance, les Träger misérables du capital académique ne sont plus seulement obligés d'aller au-delà de l'objectif, mais aussi d'enregistrer ... chacun de leurs actes productifs. Le seul pêché est celui de l'omission ... En ce sens, le passage d'une ... mesure sporadique et mesurée ... à une mesure permanente et omniprésente ne peut qu'aboutir en une forme de stakhanovisme du travail immatériel, qui comme son prédécesseur stalinien dépasse toutes les logiques instrumentales, et ne peut que générer une tendance sous-jacente à l'anxiété incapacitante (puisque'il n'y a aucun standard, aucune quantité de travail n'est suffisante pour être à l'abri). »⁷

Cela serait naïf d'imaginer que cette 'tendance sous-jacente à l'anxiété incapacitante' est un effet secondaire accidentel de l'imposition de ces mécanismes d'autocontrôle, qui ne parviennent manifestement pas à remplir leur objectif affiché. Même Philip Blond a affirmé que 'la solution du marché génère une énorme et coûteuse bureaucratie de comptables, de surveillants, d'inspecteurs, d'évaluateurs et de spécialistes en audit, tous occupés à assurer la qualité et affirmer un contrôle qui entrave l'innovation, les expériences et augmente les charges.'⁸ Cette reconnaissance est bienvenue, mais il est important de rejeter l'idée que les 'échecs' visibles du management sont les 'erreurs de bonne foi' d'un système qui vise sincèrement à une plus grande efficacité. Les initiatives managériales servent très bien leurs buts réels, quoique cachés, qui sont de réduire encore plus le pouvoir du travail et de saper l'autonomie des

7. Savonarola, 'Curriculum mortis', conjunctural.blogspot.com, 2008.

8. Phillip Blond, The Ownership State, ResPublica/Nesta, 2009, p. 10.

travailleurs comme élément d'un projet qui vise à restaurer la richesse et le pouvoir des hyperprivilégiés.

Le contrôle sans trêve est intimement lié à la précarité. Et, comme Tobias van Veen l'affirme, le travail précaire fait reposer une exigence 'ironique, mais dévastatrice' sur le travailleur. D'un côté, le travail ne cesse jamais : le travailleur est attendu à être toujours disponible, sans prétention à une vie privée. De l'autre côté, le précaire est complètement remplaçable, même quand il a sacrifié toute son autonomie pour garder son travail.⁹

La tendance aujourd'hui est que presque toutes les formes de travail deviennent précaires. Comme Franco Berardi le dit, 'le Capital ne recrute plus des gens, mais il achète des paquets de temps, séparés de leurs porteurs occasionnels et interchangeables'. De tels 'paquets de temps' ne sont pas conçus comme ayant une connexion avec les droits ou les besoins d'une personne ; ils sont simplement disponibles ou pas.

Berardi note aussi les effets des télécommunications digitales ; elles produisent ce qu'il caractérise comme un sens diffus de panique, alors que les individus sont victimes d'un blitz de données ingérables :

« L'accélération de l'échange d'informations ... produit un effet de type pathologique sur l'esprit de l'individu humain et encore plus sur l'esprit collectif. Les individus ne sont pas dans une position où ils peuvent traiter en toute conscience la masse immense et toujours plus grande d'information qui pénètre leurs ordinateurs, leurs téléphones

9. Tobias van Veen, 'Business Ontology (or why Xmas Gets You Fired)', 2010.

10. Franco Berardi, *Precarious Rhapsody*, Minor Compositions, 2009, p. 32.

portables, leurs écrans de télévision, leurs agendas électroniques et leurs têtes. Cependant, il semble indispensable de suivre, de reconnaître, d'évaluer, de traiter toute cette information si vous souhaitez être efficace, compétitif et victorieux. »

Une des conséquences des technologies de communication modernes est qu'il n'y a plus d'extérieur où il est possible de récupérer. Le cyberspace rend le concept de 'lieu de travail' archaïque. Maintenant que l'on peut s'attendre à ce que quelqu'un réponde à un email à n'importe quelle heure du jour, le travail ne peut pas être confiné en un lieu particulier, ou à des heures délimitées. Il n'y a pas d'échappatoire – et pas seulement parce que le travail s'étend sans limites. De tels processus ont aussi attaqué la libido, de telle manière à ce que la « connectivité » imposée par les télécommunications digitales n'est en aucun cas vécue comme quelque chose qui est entièrement déplaisant. Comme Sherry Turkle l'affirme, par exemple, bien que de nombreux parents soient de plus en plus stressés à essayer de se tenir à flot dans le flux d'emails et de messages tout en donnant à leurs enfants l'attention nécessaire, ils sont aussi attirés magnétiquement à leurs technologies de communication :

« Ils ne peuvent pas prendre de vacances sans prendre leur bureau avec eux ; leur bureau est dans leur téléphone. Ils se plaignent que leurs employeurs comptent sur eux pour être toujours en ligne, mais admettent ensuite que leur dévotion à leurs appareils de communication dépasse toutes les attentes professionnelles. »¹¹

11. Sherry Turkle, *Alone Together: Why We Expect More From Technology and Less from Each Other*, Basic, 2011, p. 264.

Les pratiques ostensiblement entreprises pour le travail, même si elles sont réalisées pendant des vacances ou tard la nuit, ne sont pas vécues comme des exigences déraisonnables. D'un point de vue psychanalytique, il est aisé de voir pourquoi de telles demandes – des demandes qui ne peuvent pas être atteintes – peuvent être rendues libidinales, puisque ce genre de demandes est précisément la forme que prend la pulsion psychanalytique. Jodi Dean a montré de manière convaincante que la compulsion de communication digitale constitue un captage par une pulsion (Freudienne/Lacanienne): les individus sont bloqués dans des boucles qui se répètent, conscients que leur activité n'a pas de sens, néanmoins incapables de s'en dessaisir.¹²

La circulation sans fin de la communication digitale s'étend au-delà du principe de plaisir: le besoin insatiable de vérifier sa messagerie, ses mails ou Facebook sont une compulsion, analogue au grattement d'une démangeaison qui s'empire plus l'on gratte. Comme toutes les compulsions, ce comportement se nourrit d'insatisfaction. S'il n'y a pas de message, tu te sens déçu et vérifies à nouveau très rapidement. Mais s'il y a des messages, tu ressens aussi de la déception: il n'y a pas de quantité de messages qui serait suffisante. Sherry Turkle a parlé à des gens qui sont incapables de résister au besoin d'envoyer et de recevoir des textos sur leur téléphone portable, même lorsqu'ils conduisent une voiture. Au risque d'un jeu de mots laborieux, voilà un exemple parfait de pulsion de mort, qui n'est pas définie par le désir de mourir, mais par le fait d'être pris par une compulsion si forte que l'on devient indifférent à la mort. Ce qui est remarquable ici

12. Jodi Dean, *Blog Theory: Feedback and Capture in the Circuits of Drive*, Polity, 2010.

c'est le contenu banal de la pulsion. Ce n'est pas la tragédie d'un truc comme *les Chaussons Rouges*, dans lequel la danseuse est tuée par l'extase sublime de la danse : voilà des gens qui sont prêts à risquer la mort juste pour ouvrir un message de 140 signes dont ils savent parfaitement qu'il sera anodin.

Renouveau du public ou remède privé ?

La privatisation du stress est un système de captation parfait, élégant dans sa brutale efficacité. Le capital rend le travailleur malade, puis les multinationales pharmaceutiques lui vendent des médicaments pour qu'il aille mieux. Les causalités sociales et politiques de la détresse mentale sont mises de côté en même temps que le mécontentement est individualisé et intériorisé. Dan Hind a développé l'idée que la concentration sur les questions de déficiences en sérotonine comme 'cause' de la dépression occulte certaines des racines sociales du malheur, telles que la compétition entre individus et les différences de revenu. Bien qu'il y ait beaucoup de littérature qui montre les liens entre bonheur individuel et participation politique et insertion sociale (ainsi que revenus similaires), une réponse publique au malheur privé est rarement considérée comme première option.¹³ Il est clairement plus facile de prescrire un médicament qu'un changement profond de la manière dont est organisée la société. Pendant ce temps, comme Hind le souligne, 'il existe une multitude d'entrepreneurs qui offrent du bonheur, en quelques étapes faciles'. Celles-ci sont promues par des gens 'qui sont à l'aise pour fonctionner à l'intérieur du cadre culturel qui définit ce que c'est d'être heureux et accompli', et qui corroborent et sont soutenus par 'la grande ingénuité de la persuasion commerciale'.

13. Voir Dan Hind, *The Return of the Public*, Verso, 2010, p. 146.

Le régime pharmaceutique de la psychiatrie a été central dans le processus de privatisation du stress, mais il est important que nous ne négligions pas le rôle encore plus insidieux que les pratiques de thérapies en évidence plus holistiques ont eu dans la dépolitisation de la détresse. Le thérapeute radical David Smail affirme que la vision de l'absence de société de Margaret Thatcher, où seuls les individus et leurs familles existent, trouve 'un écho non reconnu dans presque toutes les approches thérapeutiques'¹⁴. Les thérapies comme celles cognitivo-comportementales combinent une concentration sur l'enfance (comme une psychanalyse légère) avec une doctrine de *self-help* qui prétend que les individus peuvent devenir maîtres de leur destinée. Smail donne le nom très suggestif de volontarisme magique à cette vision qu'avec l'assistance experte de votre thérapeute, vous pouvez changer le monde dans lequel vous évoluez et dont vous êtes responsables en dernier lieu, de telle façon à ce qu'il ne provoque plus de détresse en vous.

La propagation du volontarisme magique a été cruciale pour le succès du néolibéralisme; nous pourrions aller jusqu'à dire que cela constitue quelque chose comme l'idéologie spontanée de notre époque. Par exemple, les idées développées par les thérapies *self-help* sont devenues très influentes dans les émissions télévisées populaires.¹⁵ Le *Oprah Winfrey Show* est probablement l'exemple le mieux connu, mais des programmes britanniques tels que *Mary, Queen of Shops* ou *The Fairy Jobmother* font la promotion d'un entrepreneuriat psychique magico-volontariste: ces programmes nous assurent que les limites à notre potentiel productif se trouvent en nous. Si nous

14. David Smail, *Power, Interest and Psychology*, PCCS 2009, p. 11.

15. Cf. Eva Illouz, *Cold Intimacies: The Making of Emotional Capitalism*, Polity, 2007.

n'y arrivons pas, c'est simplement parce que nous n'avons pas mis assez d'effort à nous reconstruire nous-mêmes.

La privatisation du stress a fait partie d'un projet qui visait à la destruction quasi totale du concept de public – le même élément sur lequel reposait le bien-être psychique. Ce dont nous avons urgemment besoin est une nouvelle politique de santé mentale organisée autour du problème de l'espace public. Dans leur rupture avec la vieille gauche stalinienne, les différentes nouvelles gauches souhaitaient un espace public sans bureaucratie et une autonomie des travailleurs : ce qu'elles ont obtenu a été le shopping et le management. La situation actuelle en Grande-Bretagne – avec les entreprises et leurs alliés unis pour la destruction des restes de la social-démocratie – constitue une forme d'inversion infernale du rêve autonome des travailleurs libérés de l'état, du patronat et de la bureaucratie. Dans un retournement de situation pervers, les travailleurs se retrouvent à travailler plus dur, dans de pires conditions pour un moins bon salaire, afin de repêcher à travers l'État les échecs de l'élite économique, pendant que les agents de cette élite complotent pour détruire encore plus les services publics sur lesquels les travailleurs comptent.

En même temps que le néolibéralisme discrédité organise l'intensification de son projet, une forme d'autonomie de droite a émergé dans le *Red Toryism* de Philip Blond et le *Blue Labourism* de Maurice Glasman. Ici, la critique de la bureaucratie néo-libérale et sociale-démocrate va main dans la main avec un appel à un retour à la tradition. Le succès du néolibéralisme dépend de la capture des désirs

de travailleurs qui voulaient échapper à la rigidité des structures fordistes (même si le consumérisme individualiste et misérable dans lequel nous baignons tous n'est pas l'alternative recherchée initialement). La 'Big Society' ridicule de Blond et le 'prolétariat blanc' troublant d'isolement de Glasman ne représentent pas des réponses crédibles ou convaincantes à ce problème. Le capital a annihilé les traditions que fantasment Blond et Gasman, et il n'y a aucune façon des les ressusciter.

Mais cela ne devrait pas être une raison de se plaindre ; loin de là. Ce que nous devons ressusciter, ce ne sont pas les formes politiques qui ont échoué (et échoué pour des raisons dont nous devrions être heureux), mais un projet politique qui ne s'est jamais vraiment réalisé : la création d'une sphère publique démocratique. Même dans le travail de Blond, les contours d'un basculement hégémonique peuvent être discernés – dans sa répudiation éclatante des concepts au cœur du néolibéralisme et son attaque sur l'idéologie du management ; et dans la concession que, contrairement à Thatcher, il semblerait qu'il existe bien une société en fin de compte. Ces déplacements indiquent bien à quel point – après le repêchage des banques – le néolibéralisme a perdu sa crédibilité.

Le récent regain de militantisme en Grande-Bretagne, en particulier chez les jeunes, suggère que la privatisation du stress est en train de se déliter : à la place d'une dépression individuelle médicalisée, nous voyons aujourd'hui des explosions de colère publique. Ici, et dans le mécontentement grandement sous-exploité face aux régulations managériales du travail se trouve une par-

tie du matériau sur lequel un nouveau modernisme de gauche peut être bâti. Seul ce modernisme gauchiste est capable de construire une sphère publique qui peut guérir les nombreuses pathologies que nous inflige le capitalisme communicatif.

Pillé et traduit en 2019

Le malaise du bien-être psychopolitique néolibéral ou l'exploitation de l'effondrement du mental

Le travail de Byung-Chul Han sur la santé mentale nous impose dès lors une redéfinition de la question : comment reconnaître notre bien-être intérieur, celui qui n'est pas dirigé par une technique de pouvoir néolibérale ?

« La psychopolitique néolibérale invente des formes toujours plus raffinées d'exploitation, » estime le philosophe sud-coréen professeur de philosophie à l'Université des arts de Berlin. Deux extraits sur la violence de la positivité pratiquée dans le néolibéralisme ainsi qu'une nouvelle définition philosophique de l'idiot comme singularité créatrice d'espaces de libertés.

La formule magique des guides de bien-être (well-being) en vente dans les librairies américaines, c'est : healing. Elle est caractéristique de l'auto-optimisation, qui se doit, au nom de l'efficacité et de la performance, de guérir par une thérapie appropriée toute forme de déficience fonctionnelle, de blocage mental. Byung-Chul Han, Psychopolitique.

Healing as killing

La psychopolitique néolibérale invente des formes toujours plus raffinées d'exploitation. Ateliers de savoir-être, week-ends de motivation, séminaires de développement personnel et cours de préparation mentale promettent en grand nombre une optimisation de soi et un accroissement d'efficacité sans limites. Ils sont inspirés par la technique néolibérale de domination, qui vise à exploiter non seulement le temps de travail mais la personne entière. La psychopolitique néolibérale découvre l'être humain et en fait un objet d'exploitation.

L'impératif néolibéral d'auto-optimisation ne sert qu'à assurer le parfait fonctionnement du système. Les blocages, les faiblesses, les erreurs doivent être éliminés par une thérapie appropriée pour accroître l'efficacité et les performances. À cette fin, tout est rendu comparable et mesurable et soumis à la logique du marché. Ce n'est pas le souci de la vie bonne qui est le moteur de l'auto-optimisation, dont la nécessité découle uniquement de contraintes systémiques, de la logique du succès commercial quantifiable.

L'âge de la souveraineté est l'âge du prélèvement, qui consiste à soustraire et à détourner biens et services. Le pouvoir souverain se traduit sous la forme du

droit de prise et de disposition. En revanche, la société disciplinaire mise sur la production. C'est l'époque où l'industrie s'active à créer de la valeur. Cette époque de création de valeur réelle est à présent révolue. Dans le capitalisme financier d'aujourd'hui, on assiste même à une destruction radicale de valeurs. Le régime néolibéral ouvre l'âge de l'épuisement. C'est à présent la psyché qui est exploitée. C'est pourquoi ce nouvel âge s'accompagne de maladies psychiques comme la dépression ou le burnout.

La formule magique des guides de bien-être en vente dans les librairies américaines, c'est : healing. Elle est caractéristique de l'auto-optimisation, qui se doit, au nom de l'efficacité et de la performance, de guérir par une thérapie appropriée toute forme de déficience fonctionnelle, de blocage mental. L'auto-optimisation permanente, qui coïncide exactement avec l'optimisation du système, est destructrice. Elle provoque un effondrement mental. L'auto-optimisation se révèle comme une exploitation totale de l'individu par lui-même.

L'idéologie néolibérale de l'auto-optimisation prend un tour religieux, voire fanatique. Elle représente une nouvelle forme de subjectivation. Le travail sans fin sur le Moi ressemble à l'introspection et à l'examen de conscience du protestantisme, pratiques qui représentent elles aussi une technique de subjectivation et de domination. Au lieu des péchés, ce sont maintenant les pensées négatives que l'on traque. Le Moi se trouve une nouvelle fois en lutte avec lui-même comme contre un ennemi. Les prédicateur.x.ice.s et évangéliques d'aujourd'hui se comportent en managers et en motivateur.x.ice.s pour prêcher le nouvel Évangile de la performance et de l'optimisation sans limites.

La personne humaine ne se laisse pas complètement soumettre au dictat de la positivité. Sans négativité, la vie s'étiolle jusqu'à devenir un « être mort ». C'est précisément la négativité qui maintient vivante la vie. La souffrance est constitutive de l'expérience. Une vie qui ne serait faite que d'émotions positives et d'expériences optimales (flow experience) ne serait pas une vie humaine. C'est précisément à la négativité que l'âme humaine doit sa tension profonde : « cette tension de l'âme humaine dans le malheur, qui l'aguerrit, son ingéniosité et sa vaillance à supporter le malheur, à l'endurer, à l'interpréter, à l'exploiter jusqu'au bout, tout ce qui lui a jamais été donné profondeur, de secret, de dissimulation, d'esprit, de ruse, de grandeur, n'a-t-il pas été acquis par la souffrance, à travers la culture de la grande souffrance ? »

L'impératif d'auto-optimisation illimité exploite même la douleur. Le célèbre

motivateur américain Anthony Robbins écrit : « Lorsque vous vous êtes fixé un but, obligez-vous à respecter la devise CANI : Constant Never Ending Improvement – Progrès constant et sans fin ! Reconnaissez votre désir de vous améliorer constamment et sans fin, ce désir qu'éprouvent tous les êtres humains. La pression provoquée par le mécontentement, par les tensions liées à un mal-être passager, se transforme en force. C'est le genre de douleur dont vous avez besoin dans votre vie. » La seule douleur tolérée est donc celle qui peut être exploitée à des fins d'optimisation.

Mais la violence de la positivité est tout aussi destructrice que la violence de la négativité. Par sa manipulation industrielle de la conscience, la psychopolitique néolibérale détruit l'âme humaine, qui n'est rien moins qu'une machine à positiver. Le sujet du régime néolibéral périt de l'impératif d'auto-optimisation, de l'obligation d'être toujours plus performant. Il se révèle que guérir, c'est tuer.

Le Moi se trouve une nouvelle fois en lutte avec lui-même comme contre un ennemi.

L'idiotie, dernier chapitre

Dans son cours de 1980 sur Spinoza, Deleuze fait cette remarque : « À la lettre, je dirai : Il font leurs idiots. Faire l'idiot. Faire l'idiot, ça a toujours été une fonction de la philosophie. Dès le départ, la philosophie est étroitement liée à l'« idiotie ». Tout philosophe qui produit un nouvel idiom, une nouvelle langue, une nouvelle pensée, aura forcément été un idiot. L'idiot seul a accès au tout-autre. L'idiotie ouvre à la pensée un champ d'immanence constitué d'évènements et de singularités qui se dérobe à toute subjectivation et à toute psychologisation.

Aujourd'hui, l'étranger, le fou, l'idiot ce sont des types qui semblent quasi disparus de la société. L'interconnexion et la communication totale du monde numérique accroissent considérablement la tendance compulsive au conformisme. La puissance du consensus majoritaire étouffe les idiotismes. Botho Strauss connaît bien la différence entre le conformisme contemporain et les conventions bourgeoises : « Pour lui, pour l'idiot, c'est comme si tous les autres étaient accordés subtilement les uns sur les autres lorsqu'il parle. Régés sur l'opinion la plus anodine. [...] Norme beaucoup plus inflexible que toute celle de l'époque bourgeoise autrefois. »

L'idiot est un « idiosyncrate. » Le terme d'« idiosyncrasie » signifie littéralement

un mélange particulier de fluides corporels et d'hypersensibilité qui en résulte. Lorsqu'il s'agit d'accélérer la communication, l'idiosyncrasie représente un obstacle en raison de ses défenses immunitaires contre autrui. Elle oppose des frontières aux échanges communicationnels. Par conséquent, l'immunosuppression est nécessaire pour accélérer la communication. La réaction immunitaire est massivement inhibée pour que s'accélère la circulation de l'information et du capital. La communication atteint sa vitesse maximale là où le semblable réagit au semblable. La résistance est l'indocilité de ce qui est autre ou étranger perturbe et retarde en revanche la communication aisée du même. C'est précisément dans l'enfer du même que la communication atteint sa vitesse maximale.

Face à l'impératif de communication et de conformisme, l'idiotie représente une pratique de liberté. Par nature, l'idiot est celui qui n'est pas relié, qui n'est pas connecté, qui n'est pas informé. Il habite l'immémorial au-dehors, qui échappe à toute forme de communication et de mise en réseau : « L'idiot tourne comme une rose arrachée à son rosier dans le fleuve tourbillonnant des ambitieux – des gens du consensus, incorporés, intégrés à une communauté étrangement unanime.

L'idiot est un hérétique moderne. Le terme d'hérésie signifie « choix » à l'origine. Ainsi, l'hérétique est-il celui qui dispose d'une liberté de choix. Il a le courage de s'écarter de l'orthodoxie. Il s'affranchit courageusement du conformisme obligatoire. L'idiot en tant que hérétique est une figure de la résistance à l'oppression du consensus. Il sauve la magie du marginal, du solitaire. Face à la pression croissante du conformisme, il serait plus urgent que jamais d'aviver la conscience hérétique.

L'idiotie s'oppose au pouvoir néolibéral despotique, à la communication totale et à la surveillance totale qu'il impose. L'idiot ne « communique » pas. Ou plutôt, il communique avec le non-communicable. C'est pourquoi il s'entoure du silence. L'idiotie crée des espaces de liberté, de silence, de calme et de solitude dans lesquels il est possible de dire quelque chose qui vaille véritablement la peine d'être dit. Deleuze annonçait cette politique du silence dès 1995. Elle est dirigée contre la psychopolitique néolibérale qui précisément impose la communication et l'information. (...) L'idiotie ouvre un espace vierge, qui est le lointain dont la pensée a besoin pour se mettre à parler différemment. (...)

Ce qui distingue l'idiot, ce n'est pas l'individualité ou la subjectivité, c'est la singu-

larité. Il s'apparente aux enfants, qui ne sont encore ni des individus ni des personnes. Ce ne sont pas des qualités individuelles mais des événements impersonnels qui constituent leur existence : « Par exemple les tout petits enfants se ressemblent tous et n'ont guère d'individualité ; mais ils ont des singularités, un sourire, un geste, une grimace, événements qui ne sont pas des caractères subjectifs. Les tout petits enfants sont traversés d'une vie immanente qui est pure puissance, et même béatitude à travers les souffrances et les faiblesses. » L'idiot ressemble à cet « homo tantum » qui « n'a plus de nom, bien qu'il se confonde avec aucun autre. ». Le plan de l'immanence auquel il a accès est la matrice de la dé-subjectivation et de la dé-psychologisation. Il est la négativité qui arrache le sujet à lui-même et le libère en lui ouvrant cette « immensité du temps vide. » L'idiot n'est pas un sujet : « Plutôt une existence de fleur : simple ouverture à la lumière. »

Traduction de l'allemand par Oliver Cossé et quelques corrections par nos soins.

Ressources

Byung-Chul Han (né en 1959) : Philosophe coréen du sud, il est professeur en philosophie à l'Université des arts de Berlin. Ses travaux élaborent un examen de l'impact des technologies et d'informations sur le processus politique de la démocratie. De nombreux ouvrages sont traduits en français, notamment « Sauvons le beau : L'esthétique à l'ère numérique », 2016, et « La société de transparence », 2017.

Botho Strauss (né en 1944) : Dramaturge, romancier, essayiste et écrivain allemand. Le théâtre de Strauss met le doigt sur les blessures les plus profondes des sociétés contemporaines, vues le plus souvent à travers les individus mêmes, les rapports de couples et de groupes. Parmi d'autres : « Le temps et la chambre » (1990), « La Trilogie du revoir » (1976) et « Grand et petit » (1977) ont été montés dans des pays francophones.

Byung-Chul Han, « Psychopolitique. Le néolibéralisme et les nouvelles techniques du pouvoir », 2016

Gilles Deleuze, « Spinoza—Philosophie pratique », Presses universitaires de France, 1970

Fernand Deligny, « Oeuvres », 2017. Reconstitution par l'édition l'Arachnéen de textes, images, fac-similés, les étapes d'une trajectoire qui conduisit cet éducateur sans diplôme de la lutte contre l'institution « Sauvegarde de l'enfance » à une approche expérimentale de l'autisme.

«Il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme»

Mark Fisher, *Le réalisme capitaliste*, Éditions Entremonde, 2019, pp. 42-44

Dans «Réalisme capitaliste», le théoricien anglais Mark Fisher développe une réflexion stratégique à partir du postulat du philosophe Frederic Jameson « [qu'] il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme ». Dans ce texte l'auteur aborde les conditions de la santé mentale sous les effets du capitalisme, et ce à travers le prisme du marxisme, de la psychanalyse et des études culturelles.

Le dimanche 26 janvier 2020, la librairie a proposé un arpentage autour de ce livre. L'arpentage est une méthode de lecture collective inventée par des collectifs ouvriers dans le courant du XIXe siècle. Elle permet d'aborder à plusieurs des textes a priori difficiles. Le livre est découpé en plusieurs parties qui sont réparties entre des groupes de quelques personnes qui mettent ensuite en commun leur lecture et leur réflexion.

«D'après l'économiste marxiste Christian Marazzi, on peut dater très précisément le passage du fordisme au postfordisme au 6 octobre 1979. C'est ce jour-là que la Réserve fédérale états-unienne a modifié brutalement ses modalités de contrôle de la monnaie, faisant rapidement grimper les taux d'intérêts de vingt points et ouvrant la voie à une «économie de l'offre» qui allait constituer la «réalité économique» dans laquelle nous nous trouvons tous à présent. La hausse des taux d'intérêt débouchait non seulement sur l'inflation, mais rendait possible une nouvelle organisation des moyens de production et de distribution. La «rigidité» de la ligne de production fordiste laissait place à une nouvelle «flexibilité», un terme qui fait aujourd'hui frissonner de gratitude le moindre travailleur. Cette flexibilité fut définie par une dérégulation du capital et du travail, la main-d'œuvre étant précarisée (avec un nombre toujours croissant de travailleurs embauchés de façon temporaire) et externalisée.

Pour Marazzi comme pour Sennett, les nouvelles conditions nécessitaient et découlaient d'une cybernétisation accrue de l'environnement de travail. L'usine fordiste connaissait une cruelle dichotomie entre travail manuel et intellectuel (col bleu/col blanc), où les différents types de travail étaient physiquement délimités par la structure du bâtiment lui-même. Trimant dans des environnements bruyants, surveillés par des contremaîtres et des cadres, les ouvriers n'avaient accès au langage que pendant les pauses, aux toilettes, à la fin de la journée de

travail, ou quand ils se lançaient dans du sabotage, parce que la communication interrompait la production. Mais dans le postfordisme la chaîne de montage est devenue un «flux d'information» et les gens travaillent en communiquant. Comme nous l'a enseigné Norbert Wiener, la communication et le contrôle s'impliquent mutuellement.

Le travail devient indissociable de la vie. Le capital s'insinue dans nos rêves. Le temps cesse d'être linéaire, devient chaotique, éclaté en segments disjoints. Les systèmes nerveux sont restructurés de la même façon que la production et la distribution. Pour pouvoir remplir efficacement son rôle de composant dans la production juste-à-temps, il faut développer une faculté à réagir à l'imprévu, apprendre à vivre dans une situation d'instabilité totale, ou de «précarité» (mot récemment entré dans le vocabulaire anglais sous la forme de l'affreux néologisme *precarity*). Les périodes de travail alternent avec les périodes de chômage. On se retrouve typiquement embauché dans une série de boulots à court terme, sans pouvoir faire de plans pour l'avenir.

Marazzi et Sennett rappellent tous deux que la désintégration des schémas d'emploi stables a été en partie motivée par les désirs des travailleurs—ceux-là même qui, avec raison, ne voulaient pas trimer dans la même usine pendant quarante ans. À bien des égards, la gauche radicale ne s'est jamais remise du contre-pied effectué par le capital quand il s'est emparé et a métabolisé ce désir d'être émancipé de la routine fordiste. Au Royaume-Uni en particulier, les représentants traditionnels de la classe ouvrière, syndicats et dirigeants ouvriers, se trouvaient bien à leur aise avec le fordisme : la stabilité de la confrontation garantissait leur rôle. Mais cela ouvrit la voie aux prosélytes du postfordisme qui purent se poser en adversaires du statu quo, courageux résistants à l'inertie d'un mouvement ouvrier «vainement» engagé dans une confrontation idéologique stérile, servant les buts des dirigeants syndicaux et des politiciens, mais faisant peu avancer les attentes de la classe qu'ils étaient censés représenter. À présent, la confrontation n'est plus externe, située dans l'affrontement entre les classes, mais interne, dans la psychologie du travailleur qui, en tant que travailleur, a intérêt à mener une lutte de classe à l'ancienne, mais qui, en tant que futur retraité dépendant d'un fonds de pension, a aussi intérêt à maximaliser le rendement de ses investissements. Il n'y a plus d'ennemi extérieur identifiable. En conséquence, déduit Marazzi, les travailleurs postfordistes sont comme les Juifs de l'Ancien Testament après avoir quitté la «maison de servitude» : libres d'un esclavage auquel ils ne souhaitent pas revenir, mais aussi abandonnés, égarés dans le désert, ne sachant où aller.

Le conflit psychologique qui fait rage chez les individus ne peut que faire des

victimes. Marazzi s'interroge sur le lien entre augmentation des troubles bipolaires et postfordisme et s'interroge : si la schizophrénie est, comme l'avancent Deleuze et Guattari, la condition qui marque la bordure du capitalisme, alors le trouble bipolaire doit constituer la maladie mentale propre à « l'intérieur » du capitalisme. Avec ses cycles continus d'embellie et d'effondrement, le capitalisme est lui-même fondamentalement et irrémisiblement bipolaire, oscillant tour-à-tour entre phase maniaque surexcitée (l'exubérance irrationnelle de la « pensée en bulle ») et l'abattement dépressif. (Le terme de « dépression économique » n'est bien entendu pas fortuit.) À un niveau jamais atteint par tout autre système social, le capitalisme alimente et reproduit l'humeur des populations. Sans le délire et la hardiesse, le capitalisme ne pourrait pas fonctionner. »

Ressources

Mark Fisher (1968-2017), également connu sous le pseudonyme de k-punk, était un philosophe, théoricien culturel et écriture britannique. Il fut enseignant au Goldsmiths College à Londres et s'est fait connaître en tant que critique musical, analyste de pop culture et de la politique. Il contribua à des revues telles que Wire, NME, Fact, New Statesman et Sight & Sound. Il s'est suicidé en janvier 2017 peu avant la publication de « The Weird and the Eerie ».

Livre, lien <https://entremonde.net/IMG/pdf/25rupture-livre.pdf>

